LES ETATS BARBARESQUES ET LES DICTATURES MODERNES

A beaucoup de lecteurs, nous le savons, ce rapprochement paraîtra risqué. Nous les prions de réserver leur jugement. S'ils ont la patience de nous suivre, ils verront peut-être diminuer son caractère apparemment paradoxal. Ce n'est pas à la légère que nous avons entrepris notre tâche. Nous savons très bien que tout parallèle historique est sujet à caution, comporte des réserves. Ces réserves, nous les ferons. Mais, cela dit, nous devons rappeler que l'usage de la méthode comparative est parfaitement légitime. On sait quels services elle a rendus dans toutes les sciences biologiques et sociales. Actuellement, dit M. G. Monod, « nul historien qui veut sortir de la pure narration pour considérer à un point de vue un peu large les divers états de civilisation, ne peut se soustraire à l'emploi de la méthode comparative », car « c'est la comparaison méthodique de l'histoire et de notre temps qui nous permet de comprendre l'un et l'autre » (1).

Ainsi sera réalisé le vœu de Nietzsche, ce grand détracteur de l'histoire, qui écrivait avec raison, dans ses *Considérations inactuelles,* que « nous avons besoin de l'histoire pour vivre et pour agir, et non point pour nous détourner nonchalamment de la vie et de l'action ou encore pour enjoliver la vie égoïste et l'action lâche et mauvaise ».

(1) *De la Méthode dans les Sciences.* 1re Série, pp. 394, 385.

Eh bien, c'est précisément pour *mieux voir* dans l'action qui s'impose que nous avons entrepris ce travail. Car son but est de répondre à la question: devons-nous voir dans les dictatures modernes, étroitement apparentées quant à leur structure et leur psychologie (2), des expériences « hardies », « intéressantes », « dignes d'imitations » comme le croient tant de jeunes aux chemises de couleurs différentes? Ou bien, ne s'agit-il pas de tout autre chose, — chose cachée par des décors repeints et qui donnent l'apparence de bâtiments neufs et originaux? On conviendra que c'est une question d'un grand intérêt théorique et surtout d'une importance pratique immédiate et considérable. Bien entendu, dans les limites étroites d'un article de revue, nous ne pouvons donner qu'un schéma, qu'une esquisse de réponse. Et nous nous estimerons heureux si ce schéma réussit à attirer l'attention de gens compétents sur un domaine encore très peu exploré, celui de la morphologie comparée de différents types d'Etats et de *différents modes de création des Etats.*

En général, ni les historiens, ni les sociologues n'attaquent plus l'emploi de la méthode comparative pour « mieux comprendre notre temps ». Mais beaucoup d'entre eux restreignent considérablement les limites de son application. Ils prétendent que les comparaisons ne peuvent être faites avec utilité qu'entre les sociétés *voisines* au point de vue du degré et du type de leur civilisation. Nous croyons que cette restriction n'est pas légitime.

Car — et sur ce point beaucoup seront avec nous — notre fameuse civilisation s'est montrée beaucoup moins éloignée de la barbarie la plus caractérisée que nous ne le croyions avant la guerre. Cette civilisation ne forme qu'une croûte fort mince encore au-dessus du chaos mouvant de la « mentalité primitive » et des passions sauvages. Mince et fragile. D'autre part, l'après-guerre nous habitua à la notion analogue à celle qui a conquis depuis longtemps droit de cité en psycho-pathologie: la notion de la *chute du niveau mental.* Exactement comme

(2) Nous avons essayé de montrer cette identité de la structure et de la psychologie du bolchévisme, du fascisme et de l'hitlérisme dans notre livre *Fragilité de la Liberté et Séduction des Dictatures* (« Mercure de France »).

l'individu qui, à la suite d'une commotion violente ou de chocs nerveux ou de chagrins épuisants, peut « tomber dans l'enfance » ou dans la démence, — de même des nations et des Etats, à la suite de « chocs » violents — guerres, révolutions, crises, etc., — peuvent tomber dans la barbarie.

La croûte mince et fragile se rompt sous le choc et l'Etat « s'effondre », il recule, rétrograde de quelques décades ou de quelques siècles (3). Et tout de suite nous devons faire une réserve: de même que l'individu adulte et civilisé qui subit la chute du niveau mental ne devient pas *réellement* enfant ou sauvage, car il garde la force physique et les instincts de l'adulte et les défauts du civilisé (ce qui le rend plus dangereux pour lui-même et pour les autres), de même un Etat « effondré » ne devient pas réellement barbare, car il garde sa technique, ses goûts et ses tares d'Etat civilisé — ce qui le rend plus redoutable et plus odieux.

Ne craignons donc pas d'aller chercher, s'il le faut, les termes de comparaison loin dans l'espace et dans le temps.

C'est dans l'étude comparative de différents modes de création des Etats que nous trouverons la réponse à notre question.

§

On sait qu'aucune des théories sur l'origine de l'Etat n'a eu gain de cause. Parce que chacune pouvait citer à l'appui un grand nombre de faits probants. A part les vieilles théories mises aux archives (« patriarcale » et du *Contrat Social*), ce sont surtout la théorie dite « politique » et la théorie économique qui se combattaient jusqu'au commencement du XXe siècle. La première voyait l'origine de l'Etat dans la conquête: d'une race par une autre race; d'une nation par une autre nation; d'une tribu par une autre tribu; la conquête des nomades guer-

(3) Nous ne pouvons pas, bien sûr, entrer ici en considérations sur les critères de la perfection des Etats. Cela nous entraînerait trop loin. Nous nous plaçons simplement au point de vue de la civilisation occidentale, basée sur la liberté de pensée et de croyance et sur la sécurité personnelle garantie par les tribunaux réguliers et l'administration responsable et soumise à la loi.

riers ou des montagnards sur des agriculteurs pacifiques; d'un féodal unificateur sur d'autres féodaux, etc. La théorie du matérialisme économique affirmait, d'autre part, que l'Etat n'apparaissait que là où se faisait sentir le besoin d'un ordre stable par suite d'incessants conflits de classes sociales et où l'une de ces classes était assez forte pour imposer cet ordre, surtout dans son intérêt (Engels). Au début de notre siècle, deux autres théories furent proposées. Le célèbre anthropologiste anglais J. Frazer exposa, en 1909, avec un véritable luxe de preuves, son hypothèse sur « l'origine magique de la royauté ». Ce seraient les sorciers et les magiciens qui furent les premiers rois. En même temps, le sociologue russe, M. Kovalevsky, attira l'attention sur le grand rôle que jouait dans la formation du gouvernement dans les sociétés tribales la connaissance des formules et des jugements arbitraux. Des familles qui transmettaient de génération en génération ces formules et précédents devenaient régnantes. Mentionnons enfin la toute récente théorie d'un sociologue français, M. Davy, exposée dans le vol. VI de la Collection l' « Evolution de l'Humanité », de MM. Moret et Davy: *Des clans aux Empires.*

Quelle attitude devons-nous prendre vis-à-vis de toutes ces théories? C'est, sans doute, celle du vieux Fontenelle qui, assistant aux disputes philosophiques, disait avec son fin sourire (« Le Sourire de la Raison! »), que tout le monde avait raison. Oui, tout le monde a raison. Ce n'est pas un éclectisme de principe, mais éclectisme imposé par les faits. L'histoire est assez riche pour contenir des faits à l'appui de toutes les théories exposées et encore de bien d'autres. Les Etats peuvent naître et à la suite de l'accord entre plusieurs tribus ou « communes libres » et à la suite d'une guerre libératrice et comme conséquence d'une grande guerre (la Pologne, la Tchécoslovaquie en 1918) et, enfin, — *last not least* — à la suite d'une entreprise de brigandage ou de piraterie. Les théoriciens ne manquent pas, et non seulement dans le camp anarchiste, qui y voient une cause unique des Etats (M. Carey). Le sociologue allemand bien connu, F. Oppenheimer, représentant moderne de

la thèse « politique », dit qu'il ne va pas aussi loin, mais, en réalité, ses vues sont très voisines de celles de M. Carey. De même, M. A. Corteano (4). Evidemment, ses vues sont unilatérales, comme celles des partisans modernes de la thèse économique, par exemple M. P. Ure, qui voit dans les premiers rois les premiers « businessmen » heureux qui s'élevèrent grâce à l'invention de la monnaie et à une heureuse spéculation (5). Non, il y a eu de tout dans l'histoire. Et on voit cela, d'ailleurs, très bien dans les *différents types* d'Etats, tantôt surtout commerciaux, tantôt surtout militaires, tantôt surtout agricoles-pacifiques, tantôt théocratiques, etc., etc., sans parler des types intermédiaires et combinés. Eh bien, parmi tous ces types d'Etat, il y a eu celui des *Etats-bandits* qu'il ne faut confondre ni avec le type militaire ni avec le type féodal. Ces deux derniers, en effet, étaient *traditionnels,* quelle que puisse être la ressemblance des rois d'Assyrie ou des barons féodaux avec les chefs des bandes de pirates ou de brigands. Les grands empires ou les Etats féodaux étaient l'aboutissant des processus historique lents et, en quelque sorte, organiques, en conformité avec le temps et le lieu. Par contre, les Etats-bandits prenaient naissance par suite d'une intervention brusque, d'une force extérieure par rapport aux populations conquises et au processus historique de leur développement. L'autre trait distinctif des Etats-bandits, c'est qu'ils ne subissaient pas d'évolution vers un autre type d'Etat, le type « normal », comme dirait M. Hauriou. On se rappelle que ce remarquable théoricien du Droit Constitutionnel voyait ce type normal dans la constitution d'un gouvernement *central* d'une *nation* et dans le développement de *l'entreprise de la chose publique.* Or, constate-t-il, certains Etats africains ne rentrent pas dans cette définition. Ce sont, dit-il, des Etats « anormaux ». Mais les Etats anormaux peuvent, avec le temps, devenir « normaux ».

Nous n'avons pas à critiquer l'application par M. Hau-

(4) F. Oppenheimer : *Der Staat,* 1923; A. Corteano : *L'Evolution de l'Etat,* 1933.

(5) P. Ure : *The Origin of Tyranny.* 1922.

riou du point de vue normatif. Disons simplement que, parfois, les Etats dits « anormaux » deviennent « normaux » dans le sens de Hauriou. Mais parfois non. Nous réservons le nom d'Etats-bandits à ceux des conquérants qui ne sont pas traditionnels et qui, d'autre part, pendant des années, des décades, des siècles, ne subissent aucune « normalisation » ou évolution. L'un des premiers exemples de ce type est représenté par les Etats dits « barbaresques », c'est-à-dire les Etats de pirates qui existaient pendant des siècles à la place de l'Algérie, de la Tunisie et de la Tripolitaine modernes.

Il ne serait peut-être pas sans intérêt de dire en quelques mots comment nous sommes arrivés à l'idée du parallèle entre les Etats de ce genre et les dictatures modernes (6).

§

Par une nuit obscure du Paris de guerre, en avril 1917, nous traversions le pont du Châtelet, nous dirigeant vers le quartier Latin. Nous étions trois: l'auteur de ces lignes, un personnage sans parole, et un militant bolcheviste connu, J. Zalkind. Il faut dire que, de ce temps, les relations personnelles étaient encore possibles entre les bolcheviks et les représentants des autres fractions de gauche de l'émigration russe ancienne. Nous étant rencontrés précédemment dans une maison amie, nous décidâmes de passer la soirée ensemble dans un café à demi ouvert. Et c'est en subissant encore la chaleur communicative de ce café que nous rentrions. Le personnage sans parole, sous-officier de la Légion Etrangère, était un ami de Zalkind. Tous les deux, ils venaient d'arriver à Paris de l'Afrique du Nord et devaient s'embarquer pour la Russie. Seul Zalkind y alla et, après le coup d'Etat de novembre, devint une personne en vue, d'abord au Commissariat des Affaires Etrangères, ensuite à l'Instruction Publique.

(6) On nous demandera peut-être pourquoi, au lieu d'employer dans le titre le nom désignant le *Genre* Etats-Bandits, nous avons choisi l'*une des espèces* de ce genre, Etats Barbaresques. C'est pour atténuer l'aspect de polémique politique à notre article. Mais nous n'insistons aucunement sur ce terme.

Donc, ce Zalkind, après un silence prolongé, proféra tout à coup:

— Diable! On sera, probablement, de nouveau obligé de s'asseoir (7).

— Comment cela? Pourquoi? fîmes-nous.

— Eh quoi? Vous croyez que ce gouvernement provisoire ne va pas se défendre?

— Se défendre contre qui?

— Contre nous, pardi!

— Comment, nous écriâmes-nous, ahuris, vous allez tenter un coup contre un gouvernement qui laisse une liberté absolue, illimitée de propagande, même sur le front?

Alors l'autre, au bout d'une pause:

— Voici un grand Etat qui tombe, pour ainsi dire, de lui-même dans nos bras et vous croyiez que nous resterions les bras croisés? Voyons!

Alors, au comble de notre stupéfaction naïve, nous criâmes:

— Et la Constituante? Qu'en faites-vous dans tout cela?

Alors Zalkind, s'étant aperçu que la chaleur communicative des banquets le faisait aller trop loin, se lança, sur un tout autre ton, le ton des meetings, dans les considérations habituelles du marxisme bolcheviste. La veine de confiance s'arrêta net. Ce dialogue nous a tellement frappé que, la nuit même, nous l'avons transcrit fidèlement. Nous savons, certes, tout ce qu'on pourrait nous dire là-dessus: que c'était une opinion personnelle de ce Zalkind; que cette opinion, au surplus, était formulée dans des circonstances particulières qui en faussaient peut-être l'expression. Eh bien, au risque d'être taxé de légèreté, nous devons avouer que, même maintenant, au bout de dix-huit ans, ces déclarations de Zalkind projettent, à notre avis, plus de lumière sur l'essence du bolchevisme russe que tous les raisonne-

(7) « S'asseoir » ou « rester assis » est un terme technique des révolutionnaires russes équivalant à « être coffré » ou « mis à l'ombre ».
Nous rappelons que c'était le temps où les émigrés politiques russes rentraient dans leur patrie à la suite de la révolution démocratique de mars 1917.

ments profonds de certains historiens-philosophes russes ou français qui « déduisent » le bolchevisme des « profondeurs » de l'Esprit National russe.

Mais n'anticipons pas.

Des mois et des mois passèrent. Les bolcheviks firent leur coup d'Etat; firent sauter le front russe; conclurent la paix « crapuleuse » de Brest-Litovsk; répudièrent les dettes russes; pillèrent et massacrèrent des millions de gens; renvoyèrent la Constituante, enfin accomplirent tout ce qu'on tâche d'oublier aujourd'hui.

Et les premiers représentants de la *nouvelle* émigration russe commencèrent à arriver dans les différents pays de l'Europe. N'oublions jamais que le *caractère* et la *composition* d'une émigration politique constituent l'un des meilleurs moyens *objectifs* pour juger du caractère du régime qui la provoque. Et alors, chose curieuse, on vit que cette « nouvelle » émigration ne l'était pas du tout. Les premiers réfugiés n'étaient, en effet, ni les propriétaires fonciers, ni les hobereaux, ni les capitalistes, ni les dignitaires de la cour des Tsars. Non, c'étaient des socialistes et des socialistes connus en Europe. L'un des premiers était V. Bourtseff, qui eut son heure de célébrité dans le monde entier quand il révéla, en 1909, le fameux agent provocateur tsariste Azeff. C'était ensuite Roubanovitch, représentant officiel du parti socialiste révolutionnaire russe au Bureau de la IIe Internationale; c'étaient les délégués officiels des deux grands partis socialistes russes, Axelrod et Roussanoff, qui étaient parmi les fondateurs mêmes de ces partis et qui étaient envoyés spécialement pour expliquer à leurs confrères de l'Europe ce qu'était le bolchévisme russe. Tous ces gens arrivaient au comble de l'exaspération et étaient naïvement persuadés qu'on les croirait et qu'on *voudrait*, en Europe, voir clair et agir en conséquence. Plus tard, la composition de l'émigration se compliqua singulièrement. *Tous* les partis, *toutes* les classes sociales et une foule de gens absolument apolitiques y affluèrent. Et, finalement, se forma aussi une émigration *soviétique :* c'est-à-dire composée des bolchéviks de différentes ten-

dances non approuvées par le groupe régnant et des fonctionnaires soviétiques qui — chose sans précédents — n'obéissaient pas aux injonctions de rentrer à Moscou et qui passaient dans le camp des réfugiés. Et alors se posa, du moins pour ceux qui ne portaient pas les œillères de certains dogmes politiques, la question de savoir : *quelle est donc la nature de ce gouvernement* qui force tout le monde à s'enfuir, du moins tous ceux qui le peuvent? Voyons: la grande Révolution fit émigrer les privilégiés; les révolutions démocratiques éphémères du premier quart du XIXe siècle, en Italie et en Espagne, chassèrent quelques princes avec leurs cours; les réactions qui les suivirent, y compris celle qui succéda au « Printemps des Peuples » (1848), firent émigrer les démocrates et les socialistes (en France, après le 2 décembre 1851, s'y ajoutèrent quelques légitimistes).

Le tsarisme russe, quand le mouvement libérateur, à partir des années 1870, prit quelque envergure, emprisonna, exila, chassa des socialistes, des anarchistes et quelques constitutionnels démocrates.

Mais voici que s'établit en Russie un régime qui fait se sauver non seulement les « capitalistes » et les « propriétaires nobles », mais tout le monde : tous les partis politiques depuis l'extrême-droite jusqu'aux anarchistes et *jusqu'aux bolcheviks eux-mêmes!*

Comment ne pas en être frappé si on veut regarder la réalité d'un œil « frais » ? Et comment, surtout, ne pas en être frappé quand, au bout de quelques années, le *même phénomène* s'est reproduit dans deux autres grands pays qui, à leur tour, envoient à l'étranger toute la partie politique de leurs nations, sans distinction de partis et de classes? Ne faut-il pas renoncer aux clichés habituels, aux comparaisons banales avec les révolutions et les réactions des deux derniers siècles? Ne faut-il pas y voir plutôt un phénomène bien plus redoutable *et de tout autre ordre:* l'effondrement partiel de la civilisation occidentale sous la tourmente formidable de la guerre mondiale?

L'un des obstacles qui empêche d'envisager les évé-

nements sous leur vrai jour, c'est le dogme du matérialisme historique disant que tous les gouvernements, quels qu'ils puissent être, ne sont que les organes servant telle ou telle classe sociale. Ce dogme pèse souvent, même sur ceux qui ne s'estiment pas marxistes. Des historiens compétents et de toutes les tendances l'ont jugé et condamné depuis longtemps. Qu'il nous soit permis de rappeler ici ces lignes de l'*Histoire Socialiste* de Jaurès, lignes que certains universitaires d'aujourd'hui, tout récemment touchés par la grâce marxiste, feraient bien de méditer:

Il n'y a pas seulement dans l'histoire des luttes de classes, il y a aussi des luttes de partis. J'entends qu'en dehors des affinités ou des antagonismes économiques, il se forme des groupements de passion, des intérêts, d'orgueil, de domination qui se disputent la surface de l'histoire et qui déterminent de très vastes ébranlements (8).

Et Jaurès montre d'une façon magistrale que les Hébertistes représentaient précisément un pareil groupement de passions, « qui n'avait ni programme social, ni programme religieux... et qui ne représentait qu'une surenchère de sang... et des violences démagogiques qu'aucun principe n'ennoblissait (9). » Les Hébertistes, écrivait-il encore, préparaient « une sorte de coup d'Etat militaire et populaire; un Dix-Huit Brumaire démagogique qui aurait déshonoré, ensanglanté et ruiné la France... C'est l'avenir du monde, pour deux siècles peut-êtres, qui se jouait dans cette lutte de l'Hébertisme et de la Convention » (p. 1762).

Nous pourrions citer à ce sujet d'autres historiens, mais nous sommes tentés de rappeler quelques lignes d'un poète qui, par son intuition de poète, a bien vu et bien formulé cette vérité historique. Il y a, en effet, des

(8) *La Convention*, p. 1.458.

(9) *Ibid.*, pp. 1.710, 1.723, 1.762. Déjà en 1920, dans notre travail : *Jaurès, la Révolution française et le bolchévisme*, nous avons essayé de montrer que c'étaient des Hébertistes qui étaient les vrais précurseurs du Bolchévisme russe dans la Révolution française, et non pas les Jacobins comme on le pense ordinairement à la suite d'un parallèle historique réellement superficiel fait par A. Mathiez en 1919. Voir aussi *Les deux Révolutions*, de M. Aldanoff. 1922.

choses excellentes, malgré la grandiloquence, la déclamation et les injures, dans le *Napoléon le Petit* de V. Hugo. Il y écrit : « De toute agglomération d'hommes, de toute cité, de toute nation, il se dégage fatalement une force collective. Cette force collective n'est pas, de sa nature, intelligente... Elle peut être asservie par la tradition ; *elle peut être surprise par la ruse* (ou par la violence). Un homme peut se jeter dessus, la saisir, la brider, la dompter et la faire marcher sur les citoyens. Le tyran est cet homme qui... s'empare à son profit (et, sans doute, à celui de sa clique) et dispose à son gré de la force collective d'un peuple. » (Conclusion, II.)

En été 1919, nous avons rencontré un militant socialiste russe qui, après avoir fui, lui aussi, la Russie des Soviets, n'arriva en France qu'après un grand détour. Il passa notamment par l'Algérie, où il a séjourné pendant quelque temps. Il nous fit part de son étonnement d'apprendre l'existence, pendant des siècles, des *Etats Barbaresques*, fondés par des aventuriers et des pirates et qui gardaient leur caractère d'Etats-bandits jusqu'à leur conquête ou la mise sous protectorat par la France et l'Italie. Dès lors, notre pensée fut fixée. Nous avons décidé d'essayer de faire une étude comparative des « groupements de passions et de domination » dans la mesure où ils réussissaient à s'emparer par la force ou par la ruse des Etats existants.

§

Que sait l' « homme moyen » des « Etats Barbaresques » ? Pas grand'chose. Ces termes suscitent dans sa mémoire quelques vagues et romanesques images de pirates, d' « écumeurs de la mer » et c'est tout. Et pourtant, comme nous le verrons, ils ne manquent pas d'intérêt.

Depuis des temps immémoriaux, les côtes septentrionales de l'Afrique servaient d'abris à toutes sortes d'aventuriers et de pirates et attiraient toutes sortes de conquérants. Ces aventuriers et ces conquérants, tantôt se contentaient de former de petites bandes tapies au fond d'une baie quelconque, tantôt formaient de vastes Etats

comme l'Etat Vandal au ve siècle ou certains royaumes arabes des XIIIe-XIVe siècles. Nous laisserons de côté tout cela pour nous concentrer seulement sur les formations connues sous ce terme: Barbaresques (10).

On sait qu'à la fin du XVe siècle les Maures, chassés d'Espagne, s'éparpillèrent en Afrique du Nord et donnèrent une extension redoutable à la « course » à la piraterie, pendant que la piraterie chrétienne, non moins féroce, des « Chevaliers de saint Jean de Jérusalem » était au déclin. Ce redoublement des raids mauresques sur les côtes d'Espagne et d'Italie provoqua naturellement des ripostes de la première. Les sultans et les chefs indigènes, surtout ceux d'Alger, ne se voyant pas assez forts pour chasser les Espagnols qui s'établirent sur certains points de la côte, appelèrent à la rescousse, en 1516, les célèbres pirates turcs, Aroudj et son frère Kayr-ed-Din, connus dans l'histoire sous le nom des « frères Barberousse ». Aroudj entra en Alger, étrangla le Sultan Sélim dans son bain, exécuta quelques notables, terrorisa les populations et se proclama roi. Ainsi fut fondée la « Régence » d'Alger. Un peu plus tard furent conquis Tunis et Tripoli. Les exploits extérieurs de ces pirates ne nous intéressent pas ici. Ce qui nous intéresse, c'est le régime intérieur qu'ils ont établi dans tous ces Etats barbaresques, — Alger, Tunis, Tripoli, Salé (au Maroc). Ce régime était une dictature du chef, tempérée par deux corps privilégiés: les « reis », les marins-pirates, qui formaient une corporation turbulente (« taïfa ») et souvent en révolte contre l'autre corps, celui des janissaires, garde personnelle des « Bey » et des « Dey ». Cette dictature vivait, d'une part, grâce aux pillages des « reis » et, d'autre part, en exploitant le cultivateur indigène.

> Toute leur organisation, dit l'historien moderne de l'Afrique du Nord, M. A. Jullien, tendit à pressurer l'indigène sur lequel ils recouvraient les impôts (11).

(10) On fait dériver ce terme de « Berbères ». Mais pour les oreilles d'un contemporain, il s'apparente au « Barbare »; c'est pour cela, d'ailleurs, que nous l'avons choisi.

(11) A. Jullien : *L'Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 528.

Comment procédaient-ils pour cela? Pour l'apprendre, il faut s'adresser à un livre qui date de 1638. C'est l'ouvrage — fondamental pour le sujet — du père Dan (12). Tous les ans, dit-il, deux ou trois compagnies de Janissaires partaient jusqu'au désert, dans les douars, pour prélever sur la population la quantité nécessaire de produits agricoles. Mais, continue le bon père:

Comme c'est un royaume de libertinage, de tyrannie et d'impiété, ceux qui le gouvernent y sont aussi mal reconnus par les Arabes et par les Maures qui leur sont sujets.

Bref, ils se sauvaient avec tout leur avoir dans les montagnes. Alors on décida de n'expédier ces détachements de ravitaillement (les « mahallas ») qu'au moment des moissons. Plus tard, apparurent les « fonctionnaires » chargés de surveiller à peu près continuellement au point de vue de la richesse ces populations. D'autre part, dans les villes, les Kabyles, manœuvres et journaliers, « étaient étroitement tenus en tutelle » (A. Jullien). Au cours du XVIIIe siècle, le rôle des « reis » diminua progressivement par suite des difficultés de plus en plus graves de la « course », et on vivait surtout sur la population indigène. Et cela dura ainsi, comme nous l'avons dit, jusqu'au début du XIXe siècle. Pourquoi? Par la faute unique des Européens — disent les historiens — qui armaient des flottes les unes contre les autres, qui, souvent, pactisaient et concluaient des alliance avec les Barbaresques au lieu de s'unir contre eux. Leur drapeau vert était redouté encore du temps de Napoléon. Mais il serait erroné de penser que leur « politique extérieure » était du pur banditisme. Non, surtout au début, elle s'inspirait d'une certaine idéologie universaliste ou « internationaliste ». « Les corsaires du XIVe et du XVe siècle, dit M. Jullien, ne furent pas uniquement des pillards, comme le devinrent les Turcs, mais des soldats de la guerre sainte contre les chrétiens. Ils songeaient moins au trafic des captifs qu'à l'emprisonnement des infidèles » (p. 511).

Il serait tentant d'exposer ici l'histoire des Etats Bar-

(12) *Histoire de Barbarie et de ses corsaires.* Nous avons consulté l'édition de 1649. Voir pp. 84, 85.

baresques fondés, un peu partout en Europe, entre le VIIIe et le XIIe siècle par les conquérants normands, mais nous devons nous borner à des choses plus proches de nous.

Traversons donc la Méditerranée, et allons jeter un coup d'œil sur l'Italie des mêmes siècles (XIVe, XV et XVIe). On sait que, pour l'Italie, c'était l'époque terrible des Grandes Compagnies, ces bandes de mercenaires, composées d'aventuriers de toutes les nations et de bandits professionnels qui désolaient les communes affaiblies par les luttes des partis. Au XVe siècle, ces bandes deviennent une institution, un germe d'armées permanentes. Ce sont les Condottieri qui les organisent, depuis Guarneri, duc de Urslingen, encore au XIVe siècle, en passant par le célèbre Fra Moriale et jusqu'au non moins célèbre Jean des Bandes Noires, le dernier grand capitaine d'aventuriers de la Renaissance Italienne. L'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire italienne de ces siècles, M. J. Luchaire, écrit à ce propos:

Avec Fra Moriale et ses successeurs, on vit les compagnies prendre l'aspect de véritables Etats-Nomades, qui avaient leur administration et leur diplomatie (13).

Nous dirions plutôt non pas des *Etats* nomades, mais des sortes d'*appareils* d'Etats errants et qui ne deviennent Etats que quand ils se fixent sur une population quelconque. On connaît des parasites marins, composés presque entièrement d'organes de digestion, pourvus de crochets ou de ventouses, qui leur permettent de se fixer sur leur proie. Quand un Condottière se fixait ainsi sur un pays, il en devenait, naturellement, dictateur, ou tyran ou duc (14).

Qu'il nous soit permis de citer ici la brillante caractéristique que Lavisse et Rambaud donnent au *Tyran* de cette époque:

Ici, le chef d'Etat, le *Tyran*, ne règne plus, comme firent les princes du moyen âge par délégation divine, pacte féo-

(13) J. Luchaire : *Les sociétés italiennes du XIIIe au XVe siècle*, p. 113.
(14) Voir chez A. Thierry : l'explication du terme « roi » ou « duc ». *La Conquête de l'Angleterre par les Normands*, p. 92.

dal, ou tradition de dynastie nationale. Il est un homme nouveau, le maître qui s'est imposé à une commune ou à une province, par violence ou surprise, quelquefois par la valeur des services rendus. Il a une origine seigneuriale, comme les Malatesta ou les Este; il est un condottiere heureux, comme Fr. Sforza; un banquier habile comme le Médicis. Il ne vaut que par son génie personnel, ses exploits militaires ou sa diplomatie; sans cesse visé par les conspirateurs des anciens partis, par ses voisins, par le Pape, l'empereur ou le roi de France, il est condamné à l'action sans trêve, au despotisme sans mesure... C'est au tyran qu'aboutissent toutes les forces vives de l'Etat, la justice, les impôts, la police; la patrie est son domaine privé; sa chancellerie et le centre du réseau administratif enveloppent l'Etat entier (15).

Les auteurs expliquent ensuite le sens de ce terme de l'époque, terme difficilement traduisible: la *virtù,* qui désigne les traits typiques du dictateur, lesquels traits, selon Machiavel, sont ceux du lion et du renard. Etre despote jusqu'à la cruauté, rusé jusqu'à la plus vile fourberie. Aucun crime, quelque grand qu'il soit, ne doit troubler la sérénité d'âme d'un *virtuose.*

On nous accordera peut-être que cette caractéristique n'est pas dépourvue d'actualité.

Passons l'Allemagne des XIVᵉ-XVIᵉ siècles, avec ses « Raubritter » et ses soudards des guerres religieuses. Passons également la Russie avec ses républiques cosaques des XVIᵉ-XVIIᵉ siècles, de vrais Etats barbaresques, et avec ses grands mouvements du banditisme *social* de Stenka Razine (XVIIᵉ siècle) et d'Emelian Pougatchev (1771-1773). Faisons un grand bond dans le temps et dans l'espace: dans l'Amérique du Sud de la première moitié du XIXᵉ siècle. Bien entendu, nous n'avons pas l'intention de nous occuper de ses multiples Lopez, Gomez, Juarez et Perez, qui organisaient leurs petits coups d'Etat militaires, tant de fois raillés. Ni, non plus, de quelques dictateurs *sérieux,* du genre de Porfirio Diaz au Mexique, — mais seulement de quelques-uns de ceux qui intéres-

(15) E. Lavisse et Rambaud : *Histoire Générale,* t. IV, p. 2.

sent notre sujet. C'est, avant tout, Rosas, en Argentine, dont la dictature dura 23 ans (1829-1852 (16).

On sait qu'en 1826-1828, l'Argentine était déchirée par une cruelle guerre civile entre les partis des unitaires et des fédéralistes. Ces luttes stériles et sanglantes, ces torrents de démagogie de droite et de gauche créèrent un tel état de marasme dans la population, qu'il n'en coûta pas beaucoup à l'énergique condottière Rosas, à la tête de son petit groupe bien uni, pour s'emparer du pouvoir.

Le règne de Rosas, dit l'historien, était une nuit de cauchemar (*una noche di pesadilla*); c'était le temps des larmes, du sang et de la terreur. Rosas, chef du « parti rouge », a établi la dictature de ce parti dans tout le pays.

Il se proclamait « restaurateur des lois révolutionnaires », « défenseur des masses populaires », « héraut de la liberté », etc. Il s'appuyait sur une garde dévouée, composée de nègres, de métis et de « gauchos ». Les « bourgeois » et les intellectuels furent livrés à la fureur de cette « garde rouge ». Un autre historien, M. Canopa, dit: « Rosas créa des détachements de bandits, « la Mazorca », qui assaillaient les « suspects » à leur domicile et les y égorgeaient » (17). Les « tribunaux révolutionnaires » exterminaient pendant des années les adversaires du parti régnant et confisquaient leurs biens. Il y a eu des soulèvement en 1839 et 1842, noyés dans le sang. Et ce n'est qu'en 1852 qu'une « armée de libération » venue de l'Uruguay réussit à battre les troupes du dictateur qui s'enfuit en Irlande.

A peu près en même temps que Rosas en Argentine, régna au Paraguay un dictateur sombre et original, Francia (1817-1840). Il hérita et continua les traditions des Jésuites paraguayens. On sait que les Jésuites avaient

(16) Quand il y a douze ans, nous avons pris connaissance d'un ouvrage de l'historien argentin Santiago Liniers, *Rosas y su Tiempo*, nous fûmes si frappé par la ressemblance des choses y traitées avec certains événements de notre temps, que nous avons consacré à cela un article spécial dans le journal *La Lanterne. Une Analogie curieuse.* « La Lanterne », 1er juillet 1922.

(17) Carlos Canepa : *La Historia Argentina*, p. 168.

réalisé dans cet Etat, au XVIIIe siècle, l'idéal du socialisme corporatiste et étatiste (que certains dictateurs d'aujourd'hui présentent comme dernier cri de la sagesse politique de notre époque). Francia, à l'aide de son parti, maintint et développa ce système parmi les Indiens. Quant à la population blanche, elle était terrorisée, espionnée et rançonnée. Le dictateur monopolisa aussi le commerce extérieur dans ses mains et interdit aux étrangers l'accès du Paraguay. L'une de ses originalités fut que, tout en étant continuateur des Jésuites et de leurs méthodes, il était voltairien et combattait le catholicisme... Là-dessus, nous croyons pouvoir finir notre rapide course à travers les âges et les pays et aborder la seconde moitié de notre parallèle.

§

Rappelons d'abord et soulignons ce fait bien connu: la Russie d'octobre 1917, l'Italie de 1921, l'Allemagne de 1932-1933 se trouvaient dans un état de très forte dépression: les deux premières par suite de la guerre extérieure et de la guerre civile commençante; la dernière par suite de la crise, du chômage, de l'état pénible de la classe moyenne. Cette dépression se manifestait, comme toujours et partout dans ces cas, par une suggestibilité particulière des foules, surtout dans les grandes villes (18).

Dans une grande mesure, la vie sociale de ces pays était gouvernée par les lois de la psychologie des foules.

Et un autre fait, non moins connu: les gouvernements de ces pays laissaient une liberté pleine et entière aux partis de dictature de s'organiser et d'agir énergiquement sur ces foules suggestibles, pour déchaîner leurs passions (haine sociale ou haine raciale ou haine nationaliste). Dans cette lutte de partis dictatoriaux, la victoire était à celui qui était le mieux organisé, le mieux armé, le mieux commandé, le plus libre de tous les « préjugés moraux » et, enfin, le mieux financé.

Mais que représentaient ces partis? Ici, nous nous

(18) Nous avons essayé de montrer cela dans notre livre, que nous avons cité.

séparons du point de vue habituel qui se borne à les appeler « extrémistes ». Non, il ne s'agit pas de partis *politiques* dans le sens habituel de ce mot, qu'il s'agisse de l'extrémisme de droite ou de gauche.

Nous croyons, en effet, pouvoir formuler et proposer cette définition, tirée des événements : un parti qui, *dans les conditions de liberté politique,* tend à établir sa dictature par tous les moyens, cesse d'être un parti politique. Un abîme se creuse, une différence *de nature* s'établit entre lui et tous les autres partis, qui ne reconnaissent d'autre moyen de réaliser leur programme que la conquête, par la propagande, de la majorité des votants. Le parti de dictature devient *nécessairement* un de ces « groupements de passion, de domination et d'intérêts » dont parlait Jaurès. Pourquoi? Parce que, pour justifier, aux yeux des foules, son appel à la force, il est obligé de travestir, de dénaturer complètement la réalité. Tous les partis font de la démagogie plus ou moins, mais la démagogie de ces groupements doit dépasser infiniment toutes les autres démagogies. C'est ce qui a lieu en réalité. Mais ce n'est pas tout.

Le ou les chefs de ces groupements, en proclamant (sincèrement ou non) que, seule, la dictature de leur parti peut réaliser l'idéal social ou politique et que, pour cette réalisation, il faudra beaucoup de temps, sont *forcés* (cela ne les gêne pas, d'ailleurs) à tout subordonner d'abord à la *conquête* du pouvoir et, ensuite, à sa conservation indéfinie entre leurs mains, — tout, c'est-à-dire tous les principes, tous les points de leurs programmes, *même les plus fondamentaux,* en fonction des événements et des besoins démagogiques du moment.

Rappelons brièvement quelques exemples concrets.

En 1920, deux ans seulement avant de devenir le « Duce » de l'Italie, Mussolini écrivait:

> A bas l'Etat sous toutes ses formes, sous toutes ses incarnations, l'Etat d'hier, l'Etat d'aujourd'hui, l'Etat futur... Il nous reste, à nous, fidèles à l'individualisme expirant... la seule religion absurde, peut-être, mais consolatrice, — la religion de l'anarchie !

Trois ans après, ayant atteint son but, il proclame la religion de l'Etat, une vraie « statolâtrie » comme l'a bien dit le pape, dans sa polémique retentissante contre la conception « payenne » de l'Etat chez Mussolini.

Au début du xx[e] siècle, Lénine proclamait que la révolution politique *et sociale* ne peut être que le fait d'une petite minorité active de *révolutionnaires professionnels,* car les masses, laissées à elles-mêmes, ne sont capables que, tout au plus, du trade-unionisme genre anglais. En 1917, *avant* la prise du pouvoir, il répétait dans tous ses discours que, seul, le peuple, par une « création libre », est capable de construire, par en bas, le socialisme. C'était le stade anarchiste. C'est à cette époque qu'appartient son mot célèbre que « toute cuisinière est capable de gouverner l'Etat » et un autre, le mot d'ordre bien suivi: « Pillez ce qui a été pillé! » Deux ans après, au faîte du pouvoir, il flétrit les tendances « petites-bourgeoises » des masses populaires, leur agitation désordonnée et anarchiste, abolit le fameux « contrôle ouvrier » dans les usines et retourne à la conception de la « minorité active », seule véritablement communiste. Et combien peu de gens savent qu'en 1917, avant que la majorité dans les Soviets ne fût passée du côté de son parti, *Lénine était contre les Soviets!* Il les appelait « troupeau de moutons » et « organes de pactisation avec la bourgeoisie ». Nous pourrions citer ses variations du même genre (à 180°) dans la question agraire et dans la question de la Constituante.

Quant à Hitler, il se gênait encore moins pendant son ascension. Les deux premiers au moins *espaçaient* leurs variations. Mais dans la salade des discours de Hitler de la *même* époque, on peut trouver des choses destinées à satisfaire ou à conquérir et les Junkers et les grands industriels et la « gauche » des Nazis, très proche, comme état d'esprit, du bolchévisme.

Quelles conséquences cette attitude des chefs entraîne-t-elle au point de vue de la *composition* de ces groupements? Eh bien, il est évident qu'ils vont attirer les gens sans principes, avides du pouvoir pour en jouir.

Dans tous les partis, il y a, sans doute, des arrivistes et des gens sans principes. Mais les groupements dictatoriaux et démagogiques attirent *nécessairement* et spécialement des aventuriers, des gens louches, de simples bandits. Se représente-t-on une organisation anarchiste qui, tantôt, proclame la religion de l'anarchie, tantôt celle de l'Etat? Ou une organisation démocratique qui proclame tantôt: « Tout par le peuple », tantôt: « Rien par le peuple, tout par la minorité active qui, seule, doit monopoliser le pouvoir politique »? Non, n'est-ce pas? On dirait tout de suite que ce sont des entreprises d'aventuriers. Car un parti politique ne peut pas varier à 180° dans tous ses principes. La différence de nature entre les partis politiques et ces groupements consiste en ceci que, pour les premiers, la conquête (légale) du pouvoir est *un moyen pour réaliser leur programme,* tandis que pour les seconds, leurs « programmes » changeants *ne sont que les moyens pour conquérir et pour garder le pouvoir* (19). C'est pourquoi, ces derniers ne sont, d'habitude, composés, du moins dans leurs organes dirigeants, que d'un petit nombre de fanatiques honnêtes (et d'autant plus redoutables) et d'un grand nombre d'arrivistes, d'aventuriers et de gens louches.

Et qu'advient-il quand un groupement pareil réussit un coup d'Etat? Il advient que les fanatiques honnêtes, mais peu nombreux, sont obligés de réaliser leurs idées au moyen de cette majorité louche et arriviste. Possédant *seule* le pouvoir, elle forme une caste privilégiée qui vit sur la population. Ce parasitisme social tend naturellement à se maintenir indéfiniment. Mais cela coïncide avec la tendance des fanatiques honnêtes (ou du chef) de prolonger la dictature indéfiniment pour réaliser leur programme. *Comme résultat: la formation des Etats du type « barbaresque ».*

§

Nous ne pouvons pas, on s'en doute, confronter ici cette thèse avec l'histoire tant soit peu complète des

(19) Dans la complexe réalité historique il y avait, bien sûr très souvent, des organisations intermédiaires entre les partis politiques et les groupements d'aventuriers.

dictatures bolcheviste, fasciste et naziste. Il faut pour cela tout un livre. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de choisir quelques exemples concrets qui nous paraissent typiques et, par suite, susceptibles de bien illustrer notre conception.

On sait que le parti communiste russe, sous l'impulsion de Lénine, utilisa les huit mois qui se sont écoulés entre la révolution démocratique de mars 1917 et leur coup d'Etat de novembre pour attiser, exaspérer, susciter le mouvement des masses populaires vers la paix immédiate, le partage immédiat des terres et la prise directe des usines. C'était une période anarchique par excellence. Mais une fois au pouvoir, grâce à cette vague anarchique, les bolcheviks se mettent à la tête, surtout dans les villes, des foules déchaînées, des soldats, des marins et du « lumpen-prolétariat ». En même temps, le caractère du mouvement change. Il devient une « terreur rouge » dirigée contre la bourgeoisie, les intellectuels, les « ci-devant » et, en général, contre tous ceux qu'il leur convenait de mettre dans ces catégories de gens, mises hors la loi. C'était le temps des « perquisitions », des « réquisitions » et des « confiscations ». On sait qu'en 1919, ces « réquisitions » provoquèrent à l'étranger une chose inattendue : une grande baisse sur le marché des pierres précieuses, par suite d'une énorme exportation de ces pierres par des gens qui les avaient « réquisitionnées » en Russie.

Nous allons citer maintenant un petit livre qui est devenu une rareté et qui devrait être un livre de chevet pour ceux qui veulent comprendre le véritable caractère du bolchevisme russe. C'est le livre de A. Lokerman, *Les Bolcheviks à l'œuvre* (20). L'auteur, social-démocrate, était l'un des signataires de la pétition présentée le 13 février 1918 au « Comité révolutionnaire » de Rostov-sur-Don. C'est l'un des documents les plus tragiques de la révolution russe et, croyons-nous, de toutes les révolutions. Il faut savoir que dans cette ville les foules, rendues complètement enragées par les démagogues bol-

(20) Marcel Rivière, 1920.

chevistes, non contentes d'exterminer et de dépouiller les « bourgeois », commencèrent à égorger et à fusiller des enfants, des collégiens. Alors, la municipalité socialiste de Rostov délégua auprès du « Comité révolutionnaire » sept de ses membres pour présenter une pétition où *la municipalité demandait à être fusillée à la place des enfants.* Nous regrettons de ne pas pouvoir citer *in extenso* ce document. En voici les dernières lignes:

Impuissants à empêcher des crimes qui n'épargnent même les enfants, et avec certitude que beaucoup de citoyens... suivront notre exemple, nous demandons à être fusillés... à la place des enfants désignés pour être exécutés (21).

Cette démarche, dit l'auteur, ne mit pas fin aux exécutions, mais en diminua quand même le nombre.

Eh bien, voici comment ce Lokerman (socialiste de la tendance, à peu près, des S.F.I.O. d'ici) caractérise le bolchevisme:

Comme beaucoup d'autres membres de l'organisation menchéviste, j'ai évolué au cours de ces 74 jours [du pouvoir des Soviets à Rostov]. Dans notre lutte contre le bolchévisme, nous voyions en lui un mouvement utopique, théoriquement inconsistant, malhonnêtement et immodérément démagogique, se souciant peu de choisir ses moyens, mais cependant un mouvement *politique* et *idéologique*. Devant nous et à notre grande surprise, le bolchévisme s'est transformé en un paravent derrière lequel des criminels de droit commun, d'anciens et d'actuels cent-noirs, des espions, des policiers, des détraqués sadiques, des spéculateurs, des ratés, des chevaliers d'industrie et des aventuriers de tous rangs, abritaient leurs honteux forfaits... Le bolchévisme a absorbé toute l'écume de la société, son rebut et ses éléments criminels. Et ce sont ces éléments qui, peu à peu, ont donné son ton, son orientation et son caractère au mouvement bolchéviste.

Certes, convient l'auteur, il y avait là des gens honnêtes et guidés par une idée. Mais, dit-il, « ils jouaient un rôle si misérable et si humiliant qu'il est difficile d'imaginer pire. Non seulement ils couvraient de leurs

(21) Ouvrage cité, p. 36.

noms toutes les saletés et tous les crimes du pouvoir soviétique, mais ils devaient les tenir pour secrets d'Etat » (22).

L'auteur souligne, enfin, que les faits témoignant de cette transformation « inattendue » du bolchevisme ne sont pas du tout spéciaux à Rostov, mais qu'ils se sont passés partout.

Nous savons, bien sûr, quel *cliché* certaines gens nous citeront pour répondre: que c'étaient des « excès » inévitables, hélas! *au début* de chaque grande révolution. Ce cliché, comme presque tous les clichés, n'a rien de commun avec la réalité. Et ceux qui le présentent *maintenant* pèchent soit par ignorance totale, soit par hypocrisie. Non, dans le cas du bolchevisme russe, la terreur et les « réquisitions » n'étaient pas des « excès ». Elles étaient *l'essence même* de ce mouvement. Car sa « doctrine », si l'on peut dire, de lutte de classe, exige l'extermination *physique* (par la terreur ou par la « guillotine sèche ») et la ruine *matérielle* de tous ceux qui sont étiquetés comme « bourgeois », « koulaks » (paysans aisés) ou « traîtres » ou « contre-révolutionnaires ». C'est, comme Charles Rappoport a dit une fois, le « socialisme à la sauce tartare ». Cette doctrine « tartare » ou assyrienne fournit donc un excellent paravent pour tous ceux qui voyaient qu'un grand Etat, comme nous le disait Zalkind, « tombait de lui-même dans leurs bras ».

Les atrocités de la révolution française étaient des excès. Et ces excès, comme les exploits bolchevistes des Carrier, des Collot-d'Herbois, des Fouché, des Fréron, etc., etc., ne durèrent que quelques mois. En Russie, ces faits, tout en perdant leur caractère ouvert, à grand spectacle, avec des foules déchaînées, *se sont cristallisés en institutions* qui, tout en changeant de nom, *n'ont pas bougé d'un iota depuis* 1918 *jusqu'à* 1935. La terreur est devenue cachée, comme dans la République de Venise pendant plusieurs siècles, mais elle persiste, précisément parce que pratiquée en secret, du moins dans les villes. Aucun des thuriféraires actuels du bolchevisme

(22) *Ibid.*, pp. 2-3.

russe n'ose contester qu'*au point de vue politique* il ne manifesta aucune « évolution ». C'est le même arbitraire absolu, illimité qu'en 1918. C'est la même dictature de la police politique, cette caste supérieure, — dictature qui a laissé loin derrière elle l'arbitraire — certes justement flétri — de la police tsariste, même aux pires époques de la réaction comme sous Nicolas Ier ou sous Alexandre III. La récente exécution sommaire de plus de cent personnes censées « contre-révolutionnaires », à propos de l'assassinat de Kiroff, tué par un communiste, le montre sans réplique.

Et au point de vue économique?

Prenons le domaine agraire, le plus important pour la Russie, avec ses 125 ou 130 millions de paysans (23). Quel est le fait dominant, capital, typique, dans ce domaine au cours des premières années de la dictature communiste? Ce n'est pas du tout « la terre aux paysans », comme on le dit habituellement. Lénine, en proclamant, dans un but démagogique, la « socialisation des terres » — une partie du programme du parti socialiste-révolutionnaire, partie qu'il avait toujours combattue — n'a fait qu'accélérer le processus de la prise des terres, qui se poursuivait depuis les premiers mois de la révolution russe. Cette mesure n'a fait qu'augmenter le caractère anarchique de cette prise. Non, le fait capital, c'est la création des « détachements de réquisition », des « *prodotriady* » d'une part et des contributions sur les paysans de l'autre. Le mécanisme du ravitaillement des villes étant complètement détraqué par suite du coup d'Etat d'octobre et les paysans se méfiant déjà des communistes, leur Comité Central décida d'organiser et de jeter dans la campagne des centaines de détachements armés pour réquisitionner le blé et imposer et percevoir les contributions imposées aux paysans.

Jusqu'au 1er avril de l'année courante, le Bureau militaire de ravitaillement a expédié dans différents départements deux

(23) Le caractère forcé, artificiel, démesuré, de l'« industrialisation » selon le fameux plan quinquennal devient si évident que même la presse soviétique est obligée de l'avouer.

cent cinquante-cinq détachements de réquisition. (N° 73 de la *Commune du Nord,* 4 avril 1918.)

Il faudrait mentionner ici une analogie frappante entre l'activité, au *début* du bolchévisme, des marins militaires russes et celle des « Reis » barbaresques. Et la différence : les « Reis » allaient piller les côtes des autres pays, les marins russes faisaient des « expéditions » à l'intérieur de la Russie...

Le vieux père Dan, en décrivant les « méhallas » des Etats Barbaresques, s'étonnait que les Arabes des Douars, pourtant armés, n'y opposassent pas de résistance. S'il écrivait de nos jours, il devrait s'étonner de voir les paysans russes, désarmés ou mal armés, se soulever quand même contre les méhallas communistes autrement armées que n'étaient leurs devancières dans l'Algérie et la Tunisie des XVIe et XVIIe siècles. Ce sont des dizaines de ces soulèvements (noyés tous dans le sang) et le soulèvement des marins de Cronstadt qui forcèrent Lénine à proclamer, en 1921, la « Nep », la « nouvelle politique économique », qui accordait aux paysans et aux petits commerçants certaines concessions dans le régime économique. C'est alors qu'en Europe on a commencé — avec beaucoup plus de raison apparente que maintenant — de parler de « l'évolution libérale » du bolchevisme russe. Hélas! la Nep n'était qu'un « recul stratégique ». Et, dès 1927-1928, Staline, voyant avec juste raison une menace au régime dans la paysannerie renaissante, commence à retourner au communisme dit « militaire » de 1918-1920. L'une des causes déterminantes de ce retour était le refus des paysans de vendre à l'Etat leur récolte au prix extrêmement bas fixé par le parti.

Ne nous arrêtons ni sur les déclarations de certains communistes qui, les yeux dessillés, voyaient que le bolchévisme « dégénère », comme ils disaient, en « exploitation féodale militaire de paysans » (Syrtsoff) — ni sur l'envoi des milliers de communistes « sûrs » à la campagne en 1929-1930. Arrivons directement aux « Kolkhoses », à la collectivisation forcée des paysans en 1931.

Nous savons maintenant que cette mesure a été prise en dehors du fameux « plan quinquennal ». Selon ce dernier, on projetait de ne collectiviser que 15 % des économies paysannes. Or, on a collectivisé près de 20 millions d'économies sur la totalité de 25 millions, c'est-à-dire 80 %. Pourquoi? Dans un but fiscal. Il était, évidemment, plus facile de surveiller et de confisquer la récolte chez les paysans groupés en « Kolkhoses » que dans des économies isolées. Et qui est chargé de surveiller, de réquisitionner la part due à l'Etat et aux « stations des tracteurs » et de sévir (24) si les paysans résistent? Les « Polit-otdieles » (sections politiques), composés des communistes sûrs et formés auprès de ces stations selon la décision du parti du 11 janvier 1933 et qui ont à leur disposition des détachements armés *permanents*. Et quel est le mécanisme du pillage? Il est bien simple. La récolte moyenne est, par exemple, au département de Penza, de 40 pouds (1 poud = 16 kilos) par hectare. Or, au commissariat d'agriculture, qui reçoit des instructions directement du Bureau Politique du parti, ce vrai gouvernement, on établit que la récolte « doit » être estimée 80 pouds par hectare. Et alors on calcule l'impôt en blé, dû à l'Etat et aux « Stations des tracteurs » (qui le plus souvent ne sont d'aucune utilité), non sur 40, mais sur 80 pouds. Comme résultat, très souvent, il ne reste pas aux paysans de blé même pour l'ensemencement. C'est là l'origine des famines russes et aussi de la résistance passive ou active du paysan. On les fusille et on les expédie, par trains entiers, parqués comme du bétail dans des wagons de marchandises, dans les camps de concentration du nord de la Russie et en Sibérie (25), où ils meurent

(24) Déjà en 1932, selon le décret d'août, tout paysan pris en flagrant délit de vol du blé des Koikhoses devait être fusillé.

(25) Des mennonites allemands qui ne réussirent pas tous à se sauver de la Russie, et qui, eux aussi, ont été déportés dans ces camps, s'évertuèrent à faire parvenir en Angleterre quelques lettres où ils décrivent le régime de ces camps. M. Hugh Walpole les a réunies et publiées sous le titre : *Out of the Deep. Letters from Soviet Timber Camps*. London 1934. C'est un document terrible. Des gens meurent dans ces camps par milliers, par dizaines de milliers. C'est une « guillotine sèche » qu'on n'a pas vue depuis l'antiquité. Voir notre article dans *l'Ordre* du 7 oct. 1934 : « Comment les Soviets font périr par millions les paysans russes. »

en masse, de froid, de faim et de maladies. Leurs biens et leurs terres sont confisqués et remis à d'autres. A qui? Aux « filous ». Ce n'est pas nous qui employons ce terme. C'est l'organe officiel, les *Izvestia* du 9 juillet 1934, qui s'exprime ainsi :

Il est dans l'intérêt des filous, avec ou sans la carte du parti, de proclamer les paysans « Koulaks » (aisés) pour profiter de leurs biens désaffectés.

A juger d'après le nombre de paysans « désenrichis » (c'est un terme spécial à la Russie des Soviets), ces « filous » sont nombreux et puissants. Et *c'est un régime constant. Sur ce point non plus il n'y a aucune évolution.* C'est là le vrai fond de la vie russe, là et non dans des usines « géantes » qui ne marchent pas, ou dans des crèches modèles ou dans les laboratoires devant lesquels s'extasient certains étrangers plus ou moins illustres, en y voyant des manifestations typiques de l'intéressante « expérience russe (26) ».

Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur les deux autres dictatures. D'abord, faute de place; ensuite parce que les résultats concrets auxquels elles ont abouti nous sont moins connus et, enfin, parce que, nées toutes les deux dans la lutte contre le communisme-bolchévisme, elles s'en servirent après la victoire, comme de modèle, selon l'aveu de leurs créateurs. Les mêmes conditions politiques et sociales, malgré les différences nationales, les déterminèrent : une liberté trop absolue, trop tolérante; des états de foule, fréquents et forts; une grande dépression morale dans le peuple et dans la classe moyenne; un grand nombre de déclassés, de désœuvrés, de sans-travail; et, enfin, l'apparition des meneurs organisateurs capables de tout et qui étaient assez forts pour

(26) Et nous n'avons rien dit ni sur les biographies des principaux militants bolchévistes, biographies qui n'ont rien à envier aux « Jean des Bandes Noires » du XIV[e] siècle; ni sur la composition de la police politique; ni sur la bacchanale continue de vols et de dilapidations dont parle ces derniers temps la presse soviétique. Récemment, les « Politotdieles » ont été supprimés. Mais, en réalité, ils étaient rattachés aux organisations locales du parti communiste. C'est une concession du centre aux « féodaux » locaux.

dominer tous les autres candidats possibles à la dictature.

Peu nous importent les textes des décrets définissant soit l'Etat totalitaire corporatiste italien, soit l'Etat « aryen » du IIIe Reich. Ce qui nous importe, c'est de souligner que les mêmes causes provoquèrent les mêmes effets, — quelle que puisse être la différence en degrés de rigueur et de puissance entre ces trois dictatures. Or, à ce point de vue, qui seul nous intéresse, nous pouvons constater que le triomphe, soit du fascisme, soit du nazisme, aboutit non à la création d'un groupe dirigeant constitué *pour le bien de l'Etat*, pour la réalisation de l'idéal du chef (quelle que puisse être notre attitude à l'égard de cet idéal), mais aux castes privilégiées égoïstes, et qui profitent de leurs privilèges pour se maintenir, pour se fortifier et pour jouir de la vie.

En Italie, c'était l'époque des « Ras (27) », dont les exactions et les exploits durèrent jusqu'en 1928. Ce n'est qu'à partir de cette année que M. Mussolini a réussi à les mettre à raison. Mais, sans doute, ce n'étaient pas les « ras » seuls qui formaient la nouvelle caste, mais tous les membres du parti régnant. Il est vrai que, ces dernières années, M. Mussolini, qui est incomparablement plus cultivé et plus souple que tous les autres dictateurs, a beaucoup fait pour « peigner » et nettoyer le régime fasciste. S'il l'estime nécessaire, il fera davantage, car il n'est pas fanatique, comme Staline ou Hitler.

Seulement, comme sous tous les régimes personnels, tout repose sur sa personne.

Lui disparu, les traits typiques et les vices inhérents au régime prendront immédiatement le dessus.

Les choses sont beaucoup plus claires dans le cas du IIIe Reich. Nous savons depuis longtemps, en effet, que le parti naziste, exactement comme le parti communiste russe, avait absorbé tous les éléments troubles du

(27) Rappelons que le « ras » fasciste (« ras », mot abyssin signifiant possesseur d'un fief) était, soit le secrétaire de la Section locale du parti, soit un officier de milice. Toutes les autorités étaient, de fait, soumises à lui.

pays (28) (y compris un grand nombre de communistes allemands). Et au moment de l'affaire Rehm, le dictateur lui-même nous a dépeint, dans un communiqué officiel célèbre, le passe-temps et les mœurs de cette fraction importante de la nouvelle caste régnante, — le personnel commandant les troupes d'assaut. Certes, ce n'est pas suffisant pour juger. Mais n'oublions pas qu'en Allemagne ce sont les juifs qui jouent le rôle des « bourjouïs » et des « Koulaks » russes. Sur eux, qui sont hors la loi, s'exercent l'arbitraire et les fantaisies cupides des nazis. Mais « l'expérience » hitlérienne dure depuis encore trop peu de temps pour que nous soyons en mesure de dire si le dictateur sera capable, lui aussi, d'amadouer et de civiliser son régime.

§

Notre esquisse, très incomplète, est terminée. Il est temps d'en tirer quelques conclusions.

Dans notre livre *Fragilité de la Liberté,* nous avons comparé les dictatures modernes aux despoties orientales, camouflées de vêtements modernes (ou qui passent pour modernes...). Cette comparaison est inexacte. Comme l'a bien dit l'historien Jouguet au sujet des conditions qui s'imposent à toute domination en Asie :

« L'autorité du maître, loin de pouvoir s'exercer directement sur une masse uniforme de sujets, y est *limitée* par beaucoup d'institutions nationales, très variées et traditionnelles (29)...

Or, aucune institution nationale et traditionnelle n'arrête les dictateurs modernes. Ils brisent, pétrissent ou cassent toutes les institutions, même les plus enracinées, les plus traditionnelles, — religieuses ou économiques. Ils se comportent, eux et leurs partis, comme une force extérieure et hostile, par rapport aux pays où ils s'établissent. Quels que soient leurs idéaux et leur sincérité, ils se conduisent comme dans un pays conquis. C'est cela

(28) Voir, entre autres, une remarquable série d'articles sur l'Allemagne, de M. M. Ray dans le *Petit Journal* en 1931.

(29) *L'Impérialisme macédonien et l'Hellénisation de l'Orient,* p. 422. « L'Evolution de l'Humanité. »

qui les rapproche des Etats barbaresques. Cela et, sans doute, le caractère de leur domination (régime de caste) et l'absence de toute évolution des bases mêmes de leur régime. Mais il y a aussi une notable différence. Les chefs des anciens Etats barbaresques les ont conquis par la force des armes. Mais ces armes, armes *matérielles,* n'étaient bonnes que pour subjuguer *les corps.* Les dictateurs modernes, avant de conquérir les pays matériellement, subjuguent auparavant l'*âme* des foules. Ils établissent un esclavage spirituel. Ils sont, avant tout, les démagogues, — et les démagogues servis par toutes les inventions de la technique moderne. Ils sont donc infiniment plus redoutables.

Ceux qui s'engagent sur la voie de la dictature — de gauche ou de droite — ne se rendent pas compte qu'ils se préparent à sauter — et à entraîner les autres — dans un puits d'où il sera excessivement difficile de sortir.

La démocratie libérale doit s'opposer énergiquement à toutes ces factions de ruse et de violence, même et surtout quand elles se camouflent en défenseurs des libertés démocratiques, comme c'est le cas, actuellement, des communistes français. Pour ce faire, elle doit être capable de devenir, du moins pendant des époques troubles, autoritaire, c'est-à-dire de se libérer de ce qui constitue, selon la juste parole d'Edgar Quinet, la faiblesse de tous les régimes de liberté, à savoir : accorder la liberté, même à ceux qui veulent l'assassiner pour instaurer à la place leur propre dictature. Il faut faire cesser cette duperie. Si le bon sens était mieux partagé dans le monde, les gouvernements des pays libres, tout en poursuivant la politique des larges réformes sociales, devraient lutter implacablement contre tous ces groupements de passion, de domination et de démagogie brutale et simpliste, quelque séduisants que puissent paraître leurs programmes à certains intellectuels, barbus ou imberbes, mais également naïfs.

Finissons par ces excellentes paroles de Kautsky, qui s'adressent autant aux fascistes qu'aux communistes :

Lorsque les communistes affirment que la démocratie se-

rait une méthode de domination *bourgeoise,* il faut leur répondre que ce qu'ils opposent à la démocratie, la dictature, ne conduit à rien d'autre qu'à la méthode du droit *antérieur à l'ordre bourgeois — le droit du plus fort* (30).

C'est la confirmation de notre point de vue, car les Etats du type barbaresque sont l'expression la plus nette du droit du plus fort (31).

W. DRABOVITCH.

(30) K. Kautsky : *Terrorisme et Communisme,* p. 241.

(31) Deux Etats barbaresques d'à présent, la Russie soviétique et l'Allemagne hitlérienne, se trouvent actuellement en rapports tendus, et le premier, de ce fait, est rejeté du côté de la France et de l'Angleterre. Cela ne peut, certes, rien modifier dans notre caractéristique du régime des Soviets, qui, au point de vue intérieur, reste aussi « barbaresque » qu'il y a 10 ou 15 ans.

La France a raison, sans doute, de pratiquer la politique de rapprochement avec la Russie, car il vaut mieux l'avoir de son côté que du côté de l'Allemagne. Mais il serait funeste d'exagérer l'importance de ce rapprochement. L'illusion du « rouleau compresseur russe » serait maintenant infiniment plus dangereuse qu'en 1914, car, alors, la Russie n'était pas aussi ruinée qu'à présent et il y avait de grandes organisations sociales qui s'occupaient du ravitaillement de l'armée. Les populations, aujourd'hui, mettent leur espoir en la guerre pour se débarrasser du régime abhorré.

Les hommes politiques français de gauche, qui ont l'oreille de Staline, feraient mieux de lui conseiller de modérer la terreur intérieure, au lieu de lui chanter louanges. Ils seraient sans doute aussi peu écoutés que Sir George Buchanan l'était par le tsar en 1916; mais ce rôle, quand même, serait plus noble que celui des thuriféraires et des porte-parole du bolchévisme.

LA GRÊLE

Ce soir-là, les fermiers du Clos Fougerand travaillaient à leur jardin. L'homme, le rude Sylvain, creusait les sillons avec la bêche; la femme semait. Le long jour d'été n'en finissait pas de mourir. La terre fécondée exhalait une odeur animale et, toute chaude, fumait au soleil, par lambeaux retournée.

Sylvain s'arrêtait pour s'éponger le front et il reprenait son travail avec une souple et mâle énergie. Un âcre désir envahissait parfois toutes les fibres de son être, et il avait la tentation de s'étendre dans le sillon pour sentir son amante, là tout près, et lui dire ingénument, mais d'une voix pressante et sourde :

« Je te donne toutes mes forces, donne-moi de beaux fruits! »

La terre, il l'aimait passionnément. De ses épaules, légèrement voûtées, semblait partir un fil invisible qui l'attachait à elle.

De loin, on aurait dit un homme las de lutter. De près, c'était un grand garçon sec, dégingandé, tout bras et jambes, le teint bruni, le visage long et maigre, l'œil de feu, avec un air affamé qui effrayait un peu.

De bêcher, fouiller, remuer, il ne s'arrêtait point. Depuis de longues années, il menait sans répit une lutte ardente.

Ce soir, dans le calme troublant d'une vesprée lourde, entre deux coups de bêche, il rêvait un peu. Par le travail il était près d'atteindre une modeste aisance.

— A quarante ans, ce ne sera pas volé, Bon Dieu! murmura-t-il.

Il s'était arrêté, songeur; appuyé sur le manche de l'outil, il souriait en lui-même et semblait caresser de l'œil

une perspective magnifique. Sa femme serrait dans sa main une poignée de semence et, pensive elle aussi, regardait au loin.

Depuis un moment, en silence, ils poursuivaient tous deux le même rêve; elle rejoignit le fil d'une pensée commune, et dit :

— Il y a du raisin, cette année.

En des temps plus chargés de soucis, il eût répondu, d'un air un peu bougon :

— Y en a, mais pas trop!

Or, il brûlait, lui aussi, du désir de causer, et, adressant une œillade amoureuse à la vigne, il s'écria:

— Des raisins? Faut voir ça!

Son enthousiasme, longtemps contenu, explosa. Il voulait se mesurer, mais il ne le pouvait pas. Il parla longuement de ses vignes : celles de la « Fontaine du Clos », de la « Couloumine », et de l'« Olivette ».

— Il y a de quinze à vingt fruits par pied, dit-il d'abord négligemment pour refréner son exaltation.

Et peu après :

« A certaines souches on en compte bien quarante! », ajouta-t-il pour être juste.

Il était content. Il rayonnait. Ce n'était plus lui. Ce n'était plus le même homme, Sylvain, le paysan tranquille, obstiné, taciturne.

Qu'il était aimable, ce soir-là, avec sa femme pour lui parler des raisins, de ses espérances, de ses illusions!

— La récolte est très belle! conclut-il. Nous pourrons remplacer le vieux cheval et, peut-être, mettre notre fils aîné au collège.

Il regarda la façade qui avait besoin de recrépir. C'était trop. Il se tut; et, se repentant d'avoir beaucoup bavardé, il reprit la bêche.

Une lueur sanglante s'épandait dans les taillis, à l'autre bout de la plaine. Il semblait que dans le lointain on assassinât quelqu'un. Un rideau sombre montait précipitamment dans le ciel bleu. Sylvain en eut froid dans le dos.

Dans le clair-obscur, un cumulus géant marchait à pas

de loup. Le monstre cueillait à son passage les montagnes et les engloutissait; les monts pyrénéens fondaient sous sa dent. Il avançait très vite; en quelques enjambées, il fut à la Malepère et tint ainsi tout le pays sous sa menace.

Françoise scrutait le temps à la dérobée et devenait inquiète.

— Ce n'est pas joli de ce côté-là! dit-elle en désignant la montagne.

Il avait déjà vu et ne répondit pas. Sylvain songeait encore à son bonheur étalé dans les vignes. Tout se présentait bien cette année. La sortie avait été bonne. Les fleurs n'avaient pas coulé. Une bonne pluie était tombée à temps. Les raisins suspendus sous les pampres grossissaient à vue d'œil. Le temps était beau. Heu!... ça paraissait se gâter, ce soir. Il ne faudrait pas maintenant, pensait Sylvain, qu'un orage de grêle...

Il se redressa. Sa femme était anxieuse. Ils se regardèrent, un peu angoissés.

Toute leur fortune était dehors.

A cette seule pensée, sa gorge se serra. Il dit, pour mettre fin au colloque muet :

— Cela ne sera rien.

Elle tendait l'oreille. Il en fut agacé, ayant le premier entendu le grondement du tonnerre.

— On dirait bien un orage, insista-t-elle.

— Ah! fit-il sèchement, tu vois partout des orages, toi!

La houe ne glissait plus dans ses mains; la terre paraissait plus lourde. Sylvain n'avait plus le cœur à lui. De l'« Olivette » à la « Fontaine du Clos » s'étendait un étalage prodigieux. Il fit encore quelques pas en travers du carré, sifflota distraitement et, ne contenant plus son énervement, il rentra.

*

L'horizon s'est obscurci. La nuit arrive à grands pas. Le ciel se ferme. Quelque chose de grave va se passer. Des nuées légères, effilochées, courent bas à une vitesse folle. D'autres, plus massives, glissent lentement comme

de lourdes dalles. L'orage parle; le tonnerre roule et gronde. On sent peser sur soi une menace. Un vent fort et froid arrive impétueusement, courbe les plantes et les arbres, balaye tout. Le village de Val-d'Aude semble un troupeau désemparé. Le clocher se roidit; les maisons s'aplatissent.

Sur le pas de la porte, le brave vigneron se dit : « Si ce n'était encore que du vent! »

Le vent cesse net. Pendant quelques secondes, c'est une immobilité pleine d'angoisse. Un frisson secoue les ramures, comme si la mort rôdait par là.

Au-dessus du Clos, droit comme une tour, un nuage, hérissé de crénelures farouches, tangue lourdement, s'incline, menace de s'écrouler et tantôt se cabre.

Dans le carré des cours, le long des rues, les paysans, immobiles et muets, observent, écoutent.

Une lézarde de feu zigzague dans la nue, suivie du craquement d'une montagne qu'on éventre. Dans un silence impressionnant, de grosses gouttes blanches s'écrasent sur les pavés. Un bruit de massacre crépite soudain sur les platanes de la place.

— Ça y est, se dit Sylvain, nous voilà dans le pétrin.

Les premiers grêlons rebondissent sèchement sur le sol, et d'une poussée brutale la tempête fait rage.

D'un seul jet, en trombe, la grêle s'abat avec force dans un vacarme assourdissant; les fatidiques cailloux blancs sont vraiment animés d'un esprit démoniaque; ils rebondissent, courent l'un après l'autre et semblent jouer entre eux. Mais dans les jardins et les grands carrés de vigne, la besogne est autre.

Le désastre s'accomplit.

— S'il nous restait encore une demi-récolte, soupire-t-il. On vivoterait. Nous passerions l'année. Et puis on remettrait ça. Le malheur, hélas! ça me connaît. Je n'ai jamais eu de la chance.

De seconde en seconde, l'orage augmente d'intensité.

Le paysan, pâle, livide, les yeux hagards, regarde la tempête.

Une sourde angoisse l'étreint. Il pense : « Il ne restera rien, si cela continue ainsi. »

Le vent pousse, brasse et tord la colonne mouvante qui descend de la nue. Un tourbillon épais s'empare des jeunes arbres et les déchiquette.

Sylvain, terrifié, se recule. Il a vu dans les airs une Furie descendre et frôler la maison.

— Ah! Dieu! c'est elle!

C'est Mégère, aux bras monstrueux; elle court, elle crie et se roule de plaisir, la déesse démente. A travers la campagne luxuriante, elle lance des bataillons serrés de grêle épaisse. Rien ne résiste. Tout s'abat. Tout tombe, les plantes et les fruits. La Furie passe, repasse et ricane férocement :

« Vigneron, voilà pour tes peines!

« Jardinier, voilà pour tes suées! »

Parfois, elle se retourne, s'arrête une seconde pour contempler la besogne sinistre, et elle rit alors de son gros rire de pierre.

Le vigneron, défait, blême, s'appuie contre le mur; il n'essaye plus de tenir tête à la tourmente. La porte se ferme sur lui. Son front brûlant s'en est venu peser dans sa main glacée. Quelques paroles incompréhensibles filtrent entre ses dents serrées.

Là-bas, dans la belle vigne du Clos, c'est une vision d'épouvante. Une armée innombrable de gnomes déformés, hideux, casqués, pointus, frappent avec une rage insensée les pampres magnifiques. Les beaux pampres que chaque jour Sylvain entourait de soins jaloux et cultivait avec amour, les feuilles criblées de coups se détachent, écartelées; les grappes nues, serrées contre les ceps, s'égrènent; les grains meurtris roulent. Un à un, tous les fruits tombent, massacrés.

Et pif! Et paf! Et pif! Et paf!

Voilà pour les feuilles. Voilà pour les raisins.

Ah! il reste encore des raisins? Paf! Paf!

C'est un acharnement atroce.

La tourmente menace de tout emporter. Le clocher a disparu. La maison frémit dans le tourbillon de la tor-

nade. La foudre est tombée. Où? Là. On ne sait. L'homme est étendu dans le couloir, comme une loque. Il se relève, court. Quel pressentiment l'obsède? Il arrive à l'écurie au moment où, par cent gouttières, l'eau ruisselle en jets bruyants. Dehors, le fracas s'apaise. Il pleut à torrents. Une épaisse couche de grêle, que le vent empêche de rouler, recouvre le toit en pente douce de la grange. L'eau déborde par-dessus les tuiles rondes, court en long, en travers, s'étend sur l'obstacle et se jette à pic sur le dos des animaux surpris. Les chevaux, hagards, tête haute, se tournent, effrayés, vers le maître. La rue coule à pleins bords et inonde la maison. En escadrons tumultueux, les grêlons galopent sur le flot rapide. La pluie tombe plus douce et molle. Entre les nuages, dans des trous profonds, apparaissent des étoiles. La nuée, poussée par le vent, promène au loin dans un roulement sourd le faisceau dévastateur.

C'est fini.

Cela a duré vingt minutes.

Le village est maintenant plongé dans l'obscurité complète.

Dans le lointain, les éclairs dansent sur les nues. De la terre, l'ombre s'élève comme un mur. Un silence glacial pèse sur la campagne. Déjà des lumières, venues des maisons, errent de-ci, de-là, s'arrêtent, repartent. Parfois, une voix cassée s'élève à cent pas.

— C'est toi, Gustou?

— C'est vous, Sylvain?

— C'est touché, là-bas?

— Nous sommes nettoyés, ici.

— Ça fait pitié partout.

— Demain, on verra ça.

Dialogues brefs, haletants d'émotion.

Les fanaux s'élèvent, s'abaissent, se meuvent lentement, rentrent.

Dans les ruisseaux, dans les sillons, au coin des vignes, des fantômes drapés de blanc se terrent et regardent avec les yeux sournois de la camarde : des monceaux de grêle.

*

A l'aube, du haut de la côte du Ségalas, on apercevait jusqu'au lointain une longue traînée brune : le passage du fléau.

Le soleil levant, à grands jets de lumière, passait et repassait en vain sur cette tache sombre. La couleur devenait plus dense, le contour plus précis, comme si un acide violent avait corrodé la terre.

Par les chemins bourbeux, les gens de Val-d'Aude se hâtaient à grands pas vers leurs vignes avec la secrète espérance de trouver la récolte épargnée.

Tous s'en revenaient à pas lents, tristes, la tête basse.

Sylvain arriva par la Saulaie, au coin de la vigne du Clos et, d'un œil désolé, mesura l'importance du désastre. Le spectacle le révolta.

— Cela n'est pas permis! s'écria-t-il à la face de Dieu.

L'orage s'était acharné à cet endroit avec une violence inouïe.

Les souches étaient dénudées, décortiquées, entièrement dépouillées de leurs fruits. Des milliers de squelettes aux rictus d'épouvante semblaient jaillir de la vase molle. Les sarments brisés se joignaient comme des croix dans l'immense cimetière où gisait la récolte. Des paquets de feuilles sales, déchiquetées, étaient plaquées dans la boue liquide. Tous les raisins étaient à terre; englués, vidés, flasques, ils pourrissaient au soleil. Des grains isolés luisaient, massacrés, comme des crânes ouverts.

Tout était perdu.

Comme il s'en revenait, de vagues idées de suicide hantaient sa tête brûlante. Pourquoi s'acharner à poursuivre un but qui se dérobait sans cesse. La récolte anéantie. Tout à refaire. A quoi bon recommencer?

Peines perdues, difficultés nouvelles, misère, tout se donnait la main.

Il chassa comme des imposteurs ses rêves cachés, honteux de s'y être complu. Un problème redoutable se dressait : vivre, seulement!

Quelques jours auparavant, il s'était « rongé le sang » pour un billet de cent francs égaré. Pour avoir vendu son

vin la veille d'une augmentation inattendue, il n'avait pas dormi de plusieurs nuits, et voilà que cette année il n'en récolterait même pas. Il approchait de la maison et redoutait cet instant où il devait dire la vérité à Françoise.

La riante maisonnette semblait en deuil. Les enfants, sans qu'on leur eût rien dit, ne jouaient pas. Tout était silencieux. Les volets étaient clos. A pas chancelants, Sylvain traversa le couloir sombre et pénétra dans la cuisine obscure où l'attendait sa femme. Mais à son visage ravagé, elle comprit, et, sans paraître remarquer son trouble :

— Alors? dit-elle tout bas.

— Alors, répondit-il d'une voix sourde, il ne reste plus rien.

Il s'effondra sur un vieil escabeau et pleura.

Son homme pleurait. C'était grave, donc. Elle le contempla longuement en silence. Elle l'aimait avec plus de tendresse, dans le malheur. Elle s'approcha doucement et lui dit :

— Ne te décourage pas, va! Je t'aiderai. Nous nous priverons. Le bonheur, ce n'est pas d'être riche.

Et l'homme, de répondre par bribes :

— Toujours travailler pour rien... Jamais de réussite... La vie est dure.

Et, ce disant, il pensait :

« Allons, Sylvain, ne pleure pas. Sois un homme. »

Il se leva et ouvrit la fenêtre. Le soleil brillait. Les rameaux des arbres semblaient éprouver leurs blessures. Les lambeaux des feuilles s'inclinaient vers la lumière. La sève coulait sur les moignons meurtris. Le sang, par flots rapides, parcourait ses veines et cicatrisait son cœur.

Il se retourna et, surpris, se pencha vers Françoise :

— Tu pleures, Françoise?

Elle ne répondait pas. Elle aussi avait fait en secret des rêves que le malheur soudain jetait bas. Elle devrait donc mener toujours cette existence étroite, difficile et amère! Toujours la même huche à pain vermoulue; les rideaux décolorés aux fenêtres; elle n'aurait donc jamais... Ah!

non, elle n'avouerait pas devant la réalité trop dure d'avoir osé rêver.

Comme la corde d'un arc, la voix de Sylvain résonna à son oreille. Peu importaient les paroles. C'était une musique profonde, prenante et qui disait des choses si bonnes, si douces! Assurément, le bonheur, ce n'était pas d'être riche, mais de s'aimer. La vie? Une lutte. Eh bien, on lutterait...

Il s'apprêtait à sortir; sa femme lui demanda, avec une douceur pleine d'inquiétude :

— Où vas-tu maintenant?

Il se retourna, le masque calme, résigné, haussa les épaules et dit :

— Où veux-tu que j'aille?... Travailler...

MICHEL MAURETTE.

POÈMES

—

L'AVEUGLE AU SOLEIL

A M. Léon Deffoux.

Le ciel tombe d'un jet par la fenêtre ouverte
Dans le salon sonore où l'immensité verte
Du paysage d'août transparaît dans l'azur.
La Terre méridienne à l'éclat chaud et dur
Du soleil vertical s'abandonne, immobile,
Se laisse pénétrer, envahir comme une île
Céderait, indolente, aux eaux sa solitude.
Tout sous l'ardent azur soupire et se dénude.
Mais face à ce rayon qui va élargissant
Son pinceau lumineux sur le parquet luisant,
Un visage se dresse au-dessus de l'ébène
Du piano, où un peu de ciel bleu se promène.
Le regard qu'a éteint une soudaine nuit
Ressuscite alors tous les horizons enfuis.
La tête visant haut aspire la lumière
Qui ruisselle du Ciel; elle retrouve, altière,
Les spectres invaincus de l'éternel soleil!
C'est dans l'ambre de l'air un magique réveil.
Et la valse des mains sur les touches d'ivoire
Frémit au long baiser de l'azur sur la moire
Du bois verni qui vibre aux rappels tropicaux.
Un nouveau monde est né où règnent des sanglots,
Mais aussi des bonheurs. Derrière les paupières
Se réveillent des yeux atteints par des lumières,
Le reflet d'un rayon dorant tout ce qu'il touche!
Mieux qu'une fleur, meilleur que le fruit à la bouche.
L'or du soleil qui naît, la pourpre des couchants,
Le périple annuel du monde éblouissant.

Le tumulte des sons est autant d'étincelles
Dans les yeux de l'aveugle où les ombres chancellent,
Pâlissent, vont faiblir sous la divine ardeur
A quoi tout se soumet, du soleil qui ne meurt!
Mieux que par les champs d'or où vrombit l'invisible,
C'est ici l'alambic où naît l'imperceptible.
Et dans ce doigt du ciel, ce flot d'azur raidi,
Les deux yeux, de leur ombre, ont vu le Paradis!

—

LA NUIT

A M. Pierre Audiat.

J'ai laissé la nuit d'août envahir, lente et tiède
Encor des flamboiements, le salon silencieux.
Le jardin délivré repose sous les cieux,
Et chaque fleur, dans l'ombre, ondule, ploie et cède.

Sur un coin de la table où le halo s'étend,
La lampe met un point lumineux dans l'espace.
Un livre grand ouvert, sous la brise qui passe,
S'offre, à quelque fantôme, en un frémissement.

Je l'attends, moi aussi, dans la nuit veloutée,
Ce fantôme qui va donner un corps à l'ombre;
Il avance vers moi, avance, ligne sombre
Du décor invisible où flotte ma pensée.

J'aperçois son visage, éclairé par la nuit,
Pâli par le songe où les deux grands yeux retrouvent
L'immense obscurité. Devant moi, ils entr'ouvrent
Leur monde d'irréel d'où le soleil a fui.

J'imagine, je sens maintenant sur mes tempes
Le fluide contact de mains qui n'ont touché
Que le vide nocturne où je reste penché,
Et la clarté s'épand de la lune à ma lampe.

Le souffle ralenti, j'aspire le parfum
De cette ombre qui bouge, et je reste immobile,
Contemplant la nuit où, familière, défile
La forme vaporeuse, en un songe sans fin.

FRANCIS COUSIN.

POLITIQUE DE L'IMMIGRATION

—

Considérer le problème de l'immigration sous le simple point de vue de transport de main-d'œuvre constitue une erreur grave et procède d'une vue très étroite. S'il en était ainsi, et malheureusement beaucoup de gens considèrent qu'il en est ainsi, la main-d'œuvre, amenée dans un pays comme renfort durant une période de production intensive, devrait être réexpédiée, sans plus de forme, dans son pays d'origine dès que l'on n'en aurait plus besoin. C'est ce qui se passe aujourd'hui en France, où l'on rapatrie, où l'on refoule. On ne se préoccupe nullement de savoir s'ils trouveront, en rentrant chez eux, plus de pain que dans le pays d'où on les renvoie. Cela est pour eux d'autant plus impossible qu'ils sont partis depuis plus longtemps et qu'ils appartiennent à une race plus prolifique. L'erreur se double d'une faute morale, car ces hommes ont rendu service au pays qui les avait appelés, et les devoirs de ce pays et de ses capitalistes ne cessent pas avec le paiement régulier des salaires. L'ingratitude envers cette main-d'œuvre qui a contribué à la prospérité d'un pays ne constitue pas seulement une faute sociale, mais aussi une faute politique. Actuellement, le renvoi brutal de plusieurs milliers d'ouvriers polonais de nos villes est certainement l'une des causes du changement d'attitude de la Pologne en politique extérieure. Combien, nous le verrons, il eût été facile d'éviter cette faute à la plus grande satisfaction de tous! De plus graves fautes se préparent encore. Mais il eût fallu prévoir, avoir une politique de l'immigration et nous n'en avons pas. Jusqu'à présent, on ne procède que par empirisme (1).

(1) Cf. « **Indésirables et Refoulements** » in ***Mercure de France*, n° 880**, 15 février **1935**.

D'autre part, l'immigration n'a pas seulement pour but d'assurer un renfort de main-d'œuvre à l'industrie et à l'agriculture. Dans aucun des pays qui ont eu ou ont encore besoin d'immigration, il n'en a été ainsi. L'immigration aux Etats-Unis, en Argentine, au Brésil, en France, etc., n'a pas servi seulement à peupler les usines, mais aussi les campagnes, et, par là, a joué et joue encore un rôle capital, dans le peuplement de ces pays. Il en est, il doit en être aujourd'hui de même pour la France, et l'idée de peuplement doit prendre le pas sur celle de main-d'œuvre, mais il y a un pourquoi et un comment.

Beaucoup de gens actuellement, soit dans le monde politique, soit dans le monde savant et encore plus dans le monde économique, se refusent à parler d'immigration en ce moment sous prétexte que nous sommes en période de crise et de chômage, comme si la crise devait toujours durer, comme si le chômage était éternel et comme si l'on n'avait jamais vu de crise ni de périodes de prospérité avant notre époque. Il faut donc rappeler à tous ces ignorants que la parabole des vaches grasses et des vaches maigres est une fable vieille comme le monde; elle explique le balancement, l'alternance entre les périodes de prospérité et de malheur.

Il y a dans la vie des peuples de ces alternances qui rappellent celles de la santé des humains. Il est rare qu'un être humain soit constamment en bonne santé; il y a des périodes où il est affaibli pour des raisons quelconques, soit maladie, soit surmenage, soit fatigues; mais ces périodes ne durent pas toute sa vie et il y en a où il est en pleine euphorie: il fournit avec joie un effort considérable.

Non seulement il serait ridicule de ne pas parler de l'immigration sous prétexte que nous sommes en période de chômage, par peur des mots — cette peur existe — mais c'est précisément parce que nous sommes dans une telle période — période de recueillement — qu'il faut en parler, car au cours des vingt dernières années la France a souffert du mal d'improvisation en matière

d'immigration comme pour beaucoup d'autres questions.

Si l'on veut comprendre ce que c'est que l'immigration, on peut user de la comparaison suivante : il est d'usage courant au cinéma de présenter des images superposées. La première représente, par exemple, un paysage; il s'estompe peu à peu et au fur et à mesure qu'il disparaît, on voit apparaître une scène d'intérieur. Le même mécanisme fait apparaître ensuite un portrait ou un tableau de genre ou une scène sentimentale ou un tableau de voyage, etc. Finalement, lorsque la projection est terminée, on a eu devant les yeux toute une série de tableaux différents les uns des autres, qui cependant avaient les mêmes personnages et qui ont concouru à former la pièce elle-même.

Il en va de même en immigration: le recrutement, le voyage, la traversée, le débarquement, l'hôtel des immigrants ne sont que les premiers tableaux d'une longue série, qui doit aboutir au dernier, lequel représentera, au bout d'une ou deux générations, une famille bien installée et heureuse, soit dans une cité industrielle, soit dans une localité campagnarde, et incorporée au peuple chez lequel elle est venue.

Cette comparaison est encore incomplète, car elle ne montre que des aspects physiques et toute la question de l'immigration est dominée par son aspect psychologique.

Tout, dans le monde, ne se résout pas par une technique; il faut tenir compte de l'idéal et des concepts qui en découlent, tenir compte des aspirations, des élans humains, collectifs aussi bien qu'individuels. La technique ne peut être que la servante de l'idée. Elle n'a pas de génie propre.

Il faut, pour que l'immigration aboutisse aux fins qui sont les siennes, que les nouveaux venus se fondent heureusement dans le milieu ambiant. Ce résultat ne peut être obtenu que par la connaissance de la psychologie de l'immigrant et de celle du pays récepteur. Le meilleur métis sera celui dont la psychologie s'encadrera exactement dans la psychologie nationale. La psychologie est l'aboutissant de tous les problèmes soulevés par

la question de l'immigration. Elle les domine. Mais elle a elle-même deux points d'appui: l'histoire et la biologie. Il n'y a pas de compréhension possible du problème si l'on se refuse à faire jouer la trilogie: histoire, psychologie, biologie. C'est pourquoi cette trilogie est le fondement même de la politique d'immigration. L'application de ces principes nouveaux doit aboutir à une suppression complète de toutes les idées actuellement reçues en matière d'immigration. Il faut en faire table rase.

Malgré la crise, nous avons encore fait venir en 1931 plus de 100.000 personnes et en 1932 plus de 60.000, il est vrai avec une prépondérance marquée pour l'agriculture.

§

Il ne faudrait pas croire que l'immigration, soit continentale, soit transcontinentale, soit un phénomène tout moderne. En ce qui concerne la France, on la retrouve tout au long de son histoire. Il importe aussi de ne pas la confondre avec les invasions ni la colonisation. On ne doit pas laisser substituer cette définition facile et inexacte : « Immigration, invasion, colonisation sont les trois termes d'un même phénomène. »

L'observation des faits historiques, les documents de toute sorte: archéologiques ou manuscrits, anthropologiques ou historiques, montrent que jamais une invasion n'a été comparable à une immigration. L'étude critique des migrations barbares révèle bien des erreurs à cet égard. Toujours, l'invasion n'a été qu'un acte de violence commis par un assaillant déprédateur dans le but de s'approprier les richesses du peuple envahi. Jamais une invasion n'a eu pour but d'augmenter le bien-être de la nation subjuguée.

D'autre part, la colonisation de peuplement est un fait rare qui ne peut se comparer à l'immigration que dans des cas bien précis: le peuplement du Canada, par exemple, ou la pratique du colonat romain pour les peuplades germaniques demandant asile à Rome.

Quant aux nombres, cette même étude critique des migrations barbares montre leur extravagance.

Dès que la nation française a été en bonne voie d'organisation, les rois de France ont senti la nécessité de provoquer l'immigration et, deux fois au cours de l'histoire de nos dynasties, le pouvoir royal, même réduit à la dernière extrémité, a réussi à tirer de l'invasion arabe et de l'invasion normande des résultats ethnographiques et culturels qui ne sont pas encore épuisés aujourd'hui. Mais il s'agissait, dans les deux cas, de peuples apportant avec eux autre chose qu'un appétit de pillage, les Arabes une civilisation, les Normands un génie politique. Nous avons consacré toute une partie de notre ouvrage sur « la Race française » à cet apport des Arabes et des Normands; nous y renvoyons le lecteur afin de ne pas entrer dans des développements qui nous éloigneraient trop de notre sujet.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la France est restée le pays d'Europe le plus peuplé. La population n'a cependant passé, de 1328 (premier recensement fait en vue de la perception des impôts) à l'année 1800 que de 19 millions à 23, donc un accroissement excessivement lent. La lenteur de cet accroissement était due aux pertes nombreuses et considérables éprouvées par la population française. Ces pertes, qui étaient de divers ordres, étaient aggravées par les famines, les guerres intestines, les guerres étrangères, les épidémies, la mortalité infantile, le célibat monastique, les duels, etc. Les épidémies arrivent à certaines fois jusqu'à détruire le tiers de la population (Froissard); la mortalité infantile était considérable.

S'il est exact que les livres de Raison des familles françaises et les registres des paroisses donnent la généalogie précise des familles, où le nombre des enfants variait de quinze à vingt, il est non moins exact que, sur ce nombre considérable d'enfants, peu d'entre eux arrivaient à l'âge du mariage et se mariaient effectivement. C'est ainsi que, sur quinze enfants, on n'en trouve que cinq ou six en âge de se marier, et que trois ou quatre seulement se marient, les autres ayant péri en bas âge ou pendant l'adolescence.

Une autre raison incitait les rois de France à faire

venir des immigrants, c'est la répugnance manifestée longtemps par les Français pour les opérations industrielles et commerciales. Pendant des siècles, le Français n'a pas été plus loin, au point de vue industriel, que l'artisanat, mais il était demeuré l'agriculteur enraciné au sol, tel que les Ligures, nos premiers ancêtres, l'avaient créé. On peut, en effet, expliquer la persistance de la famille agricole française par sa haute antiquité, par sa rudesse, par l'influence du sol sur l'individu et la réaction de l'individu sur le sol, si bien qu'à l'heure présente, même les divisions administratives de la France, en ce qui concerne notamment les cantons et les villages, sont encore dans beaucoup d'endroits les mêmes que celles que les Romains ont trouvées déjà toutes tracées lorsqu'ils ont conquis la Gaule.

Les Français aimaient aussi volontiers les aventures, et les rois avaient trouvé pendant longtemps avec assez de facilité des hommes pour faire la guerre, soit aux frontières, soit en d'autres pays. Mais cet appétit de gloire fut très diminué à certaines périodes par l'intensité et la durée des guerres. La guerre de Cent ans épuisa la France et rendit nécessaire pour Louis XI de se préoccuper d'une manière continue du repeuplement du pays.

C'est le roi Louis XII qui, le premier, systématisa la reconstitution de la population française, ses successeurs continuèrent.

Tous sans exception, jusqu'à Louis XIV, aidés de cinq grands ministres, Georges d'Amboise, Sully, Richelieu, Mazarin et Colbert, continuèrent l'entreprise sans jamais faiblir, et même au temps de la Révocation de l'Edit de Nantes, Colbert maintint avec l'assentiment de Louis XIV les protestants étrangers établis en France qui dirigeaient des industries. Pour provoquer heureusement la greffe inter-raciale, nos rois employèrent tous les moyens qu'ils avaient en leur possession. Ils attirèrent dans nos Universités des étudiants, favorisèrent le développement des « nations » universitaires dont notre Cité Universitaire, avec son organisation actuelle, est une réminiscence « up to date ». Ils firent venir des professeurs et en échan-

gèrent avec ceux des Universités des pays voisins. Cet échange a eu un autre résultat, c'est celui de porter au loin la culture et la langue françaises.

A l'époque féodale, ils avaient supprimé le droit d'aubaine pour les étrangers venant travailler en France. Dès 1277, ils commencèrent à donner des lettres de naturalité, non sans d'ailleurs en tirer profit, puisque les documents de la Chambre des Comptes nous montrent que les lettres de naturalité s'accompagnaient d'une taxe que l'on appelait le droit d'aumône. Mais dans beaucoup de cas, la naturalité était accordée sans paiement de taxe, en récompense de services rendus. Non seulement accordait-on des lettres de naturalité, mais encore des lettres de noblesse étaient données à ceux des immigrants qui s'étaient le plus distingués au service de la France, soit dans le commerce, soit dans l'industrie, soit dans les finances. C'est même par ce moyen que nos rois réussirent à installer en France l'industrie de la verrerie en décrétant que les hommes qui s'y adonneraient deviendraient *ipso facto* gentilshommes, si bien que de nos jours encore il existe en France des « maîtres verriers » qui ont droit à des armes parlantes datant de l'époque de la Renaissance.

Celui de nos rois qui organisa l'immigration d'une manière pratique continue, intensive, systématique, ce fut Henri IV, secondé par Sully. Henri IV ayant eu l'occasion, de par sa politique, d'apprécier les qualités des Hollandais et de connaître leur compétence en matière d'asséchement des marais, les fit venir pour dessécher les marais de France. L'entreprise fut continuée plusieurs siècles et achevée par Napoléon III.

Henri IV s'occupait directement des soins à donner aux familles hollandaises, de leur logement dans le pays, de leur confort, car c'étaient des familles toutes entières qui venaient en France, de leurs salaires, de leur installation pour laquelle il leur accordait une bourse d'or.

Richelieu, instruit par le siège de la Rochelle, fit venir des Hollandais pour créer la marine française tant militaire que marchande et organiser les ports. Colbert intensifia cette immigration et l'étendit à l'industrie. Il y

a des exemples célèbres de Hollandais restés en France, notamment la famille des Van Robais, d'Abbeville, appelée en France par Colbert, et qui vint à Middelbourg avec femmes, enfants et ouvriers, occupant à elle seule tout un vaisseau; elle fonda par la suite à Abbeville l'industrie de la draperie.

En même temps, dans tous nos ports, le commerce passait aux mains des Hollandais et notamment celui des vins, si bien qu'aujourd'hui de nombreuses familles bordelaises portent des noms hollandais, reconnaissables ou transformés. Henri IV se servit même de l'immigration organisée pour contribuer à détruire la puissance de son rival le roi d'Espagne, et c'est ainsi que les Maurisques, chassés par celui-ci, ayant demandé asile au roi de France, furent admis par lui et que leur établissement fut favorisé. Il en vint ainsi environ 40.000.

D'une manière souvent spontanée, mais souvent aussi provoquée, les prédécesseurs de Henri IV, quelle que fût la dynastie, avaient reconnu le besoin d'immigrants qu'avait le royaume ; les grands féodaux eux-mêmes l'avaient éprouvé. Le Français enraciné au sol n'aimait pas les travaux industriels. Il y avait déjà des « rompeurs de mines » allemands aux IXe et Xe siècles en France, les Ecossais vinrent en nombre à partir du XIIe siècle, si bien que plusieurs mots de la langue française sont nés de leur fréquentation. Charles VI en installe une communauté dans le Berry (forêt de la Haulte-Brune), on les appelait les « Forétins ». Des Italiens devinrent banquiers, installèrent des industries d'art, les Flamands aussi. Au XVe siècle ce furent les imprimeurs allemands, les relieurs et les ouvriers des tissus italiens.

Ce que nous voulons montrer, c'est que l'immigration n'est pas un phénomène contemporain, mais qu'il existait déjà depuis longtemps, et que si le peuple français constitue une unité ethnique si forte et si serrée, l'introduction des éléments étrangers n'a nullement nui à la constitution de l'unité française.

Mais l'absence totale de politique, l'absence de sélection — de cette sélection qui est à la base de la politique

de l'immigration — en a complètement faussé en France les buts et les résultats.

Après avoir laissé entrer « le tout venant » — témoins les nazis de Pont-de-l'Arche, — nous refoulons de la manière la plus injuste et la plus anarchique.

Voici un extrait de la *Revue pénitentiaire,* de l'année 1933, qui apporte une illustration de plus à ce que nous venons d'écrire. C'est le tableau des pages 276 et 277 ci-après. Cet extrait montre le nombre de condamnations pour infractions à un arrêté d'expulsion de divers étrangers. Ce nombre prouve, comme nous l'avons dit dans un précédent article, l'impossibilité où nous sommes de rendre ces expulsions effectives.

§

Or, nous avons aujourd'hui deux éléments qui nous permettent de comprendre et de guider les phénomènes d'immigration d'une manière scientifique et d'ajouter aux procédés psychologiques des procédés exacts de sélection raciale, le tout devant nous permettre d'aboutir à une greffe inter-raciale durable et de bonne qualité. Ce que nous disons s'applique d'ailleurs aussi bien aux autres pays qui ont besoin d'immigration qu'à la France. Ce que nous disons signifie qu'il ne faut plus laisser l'immigration au hasard de l'empirisme mais bien en faire un phénomène démographique organisé en s'entourant de toutes les précautions nécessaires pour parvenir à une bonne réussite, c'est-à-dire à la greffe d'éléments nouveaux aboutissant à une fusion psychologique complète.

Les éléments scientifiques que nous possédons sont d'une part les lois de l'hérédité de Mendel, et d'autre part les notions récemment acquises sur les groupements sanguins.

Les lois de l'hérédité de Mendel, d'accord d'ailleurs avec la physiologie humaine, nous montrent que les qualités somatiques des individus se transmettent aussi fidèlement que leur psychologie et que si la race ou les races sont bonnes à l'origine, le métissage donnera d'excellents sujets; mais elle montre aussi que si les sujets métissés sont porteurs de tares héréditaires, ces tares ne s'effa-

PARQUET
DE
MARSEILLE

LISTE
des sujets étrangers
le plus fréquemment condamnés à Marseille
pour infraction à arrêté d'expulsion.

NOM ET PRÉNOMS	AGE	NATIONALITÉ	CONDAMNATIONS POUR INFRACTIONS à arrêté d'expulsion.		
			NOMBRE	DATE de la derre condamnation	DURÉE DE LA PEINE
SELLITI Pancrace . .	58 ans	Italien	29	23.3.1931	9 ans 8 m. 21 j.
GAUTCHOFF Gautche.	43 ans	Italien	20	18.6.1930	7 ans.
NERVO André (1) .	60 ans	Italien	17	18.2.1931	6 ans 9 mois.
ISOARDI Alfred. . . .	36 ans	Italien	16	5.5.1931	5 ans 3 m. 6 j.
CHELDI Neb Moham.	33 ans	Bulgare	15	30.12.1930	5 ans 9 mois.
MIKALOFF Alexandre	32 ans	Tunisien	14	25.4.1931	2 ans 5 m. 25 j.
VIKIFOROFF Arsène .	32 ans	Russe	13	31.3.1931	2 ans 15 jours.
KOSSEN Nicolas. . . .	80 ans	Polonais	13	31.3.1931	1 an 5 mois.
MESZAROS Janos . . .	37 ans	Hollandais	13	21.4.1931	3 ans 7 m. 23 j.
BARTOLI Jean (2). .	67 ans	Hongrois	12	22.1.1931	2 ans 5 mois.

(1) NERVO a été, en outre, condamné postérieurement à arrêté, à *quatre mois de prison* pour *outrage public à la pudeur*, le 10.9.1913.

(2) BARTOLI a été, en outre, condamné postérieurement à arrêté, à *un mois* pour *vol*, le 22.8.1914.

TABLEAU

démontrant les frais considérables qu'occasionne leur détention, en comparaison de ce que coûterait le rapatriement au pays d'origine.

FRAIS occasionnés à l'Etat, calculés à 8 fr. par jour	FRAIS approximatifs du rapatriement au pays lui-même	CONDAMNATION ayant entraîné l'expulsion Date et délit.
28.368	53 75	*24 heures prison,* le 12.3.1910 : *Outrages publics à la pudeur.*
20.440	361 »	*1 mois de prison,* le 24.1.1921 : *Vagabondage, infraction à la loi sur les étrang.*
19.680	53 75	*2 mois pour vol,* 27.4.1912; *4 mois pour vol,* 7.12.1912.
15.368	53 75	*1 mois de prison,* le 10.5.1920; *port d'armes prohibées.*
16.780	120 90	*2 mois de prison,* le 6.12.1920 : *Recel.*
7.240		*2 mois de prison,* le 3.4.1928 : *Vagabondage.*
6.200	400 »	*10 jours de prison,* le 1.2.1928 : *Vagabondage.*
4.168	320 »	*8 jours de prison,* le 16.7.1927 : *Vagabondage.*
10.624	400 »	*8 jours de prison,* le 28.10.1926 : *Vagabondage.*
7.040	53 75	*40 jours de prison,* le 10.5.1890 : *Entrave à la liberté du travail.*

Une journée de détention revient à 8 fr. 13.
Un mois — — à 243 fr. 90.
Un an — — à 2.967 fr. 45.

De mai 1930 à mai 1931, ont comparu devant le Tribunal correctionnel de Marseille 720 inculpés. Total des peines prononcées : 140 années. Coût de cette détention : 8 fr. 13 × 360 × 140 = *409.752 francs.* Ce chiffre, appliqué aux 4.363 condamnés par l'ensemble des Tribunaux (statistique 1931), donne une dépense annuelle de 2.516.397 francs, soit plus de *deux millions et demi.*

(Extrait de la *Revue Pénitentiaire,* p. 335, année 1933.)

ceront pas et contribueront, soit à amoindrir la valeur des descendants, soit à faire périr la descendance au bout de peu de générations. Ceci est un fait connu, en ce qui concerne par exemple la syphilis, mais l'exemple ne vaut guère dans le cas particulier, parce que la disparition de la descendance s'opère en trois ou quatre générations, ce qui enlève toute signification au point de vue greffe inter-raciale. Il en va tout autrement pour certaines malformations congénitales, notamment en ce qui a trait à certaines maladies héréditaires de la peau; ceci a été mis bien en évidence en dermatologie. C'est ainsi que des naevus, des malformations pilaires peuvent reparaître dans une famille plusieurs générations après la première constatation faite chez les ancêtres. Il en va de même avec les maladies mentales et l'on connaît des exemples historiques de transmission de dégénérescence.

D'autre part, nous possédons actuellement les résultats d'études entreprises sur les groupements sanguins depuis environ une vingtaine d'années. Ces études confirment les lois de Mendel autant que celles de la physiologie, en montrant la fixité de certaines réactions sanguines suivant les races. Il s'agit de réactions d'agglutination des globules rouges. Ce n'est pas ici le lieu de décrire ces phénomènes physiologiques, mais simplement de noter les résultats déjà connus, et le point particulièrement intéressant est de montrer la corrélation étroite entre les phénomènes historiques d'immigration et l'état actuel des groupements sanguins.

Si nous consultons la liste des peuples qui ont historiquement contribué à la formation de la nation française, nous trouvons des Italiens, des Allemands, des Tchèques, des Grecs, des Polonais, des Slovaques, des Arabes, des Nègres, des Arméniens. Tous ces peuples, dans des proportions d'ailleurs très variables, ont fourni à la France des contingents de population et la greffe s'est opérée de telle manière que les descendants de ces gens sont devenus tout aussi français que des Français non métissés.

Si en regard de cette liste nous plaçons la liste des in-

dices biochimiques de ces peuples, établis naturellement pour l'heure présente, nous trouvons que tous ces peuples ont un indice biochimique égal ou inférieur à l'indice biochimique français. Quand il est supérieur, il l'est de très peu.

Français	3,2
Italiens	2,6
Allemands	3,1
Tchèques	2,4
Grecs	2,25
Polonais	1,7
Juifs, suivant les rameaux	1,3 à 1,9
Slovaques	1,6
Arabes	1,5
Arméniens	2,01
Hollandais	3,8

Il y a là autre chose qu'une coïncidence, et les études que nous avons entreprises à ce sujet tendent à montrer que, pour qu'un métissage réussisse bien dans le cadre national, il faut que l'indice bio-chimique des progéniteurs soit compris dans de certaines limites. Pour les Français, par exemple, entre 3,8 et 1,5.

Le groupement sanguin soutend la psychologie. Ce phénomène est inconscient, instinctif, mais il se vérifie par les exceptions mêmes à cette corrélation entre la liste des indices bio-chimiques et celle fournie par l'histoire.

Parmi ces exceptions, citons les Anglais, les Flamands et les Basques. Ces derniers s'assimilent beaucoup mieux depuis trente ans qu'auparavant. Le type « Ramuntcho » s'atténue beaucoup, sans toutefois disparaître entièrement; il était très sensiblement bien observé et correspondait surtout à un type psychologique — encore plus accentué chez certains individus — tout à fait caractéristique. Les rapports linguistiques étroits entre les Abkhazes du Caucase et les Basques montrent qu'il s'agit là d'un apport exogène anté-historique dont l'origine probable est l'Anatolie ou quelque partie voisine de l'Asie

Mineure. Cependant, en France, les métissages franco-basques se multiplient et, peu à peu, la transformation anthropo-biologique des Basques s'opère.

Le groupement sanguin des Flamands n'a pas été fait d'une manière distincte de celui des Wallons. On a fait les groupements sanguins des Belges. Cela est, du moins à notre connaissance, un travail à reprendre. Mais, quel qu'il puisse être, l'originalité extrême, persistante du type physique flamand à travers les âges est absolument nette. Les Flamands ne sont pas une peuplade germanique ni celtique. Ce sont des pré-aryens qui étaient en place longtemps avant les Germains et les Aryens, leur origine n'est pas précisée, mais leur originalité l'est bien. Ici, l'histoire domine la biologie. Mais, fait curieux, la psychologie flamande s'accorde bien avec celle du fonds français, de sorte que l'exception flamande est moins importante que l'exception basque.

Quant aux Anglais : métis de Normands sur Anglo-Saxons, ils se sont toujours opposés aux métis de Normands sur les Gallo-Romains. Cette opposition s'est maintenue au cours des siècles, comme le témoigne la coexistence juxtaposée, sans aucun métissage, des Canadiens français descendants surtout de Normands, sélectionnés d'ailleurs, et celle des Canadiens anglais. L'antinomie psychologique et intellectuelle qui a toujours séparé les Anglais des Français, leur incompréhension réciproque pendant la guerre de Cent Ans, l'occupation de Calais, et de nos jours encore, est soutendue par un indice bio-chimique égal à 4,5, c'est-à-dire non résorbable par le nôtre. Il y a prohibition spontanée, inconsciente mais évidente. Les mariages franco-anglais sont les moins nombreux de tous les mariages franco-étrangers, à l'exception des Russes, et sont en diminution constante depuis 1920. Cette année-là, on a compté 124 Français ayant épousé des Anglaises, et 825 Françaises ayant épousé des Anglais. En 1931, il n'y avait plus que 93 Français ayant épousé des Anglaises, et 218 Françaises ayant épousé des Anglais. Ceci pour toute la France.

L'exemple des Arméniens offre un intérêt spécial, parce

que, chrétiens, ils ne se sont mélangés que très peu avec les peuples musulmans qui les entouraient. Leur indice moyen est de 2,01, mais la répartition de leurs groupes sanguins montrent leurs accointances asiatiques : forte proportion de B.

A.	40,3%
B.	16,6%
AB.	6,8%
O.	36,3%

La faiblesse de leur indice rend leur résorption facile, leur psychologie s'y prête, elle est malléable, et leur histoire les a toujours soumis à une domination étrangère.

Le cas des Africains du Nord est encore plus démonstratif, parce que les groupements sanguins permettent de distinguer entre Arabes et Berbères et de comparer l'action de la trilogie : histoire, psychologie, biologie, fondement de la définition du mot « race ».

Kossovitch, au cours de recherches effectuées pendant les toutes dernières années, la dernière étant 1933, a recherché les groupements sanguins de 5.309 Marocains. Il a obtenu les résultats suivants :

A	1.891	soit	35,6	%
B	909	—	17,1	—
AB	230	—	4,3	—
O	2.279	—	42,9	—
Total	5.309			

donc, prédominance énorme de O et de A, mais indice biochimique égal seulement à 1,86, à cause de la totalisation des résultats.

Si, au contraire, on sépare dans ces 5.309 sujets les Adabophones des Berbérophones, on constate que l'indice biochimique des Berbérophones est, en général, beaucoup plus élevé que celui des Arabes. Or, nous avons, de l'aveu de tous, une parenté ethnique assez étroite avec les Berbères, et, de par ailleurs, les éléments de la psychologie arabe, de la civilisation arabe qui nous ont pé-

nétré au cours de l'histoire montrent que même avec un indice biochimique relativement faible le métissage était de bonne qualité. Voir en Auvergne, en Limousin, dans le Quercy, dans le Languedoc, la Provence, l'excellente qualité des descendants de métis au double point de vue intellectuel et physique. Le groupement sanguin, dans le cas des Berbères, confirme la parenté et rend le métissage souhaitable. Des éléments de renforcement de la population française pourraient donc être choisis parmi les Berbères.

Dans tous les cas, la trilogie: histoire, psychologie, biologie, joue, et rien, en matière de métissage, de greffe inter-raciale, ne peut être entrepris sans qu'elle intervienne.

Cette trilogie doit servir de base à toute étude de race.

Ainsi doit se comprendre l'étude du ou des greffons qui doivent fournir un nouveau ou de nouveaux rejets sur la souche française.

§

Mais ici une question se pose. Quel est actuellement le pouvoir de résorption de la France? Quelle est sa plasticité démographique?

Au cours de l'histoire, la France a pu assimiler un grand nombre d'étrangers parce qu'elle était dans toute la force de sa jeunesse, parce qu'elle était la plus peuplée, la plus puissante et la plus unie. Les nations voisines dont elle tirait un complément de population n'étaient pas encore formées; ni l'Italie, ni l'Allemagne, ni l'Empire ne constituaient des nations fusionnées, unifiées; ce n'étaient que des conglomérats d'Etats plus ou moins grands, ils n'avaient pas la force de résister à l'attraction française ;leurs sujets n'avaient aucune foi patriotique, se fondaient volontiers dans le milieu français, n'avaient aucun esprit de retour. Au contraire, à notre époque, la France parfaitement unifiée, constituant une ethnie psychologiquement définie, a-t-elle gardé assez de plasticité, de souplesse pour admettre des quantités appréciables d'étrangers, tandis que ceux-ci ont acquis par contre des caractéristiques bien tranchées, une foi nationale, un pa-

triotisme qui n'existaient pas même encore en 1850, et qu'ils constituent, en outre, des groupements ethniques beaucoup plus nombreux que le nôtre, plus vivaces, dans lesquels la diminution de la natalité ne se fait pas sentir, sinon pour permettre aux gouvernements d'alarmer les peuples sur les dangers qui menacent les populations stériles ?

Le pouvoir de résorption de la France existe encore, tout comme son pouvoir d'expansion. Tous deux se démontrent par les faits de son histoire depuis 1850 jusqu'à 1934. Même en face des rivalités ardentes qui sont nées durant ces années, il n'a pas cessé d'exister. Il ne lui faut que le bon ferment pour le ranimer, ce ferment à choisir, à sélectionner. Ce ferment, nous avons maintenant tous les éléments pour le déterminer. Son ensemencement réussira à cause de notre pouvoir de résorption, lequel est fondé sur des faits bien nets qui peuvent se résumer ainsi :

Réaction du sol sur les Celto-Ligures et formation de la campagne française par ceux-ci;

Naissance d'un peuple avant tout agricole, fortement enraciné au sol, perennité des qualités transmises depuis le VIe siècle avant notre ère jusqu'à nos jours, suivant les lois de l'hérédité mendelienne, envers et contre toutes les perturbations historiques;

Huit cents ans de politique heureuse de l'immigration politique empirique, mais réaliste;

Naissance d'une psychologie ethnique qui trouve son expression dans une langue constante bien qu'évolutive;

Découverte de l'existence des groupements sanguins, contrôle rétrospectif et contemporain des métissages;

Application raisonnée et non plus instinctive de la trilogie : histoire, psychologie, biologie.

Etant donné que l'ethnie française contemporaine compte encore plus de O qùe de A et de B, dans son ensemble, le problème de la greffe inter-raciale, ou, si l'on veut, de la transfusion sanguine ethnique, revient à choisir un ou des peuples, ou parties de peuples dont les groupes sanguins (combinés à la psychologie) soient sus-

ceptibles : 1° d'être résorbés par notre milieu sanguin; 2° de faire remonter son indice bio-chimique. Il faut avoir le plus de O possible et point de B, le B appartenant exclusivement aux Asiatiques, ni de AB parce que métissage asiatique); par contre les A (race alpine ou nordique) peuvent être admis à côté des O. Il faudrait avoir une politique des mariages.

Il y aurait encore un autre procédé à envisager : celui du repiquage, comme en bactériologie. Il consisterait à reprendre un certain nombre de familles franco-canadiennes et à les réimplanter soit dans leur province d'origine (mais il leur manquerait l'espace), soit, et mieux, en Afrique du Nord, dans un milieu néo-français où des terres aussi vastes qu'au Canada pourraient leur être attribuées.

Le métissage ne doit pas fournir seulement la quantité. Il doit fournir aussi la qualité, car l'immigré peut aussi jouer le rôle de « ferment », comme le blanc au milieu d'un pays nègre, comme l'Italien dans nos départements abandonnés du Sud-Ouest (abandonnés au point de vue agricole). La prospérité du nouveau-venu, ses méthodes de travail, ses vertus morales frappent l'esprit des observateurs indigènes, qui se mettent ou se remettent à la tâche. C'est un fait d'expérience.

Enfin, le dosage des greffons et leur panachage sont des questions à étudier avec attention qui peuvent prendre aisément un aspect local, aussi bien dans l'industrie que dans l'agriculture, aussi bien dans nos colonies que dans la métropole.

La définition synthétique de la race étant la suivante: « On appelle race l'ensemble d'une population dont les caractères psychologiques latents ou manifestes (langue en particulier) et les traits anthropo-biologiques constituent dans le temps (histoire) une unité distincte (2) », tout greffon devra être choisi de manière à satisfaire par sa descendance à cette définition appliquée au peuple ré-

(2) Cf. *La Race française*, Mercure de France, éd.

cepteur. C'est le premier degré de la sélection — partant de toute politique de l'immigration (3).

§

Après le choix de la race, vient celui de la nation. Ce choix est limité forcément aux peuples dont l'accroissement rapide de population leur permet, ou même les oblige, à laisser partir une certaine proportion de leurs ressortissants.

La Pologne, l'Italie, la Tchécoslovaquie, la Hollande, la Belgique, sont dans ce cas.

D'autres pays sont émetteurs à cause de la difficulté des conditions de la vie chez eux: les Espagnols, les Portugais.

Nous pouvons puiser dans certaines de nos possessions africaines, pour des raisons variées, notamment chez les Berbères (Kabyles), où la densité de population est cinq fois aussi grande que la nôtre.

Dans chaque cas l'étude de la psychologie de ces peuples ou de ces races devra avoir été faite : langue, religion, folklore, aspirations d'ordre moral et d'ordre pratique devront être connus. Rien de toutes ces notions ne devra rester dans l'ombre sous peine d'échec de la greffe, de la transfusion sanguine ethnique. C'est le second degré de la sélection.

C'est donc sur un nombre limité, très limité de peu-

(3) Qu'est-ce que A, qu'est-ce que B, et qu'est-ce que O? Ce sont les lettres qui désignent les différents groupements sanguins.

Le groupement sanguin est une réaction d'agglutination des globules rouges du sang à un sérum donné. Ce sérum porte le nom de A ou le nom de B. Un sang peut réagir au sérum A et non pas au sérum B; il peut réagir au sérum B et non pas au sérum A; il peut ne réagir ni au sérum A ni au sérum B; on l'appelle alors O; enfin il peut réagir seulement à une combinaison AB; d'ou quatre espèces de groupements sanguins, qui se répartissent d'une manière géographique déterminée. Les groupements A sont des groupements alpins et nordiques, descendant vers le sud et l'est de l'Europe; les groupements B des groupements asiatiques exclusivement; les groupements A et AB se rencontrent le plus souvent en Afrique, mais il y a aussi des AB en Europe; enfin le groupement O est le groupement des races les plus pures qui sont représentées principalement par la race Peau-Rouge, qui compte jusqu'à 70 % de O, et même jusqu'à 80 au plus si l'on tient compte des « masquants », et aussi par les Esquimaux, dont la population, groupée presque toute sur la côte ouest du Groenland, arrive à plus de 50 % de O, malgré des métissages avec des Américains.

ples et de races, ou de parties de peuples et de races, que le choix du ferment racial va porter.

Cette politique extérieure raciale, libre pour les deux Amériques, à cause de l'éloignement et des conditions de vie, libre disons-nous, à l'égard des peuples émetteurs, ne peut pas l'être en Europe, à cause de la proximité des Etats récepteurs. Il serait absolument nécessaire de conclure des accords ethniques — et non des conventions économiques — sur les conditions du changement de nationalité afin d'éviter tout « à-coup » dans cette question si délicate et de montrer aux nations émettrices le profit mutuel qui ne manquerait pas d'en résulter.

Des conventions pourraient ou devraient être conclues entre les Etats émetteurs et l'Etat récepteur, afin d'éviter toute discussion ultérieure de souveraineté. Il serait décidé en principe que tout immigrant ayant quitté son pays depuis cinq ans et un jour, par exemple, appartiendrait désormais, lui et sa famille, à son nouveau pays, à la condition d'y avoir accompli un travail réel et constaté.

Des modalités pourraient être admises suivant qu'il s'agirait d'immigration spontanée ou d'immigration provoquée. L'immigrant acquéreur de terres, soit en France, soit aux colonies, deviendrait obligatoirement français à l'expiration de trois années.

§

Nous voici donc en possession des deux premiers éléments de la sélection : la race et le peuple.

Il faut maintenant apprendre à choisir des familles.

Pourquoi des familles?

Parce que les célibataires sont des nomades, parce qu'ils préfèrent les villes aux campagnes, surtout les grandes villes, les grands centres industriels, parce qu'ils ne font souche que s'ils viennent comme adjoints à une autre famille déjà établie;

Parce que la famille se stabilise beaucoup plus aisément que le célibataire, parce que le chef de famille a plus d'ambition que le célibataire, parce que, plus que

lui et mieux que lui, il pense à l'avenir, parce que l'émigration lui offre des perspectives d'établissement qu'il ne peut même plus entrevoir ni espérer à cause du surpeuplement de son pays, parce qu'il préfère la vie de la campagne à celle de la ville;

Parce que le ferment dont nous avons besoin est le ferment agricole et non l'industriel dont nous aurons toujours assez, parce que la famille s'encadre mieux dans le milieu ambiant et que sa moralité est, le plus souvent, supérieure à celle du nomade, parce que les enfants iront à l'école française, deviendront aisément Français et feront souche.

Comment opérer cette sélection de familles?

Aux recherches historiques, biologiques, psychologiques déjà faites à propos du choix de la race, vont s'ajouter les observations médicales, prophylactiques, sociales et professionnelles.

La méthode d'examen doit être lente par opposition à la méthode ultra-rapide suivie jusqu'à présent en matière d'immigration pour la France. Il ne s'agit plus, il n'aurait jamais dû s'agir d'examiner mille individus en huit heures, mais bien d'étudier des greffons, des ferments qui sont destinés à jouer en France un rôle d'une très grande importance en dépit de son apparence modeste. Il ne faut donc pas chercher à aller vite, mais seulement à faire bien et à trier à loisir — un loisir relatif, bien entendu, — un nombre suffisant de familles (4).

Ce nombre devrait être fixé pour une période de cinq ans, par exemple, — car il faut implanter ces gens, — et en nombre tel que l'on puisse espérer l'implantation définitive de 40 à 50% d'entre eux, car des départs sont inévitables. Il faut donc qu'au bout de cinq ans le contingent restant soit en nombre encore suffisant, utile, actif.

Mais, pour pratiquer ce recrutement, il faut procéder avec beaucoup de méthode.

Supposons qu'on estime à 400.000 individus, soit

(4) Cf. « Traité de l'Immigration et de la Greffe inter-raciale ». Larose, éd., Paris.

80.000 familles, le contingent à faire venir des pays émetteurs dans le pays récepteur pendant une période de cinq ans. Cela fera 80.000 entrées individuelles par an.

Pour assurer la régularité de l'opération, il faut créer ce que nous avons appelé des réservoirs d'émigrants, qui soient capables d'assurer numériquement le recrutement, sans à-coups, pendant les deux ou trois premières années au moins.

Ces « réservoirs » sont formés dans les pays d'origine grâce aux opérations de sélection et ouverts au moment voulu.

Recherche du groupement sanguin; retenir les O et les A, éliminer les B, ne garder les AB que si l'examen psychologique et sanitaire est favorable.

Recherche des tares héréditaires : folie, alcoolisme, idiotie, arriération mentale, syphilis, tuberculose, dystrophies cutanées ou autres, etc... La recherche des maladies mentales est apparue, à l'expérience, et notamment aux Etats-Unis, comme particulièrement importante.

Recherche des maladies chroniques, la clinique étant complétée par le laboratoire.

Il ne suffit pas d'éliminer les tares ni les malades chroniques, il faut aussi s'assurer que l'homme sain est d'une constitution robuste. Le docteur A. Mjoën a relevé quelques-unes des conditions physiques auxquelles le métissage des races devrait être soumis, visant le métissage harmonique. L'idée n'est pas neuve, puisque les éleveurs l'appliquent depuis longtemps, d'une manière plus ou moins empirique, aux animaux. Mais il est certain que les membres des familles déjà choisies d'après les principes que nous venons d'énumérer peuvent aisément être définis par quelques mensurations somatiques et physiologiques : squelette, muscles, circulation du sang, capacité respiratoire.

A ce moment, nous sommes en possession d'un troisième élément de sélection : l'hérédité familiale.

Le quatrième et dernier échelon de la sélection portera sur la santé de l'individu. Ce dernier examen, qui inclut naturellement celui des célibataires, est le complément

médical naturel des précédents. Il comportera un examen portant sur le minimum de capacités intellectuelles et de connaissances. L'immigrant doit savoir lire, écrire et compter dans sa propre langue; il doit répondre à des tests élémentaires au point de vue perception et compréhension.

Toutes ces parties de l'examen individuel ont été bien réglées par les autorités du service d'immigration des Etats-Unis. On n'en a pas même une idée en France.

Toutes ces recherches, toutes ces mensurations, toutes ces déterminations sont aisées; il suffit, pour les obtenir, d'y employer le personnel compétent, le matériel nécessaire et le temps convenable. Trois facteurs indispensables et non utilisés simultanément, nulle part.

Les familles ainsi sélectionnées sont décrites dans un dossier et soigneusement repérées dans le pays; ces examens sont faits dans le pays même, mais par les agents (médecins, physiologistes, anthropologues, aliénistes, administrateurs, policiers) groupés en mission.

Les opérations que nous venons d'énumérer sont celles qui vont permettre de constituer le réservoir d'immigrants dans lequel on puisera au moment voulu.

A ce moment, il restera à opérer sur les éléments sélectionnés un examen purement sanitaire de départ mais qui devra être sérieux. Cet examen éliminera tous les malades, tous les contagieux, dont le départ ne saurait être autorisé. Il sera suivi de toutes les opérations contre les parasites humains, cutanés ou intestinaux, de la désinfection des vêtements, du repérage des femmes enceintes auxquelles des soins et prévenances spéciaux seront réservés.

Le dossier bio-anthropologique sera donc doublé, en dernier lieu, de l'observation médicale.

§

Après la sélection, viennent l'installation et l'assimilation. Nous n'avons pas à parler ici des questions de transport qui, pour l'Europe, sont secondaires, et, dans tous les cas, d'ordre purement technique, ne touchant en rien aux directives générales, à la politique.

A l'assimilation correspond la politique intérieure de peuplement. Pour la politique extérieure on a utilisé principalement l'histoire et la biologie. Pour la politique intérieure, c'est la psychologie qui va devenir prépondérante. Cette politique intérieure comporte deux aspects: 1° la mise en place du greffon ou ferment dans le pays récepteur; 2° le métissage ou l'action fertilisante du ferment sur l'ethnie réceptrice.

L'installation de l'immigrant nécessite l'éducation préalable de l'agriculteur du pays qui reçoit. Il importe que l'agriculteur-propriétaire se rende compte qu'il ne peut pas traiter la main-d'œuvre qu'il emploie aussi mal qu'il se traite lui-même. Ce cas est fréquent en France, car le cultivateur-propriétaire travaillant pour lui-même se prive de tout pour gagner davantage. Il ne comprend pas que l'ouvrier agricole qu'il engage ne partage pas ces mêmes idées.

Si le cultivateur a modifié convenablement sa psychologie, il lui sera aisé d'organiser une bonne réception matérielle pour la main-d'œuvre étrangère.

Simultanément se pose la question de la répartition. La répartition n'a pas seulement pour but de placer les forains là où il faut, en nombre suffisant et jamais en surnombre, mais aussi d'assurer le panachage des populations, panachage qui s'oppose au regroupement. Le regroupement est en effet un obstacle très grand à l'assimilation, à la résorption. Il peut même parfois devenir un danger en préparant la grande cause de non-homogénéité comme aux Etats-Unis. Ce pays n'est encore constitué, quoi qu'on en dise, que par une juxtaposition de races et de nationalités, par une mosaïque qui ne constitue pas même une nation, *a fortiori* pas une ethnie. C'est une faute que nous avons commise, ou plutôt laissé commettre en France, depuis 1920, avec les Polonais et les Italiens. Le panachage s'oppose au regroupement. Il doit être imposé aux futurs citoyens français. La méthode en a été appliquée judicieusement par une de nos grandes compagnies minières qui a créé des villages à population mixte : 1/3 Français, 1/3 Polonais, 1/3 Espagnols. Ces

villages ont une tenue parfaite, meilleure que les villages totalement français ou totalement polonais d'une autre compagnie minière. La seule condition morale de cette bonne tenue est l'interdiction d'installation de quelque débit de boisson que ce soit.

Le panachage en agriculture est facilité par la dissémination obligatoire. Il ne doit pas être poussé à l'extrême, car un étranger isolé ne reste pas, ne se fixe pas, parce que trop dépaysé. Le groupe ne doit pas être de plus d'une à trois familles de la même souche originaire ou de quelques célibataires. Ce panachage peut, comme dans l'industrie, comporter deux, ou plus, nationalités. Mais, en raison des conditions spéciales de la vie rurale, il importe de ne pas mettre en contact direct et permanent des nationalités antipathiques. Cela est d'ailleurs facile à éviter, car le nombre de celles qui peuvent être utilement appelées en France est très restreint.

La question de l'habitation est d'importance primordiale; pour certains, elle est capitale. Elle a une telle influence qu'elle peut sur-le-champ décider le nouveau venu à rester ou à repartir.

Nous savons que depuis la loi de 1932 sur l'amélioration du logement agricole un effort est fait ici et là, en ce sens. Mais il est encore insuffisant, et, comme même encore en 1932 nous avons dû faire venir près de 60.000 ouvriers agricoles, il y a nécessité d'agir et d'agir vite et bien.

Le père de famille, lorsqu'il quitte le pays émetteur avec femme et enfants, rêve tout d'abord de cette maison qu'il n'a pas chez lui et qu'il espère trouver là où il va. C'est l'illusion, l'étoile, l'espérance qui le guide. Il ne faut pas, nous ne devons pas le décevoir. Au contraire, la maison décente fait partie du bon accueil. Le Hollandais attache le plus grand prix à la maison décente sinon confortable.

Et le mobilier aussi. Car, si la famille ne trouve dans une maison déjà délabrée — comme cela est trop souvent le cas — qu'un mobilier hors d'usage, d'une saleté repoussante, le désespoir s'empare d'elle, les regrets nais-

sent déjà, avec eux les rancœurs, puis bientôt l'antipathie, l'hostilité: la greffe est manquée d'emblée.

La question scolaire est une des principales à envisager. Car il ne faut créer dans le cerveau de l'immigrant la « cellule incompressible ». C'est là une faute grave en matière d'assimilation. Mais au moins pour la France le respect de la liberté de la langue entraîne une réorganisation totale de la répartition des écoles sur l'ensemble du territoire. La solution réside dans la création de grands centres scolaires à écoles principales françaises, complétées par des cours de langue et d'histoire étrangères facultatifs. Le lieu d'implantation de ces centres scolaires est naturellement lié au transport automobile des élèves.

Les différentes religions des immigrants déterminent de graves problèmes qui ne sauraient être passés sous silence, et dont la solution doit être assurée par l'Etat récepteur.

En ce qui regarde cette politique il faut bien se dire que, malgré toutes les dispositions prises pour assurer l'assimilation de l'immigrant, il y aura des déchets, mais il y en aura moins qu'à l'heure présente. Les départs volontaires se feraient plus rares et leurs conséquences moins dangereuses pour la France.

Les refoulements, véritable injure à l'équité et à la morale, qui constituent une faute politique et sociale énorme, pourraient être évités. Ils seraient facilement évitables, car on ne ferait appel qu'à la quantité nécessaire d'éléments étrangers, et on se serait assuré de leur qualité. De par ailleurs, il serait aisé de prévoir un dispositif en cas de pléthore locale ou de répartition faussée par les circonstances. L'Afrique du Nord est là, toute l'Afrique du Nord qui attend des colons pour retrouver les fleuves, les sources perdus, réaliser l'irrigation, le reboisement, la lutte contre les sables, créer les voies terriennes de communication ou aménager ce qu'il faut pour la navigation aérienne, toute une nouvelle France à faire surgir du désert, capable d'épauler l'antique métropole.

Il faut penser non pas à « nos » intérêts, mais à celui

de la collectivité française, à celui de ces collaborateurs dont nous avons besoin, dont nous aurons besoin de plus en plus puisque les femmes françaises préfèrent un illusoire droit de vote aux devoirs certains de la maternité. Quelle grave responsabilité les Françaises n'ont-elles pas assumée dans le problème démographique actuel! Tout autant que les hommes, elles ont oublié que l'intérêt individuel, même l'intérêt d'un ménage stérile ou de peu d'enfants n'est rien en comparaison de l'intérêt collectif qu'est celui du pays, celui de la race. On est vraiment découragé de répéter que, faute d'une population suffisamment nombreuse, et aussi suffisamment courageuse même devant les tâches ingrates, les remèdes les meilleurs deviendront inefficaces. Même une différence petite dans les fécondités respectives des peuples engendre, au cours des années, une différence considérable dans les populations correspondantes.

H. W. Siemens, dont le remarquable opuscule sur « l'Hygiène des races et la politique de peuplement » est trop peu connu en France, nous montre que de deux groupes de population dont l'un a deux enfants par couple et l'autre cinq, le second, au bout de cent cinquante ans — cinq générations seulement — représente 99% de la population, et le premier 1% ! Vos enfants uniques, ou vos deux enfants, mesdames, sont destinés à devenir allemands ou italiens, si vous persévérez dans votre abstention. Pour la femme juive, pour la femme arabe, la maternité est encore un honneur, et non une entrave.

Revenons à notre sujet. Nous ne devons pas que des salaires ou des avantages matériels aux immigrants destinés, eux et leur descendance, à devenir de nouveaux Français. Nous leur devons aussi de la gratitude.

Au lieu de vendre les terres africaines à vil prix à des capitalistes qui attendent le moment de les revendre au centuple, donnons-les à nos immigrants au bout de quelque cinq années, par exemple, de travail continu dans la métropole. Imitons la politique généreuse de nos rois et cessons de nous conduire comme de petits boutiquiers. Donnons-leur même une somme suffisante pour pouvoir

se mettre à l'œuvre et attendre. Deux conditions seulement : montrer une partie de terre suffisamment grande en culture au bout de cinq ou six années, servir dans l'armée française par leurs enfants. C'est là la vraie politique d'immigration et de peuplement, tant pour l'ancienne France que pour la nouvelle.

Sans compter le rôle de « ferment » dont nous avons déjà parlé, qui n'est pas un des moindres mérites de l'immigration.

En résumé, et pour s'en tenir au seul point de vue de l'application, la politique de l'immigration comporte deux parties : une politique extérieure et une politique intérieure. La politique extérieure est basée sur la trilogie, histoire, biologie, psychologie. Elle comporte une sélection à quatre degrés: race, nation, famille, individu. A ces degrés correspondent des organismes chargés d'opérer la sélection après une étude générale du peuple choisi et au cours d'un examen individuel qui permettra d'éliminer toutes les tares héréditaires et toutes les maladies transmissibles. Cette sélection est complétée par un contrôle qui doit être opéré à la frontière même du pays récepteur. Passé ce moment, c'est la politique intérieure de l'immigration qui entre en action. Cette politique comprend tous les moyens d'assimilation: préparation de la population réceptrice, répartition des étrangers, logement, nourriture, travail, écoles, églises, assistance hospitalière, assistance financière, moyens éducatifs s'adressant à tous les âges confinant aux moyens récréatifs.

Du fait que cette politique n'a encore été réalisée nulle part d'une manière complète, il ne s'ensuit nullement qu'elle soit impossible à réaliser: les exemples fragmentaires et partiels que nous connaissons donnent la preuve du contraire.

Gouverner, c'est prévoir; — mais où sont les neiges d'antan!

Dr RENÉ MARTIAL
Chargé du cours d'Immigration à l'Institut d'Hygiène de la Faculté de Médecine de Paris,
conférencier de l'Ecole d'Anthropologie, etc.

L'ALLEMAGNE ET LE SEIZE MAI

A la fin de 1872, Bismarck commença à s'efforcer de faire prévaloir dans la politique allemande la théorie que l'intérêt de l'Allemagne était de favoriser l'établissement de la République chez nous parce qu'il serait plus difficile à celle-ci qu'à la monarchie de contracter des alliances. L'attitude qui en résulta pour le gouvernement allemand fit admettre par certains Français que la paix entre la France et l'Allemagne serait plus solide en cas de victoire des républicains qu'en cas de triomphe des monarchistes. Ces derniers attribuèrent à ce sentiment leur défaite du 20 février 1876. Hohenlohe, l'ambassadeur d'Allemagne, n'y croyait pas. « Ils disent cela, écrivit-il, pour sauver l'honneur de leur parti. En réalité, dans les masses dépourvues de jugement, la République a acquis un tel prestige qu'on lui attribue le repos dont on jouit et l'essor économique et financier. »

Les vues de Bismarck sur l'utilité de la victoire de la République pour l'Allemagne étaient en contradiction avec celles de Guillaume; celui-ci croyait que son devoir était de favoriser le rétablissement de la monarchie. De plus, Bismarck voulait nous imposer un désarmement qui ne pouvait être obtenu que par une nouvelle guerre. De septembre 1873 au 4 avril 1875, l'empereur et Bismarck se disputèrent à ce sujet. Le 4 avril au soir, dans un conseil spécialement convoqué, Guillaume imposa sa volonté de paix: c'eût été la fin de l'incident de 1875 si l'intervention d'Alexandre II et de Gortchakov le 11 ne l'avait prolongé de quelques jours.

Le 16 mai 1877 produisit un renouvellement des situations de 1875 et 1876. La presse allemande se montra

fort inquiète de l'arrivée au pouvoir du ministère clérical du duc de Broglie, moins cependant que la presse italienne. Tous les gouvernements firent preuve d'une froideur plus ou moins grande à l'égard de celui du 16 mai. Les manifestations d'hostilité et de méfiance donnèrent l'idée à Gambetta d'en tirer parti pour sa campagne électorale. Le 24 mai, Hohenlohe rendit compte à l'Office étranger de Berlin de la visite que lui avait faite un des émissaires de Gambetta:

Les républicains disent qu'ils ont abandonné toute pensée de revanche; le sieur Hartmann était chargé par Gambetta de me le dire. Si jamais ils pensaient à recouvrer les provinces perdues ou une partie de celles-ci, ils auraient simplement en vue des arrangements amicaux à l'occasion de remaniements territoriaux en Europe. Ils ont abandonné définitivement toute pensée de guerre. Les partis monarchiques, au contraire, ne peuvent se passer d'un succès militaire pour affermir leur prestige aux yeux du pays [*Bismarck*: exact]. Il y a déjà là un motif pour l'Allemagne de donner la préférence à la forme républicaine en France, mais elle le doit aussi pour un autre motif : le parti républicain a l'intention, dès qu'il sera revenu au pouvoir, d'entreprendre une campagne énergique contre le cléricalisme. On ne veut pas laisser s'établir en France un état de choses comme celui de la Belgique. On expulsera les Jésuites, et si c'est nécessaire, on empêchera par voie législative le cléricalisme de prendre le dessus. Il y a là un moyen de créer de bons rapports avec l'Allemagne. En luttant contre l'ennemi commun, qui menace la paix universelle, l'Allemagne et la France se tendraient les mains.

Gambetta faisait donc demander si le gouvernement allemand avait en réalité travaillé à provoquer le 16 mai [*Bismarck:* Jamais de la vie!] et si Bismarck avait effectivement noué des rapports avec les évêques allemands [*Bismarck:* Non], « car cette péripétie n'encouragerait pas le parti républicain français ». Hohenlohe avait aussitôt rassuré sur ce point et encouragé les républicains au kulturkampf qu'ils projetaient. Hartmann demanda une traduction des lois ecclésiastiques prussiennes et elle lui

fut donnée. L'ambassadeur allemand recommanda aux républicains d'être prudents, « car ils nuiraient à leur cause s'ils se donnaient l'air de se laisser guider par l'Allemagne dans leur politique ».

Hohenlohe ajoutait:

La population française, actuellement, ne craint rien plus qu'une guerre avec l'Allemagne. Si le parti républicain réussit à convaincre le pays que le gouvernement républicain est celui qui assure le mieux la paix et que le gouvernement des autres partis amènerait la guerre, le pays se déclarera pour les partis républicains, malgré tous les efforts de M. de Fourtou et de ses préfets.

Le 13 juin, Bismarck, alors à Kissingen, fit savoir à l'Office étranger sa pensée sur ces communications:

Je ne suis pas sans crainte que Hohenlohe ne conçoive le développement français trop objectivement et cède trop au sentiment humain de préserver un grand pays du malheur. Malheureusement, nous ne pouvons pas, à l'égard de la France, nous abandonner au sentiment cosmopolite qui est propre aux Allemands. Nous pouvons être sûrs que la France, dès qu'elle se sentira assez forte pour cela (et peut-être même avant), nous attaquera. Je le regrette, mais nous devons nous opposer autant que nous le pouvons à son affermissement. Je crois que nous y arriverons mieux si la maladie interne de la France devient chronique : une crise aiguë, comme un coup d'Etat, peut échouer, mais peut aussi conduire à la guérison. Tout dépend de l'attitude de l'armée. Je crois que la paix de l'Europe sera plus assurée si l'avenir de la France reste obscur... Une évolution cléricale pacifique n'est pas moins dangereuse pour la paix qu'un coup d'Etat. Les deux cas ont d'ailleurs ceci de consolant qu'ils affaiblissent la France militairement et dans sa paix intérieure, mais avant de le produire, ils conduiront toujours à la guerre. Si la majorité de la nation est, comme je le crois volontiers, pacifique, nous devons fortifier la conviction que l'ultramontanisme, c'est la guerre, et que le gouvernement actuel conduit à l'ultramontanisme.

L'ambassadeur reçut donc l'ordre de parler dans ce

sens même au duc Decazes, le ministre des affaires étrangères, et de se plaindre du rôle joué par Gontaut-Biron, notre ambassadeur.

> Comme jadis Benedetti, il est allé à Ems pour y causer avec l'empereur en l'absence de son ministre... [On a critiqué dans la presse les visites de Hohenlohe à Thiers.] J'espère qu'il les accentuera encore... sans cela on dirait qu'il se laisse influencer par des impertinences de journalistes.

Hohenlohe parla à Decazes dans ce sens.

> Je n'omis pas, écrivit-il, de lui rappeler Benedetti, et cela fit sur lui visiblement de l'impression.

Le 18 juin, Bismarck donna à Bernh. Ernst v. Bülow (le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères) l'ordre d'agir par la presse officieuse sur les élections françaises aussi fort que possible afin de convaincre les électeurs français que voter pour le cabinet français actuel, c'était voter la guerre » (1).

Les journaux écrivirent comme on le leur demandait et Gontaut-Biron télégraphia d'Ems le 1er juillet:

> A une personne lui signalant hier le ton violent des journaux allemands vis-à-vis de la France, l'empereur a répondu qu'il le déplorait, qu'il avait écrit tout récemment au ministre de l'Intérieur et au chancelier pour voir cesser de pareilles polémiques, que la continuation de telles violences finirait par amener la guerre (2).

La guerre: Bismarck ne cessait d'en agiter le spectre. Il avait d'abord feint de croire que nous la ferions pour recouvrer l'Alsace-Lorraine dès que notre armée serait reconstituée, puis il avait expliqué que la France serait plus forte si un gouvernement dictatorial s'y établissait; que d'ailleurs un pareil gouvernement serait forcé de faire la guerre pour se maintenir; finalement, il en avait tiré la conclusion qu'il faudrait nous faire la guerre quand on chercherait à établir chez nous un tel

(1) W. Frank : *Nationalismus*, 64.
(2) *Doc. dipl. fr.*, I, II, 189.

gouvernement afin de profiter du moment où une partie de ses forces seraient engagées à l'intérieur. Une lettre du secrétaire von Bülow à Hohenlohe du 15 juin fixe sur les arguments de Bismarck:

Le chancelier..., partant de l'idée que la paix européenne sera plus assurée si la France n'arrive pas à un système de gouvernement ferme et incontesté, partage votre avis que nous devons considérer son gouvernement actuel avec inquiétude et méfiance. Le fait que le maréchal resterait dans les voies constitutionnelles ne serait pas pour nous une garantie de paix; une évolution clérico-légale n'est pas pour nous moins dangereuse qu'un coup d'Etat; dans les deux cas, nous aurions d'ailleurs la consolation que la France serait affaiblie militairement et dans sa paix intérieure, *mais auparavant ils conduiraient d'abord à la guerre.* Si, ce que l'on croit volontiers, la majorité de la nation incline au maintien de la paix, nous ne pouvons arriver d'une façon profitable à ce but assurément désirable que si nous ne faisons aucun mystère de notre façon de voir : l'ultramontanisme, c'est la guerre, et, d'après nous, le gouvernement actuel conduit à l'ultramontanisme (3).

Bismarck envoya à Ems le secrétaire v. Bülow pour qu'il redonne à l'empereur des explications de ce genre. Bülow lui dit que les importunités de Benedetti, que Gontaut paraissait vouloir imiter, avaient essentiellement contribué à amener la guerre. Guillaume promit d'être réservé dans ses entretiens avec Gontaut, mais exprima le désir que la presse allemande s'abstienne de ses coups d'épingle contre la France, « afin, dit-il, que si nous étions attaqués, on nous trouve aussi innocents qu'en 1870 ». [*Bismarck:* La politique de Sa Majesté amènera la guerre, celle de l'Office étranger l'empêchera peut-être.] L'empereur ajouta qu'à son avis, une politique modérée était la meilleure pour la France.

Sans doute, continua-t-il, il y a toujours à craindre que Gambetta [il a contre lui une aversion profonde] n'attire le

(3) *Grosse Politik,* I, 324.

cahier à lui, et cela d'autant plus qu'il se comporte plus prudemment et plus modérément.

Bülow termina son rapport par l'avis que l'ambassadeur de France avait été invité à la table impériale aussitôt après son arrivée à Ems et que le comte Lehndorf, un des aides de camp de l'empereur, avait dit: « Il a dû le faire pour avoir le repos dans son ménage. » Sur ce, Bismarck écrivit à Hohenlohe par l'instruire des dangers dont il était menacé et discuter dans cette lettre la possibilité d'un appel au Parlement et à la nation contre la clique de la cour.

Hohenlohe répondit le 2 juillet au sujet de cette clique:

Je me console en pensant que les Jésuites ont l'habitude de se donner l'apparence d'être plus puissants qu'ils ne sont en réalité. Cela ne veut pas dire que je les croie faibles. Pour ce qui est du cas présent, je pense que la puissance de Votre Excellence est, auprès du peuple allemand et de l'Europe, plus forte que les intrigues jésuitiques.

Il conseilla donc d'attendre le résultat des élections pour agir contre Gontaut.

Pendant ce temps, Gambetta continuait à se rapprocher des Allemands. Un de ses amis, l'archéologue anglais Sydney Colvin, assura à M. de Hatzfeldt que Gambetta croyait sincèrement à la possibilité d'une entente franco-allemande, « qu'il avait été particulièrement flatté de l'estime que l'on avait pour lui en Allemagne et qu'il appréciait beaucoup que l'ambassadeur Hohenlohe soit en rapports personnels avec lui. » Le 30 août, Gambetta chargea Crispi, alors président de la Chambre des députés italienne, et qui allait voir Bismarck à Gastein, de le saluer de sa part et de l'assurer de ses sentiments pacifiques; il lui exposa même un plan de désarmement. Il en parla aussi à Madame Adam et lui avoua qu'il n'y avait rien de sérieux dans cette proposition. Bismarck répondit d'ailleurs à Crispi que l'idée de désarmement, « c'était bon pour les sociétés de quakers » (4).

(4) W. Frank, *Nationalismus*, 66.

Le 6 septembre, Bismarck vit Hohenlohe et lui dit que, pendant les élections, il serait nécessaire de prendre une attitude quelque peu menaçante. Mais ce n'était pas à Paris que ça devait avoir lieu; c'est de Berlin que ça serait mis en scène. L'empereur rendait difficile la politique à l'égard de la France, car il se laissait persuader par Gontaut de se préoccuper de « la solidarité des intérêts conservateurs », la vieille politique d'Arnim, au lieu de veiller à ce que la France reste divisée et incapable d'obtenir des alliances.

Le 14 octobre, les élections eurent lieu; le nombre des députés républicains tomba de 363 à 327, mais ils restaient la majorité; 4.300.000 électeurs avaient voté pour eux; 3.600.000 pour leurs adversaires. « La crainte de la guerre a fait pencher la balance contre nous », a écrit le vicomte de Meaux, un des ministres du 16 mai. A Paris même, certains dirent que Bismarck était le grand-électeur de France. A la Chambre, le 14 novembre, Jules Ferry rappela que « la question d'Occident, c'est-à-dire la question cléricale, impliquait essentiellement la conservation de l'état territorial de l'Italie et ralliait la très grande majorité des Etats qui nous avoisinent. « Je ne parle pas seulement de l'Italie et de l'Allemagne, dit-il, je parle aussi de l'Autriche, de la Russie, de l'Angleterre, qui sont toutes, résolument, énergiquement conservatrices de l'état territorial de l'Italie ». A ce moment, Broglie leva les yeux vers la tribune diplomatique et aperçut l'ambassadeur d'Allemagne qui écoutait « avec complaisance ». Le duc, « malgré les avis de ce genre qui lui étaient parvenus, a toujours hésité à penser que des Français aient accepté la collaboration [des Allemands]; il ne fut tenté d'y ajouter foi qu'à cet instant » (5).

La défaite électorale avait posé pour Mac Mahon le dilemme: soumission ou coup d'Etat. Bismarck se préoccupa de la seconde éventualité et en entretint son maître. qui finit par admettre que dans ce cas on convoquerait le Reichstag « pour délibérer sur la situation qu'elle créerait » (6).

(5) Broglie : *Mission de Gontaut-Biron*, 306.
(6) *Grosse Politik*, I, 328.

Sur les dispositions de Guillaume à ce moment, nous sommes renseignés par Hohenlohe à qui il accorda audience le 22 octobre:

Il parla tout de suite des affaires de France et je pus remarquer qu'il est sous une influence étrangère et guidé dans son jugement par des influences de ce genre. Il vanta l'esprit de suite et l'énergie du maréchal, loua son effort pour contenir le radicalisme et exprima surtout son aversion pour Gambetta; s'il devenait président, il ferait la guerre à l'Allemagne et il se répandit en considérations telles qu'on en lit dans les journaux de l'Elysée et du duc de Broglie. Il se plaignit des excès de la presse allemande, même de celle officieuse, à l'égard du gouvernement français, et exprima la crainte que ces coups d'épingle répétés puissent lasser la patience des Français et les décider à la guerre avec l'Allemagne, auquel cas les torts seraient du côté de celle-ci.

Hohenlohe chercha à lui montrer qu'il était dans l'erreur, mais sans succès lui sembla-t-il. L'ambassadeur ignorait probablement que deux jours plus tôt, Bülow avait eu avec l'empereur une conversation du même genre sur laquelle nous sommes renseignés par une lettre du 28 octobre de ce secrétaire à Bismarck.

L'empereur m'écouta d'un air sérieux et parut avoir aussi peu d'inclination qu'il y a huit jours à parler sur ce sujet, et notamment à diminuer la portée des différences d'opinion. Il dit que Votre Excellence avait tout à fait raison de compter sur lui pour des résolutions effectives. Il n'y manquera pas. Actuellement, il n'y en a pas à prendre. *Si Mac Mahon fait un coup d'Etat, il rompt avec lui.* Il ne l'approuverait pas et des heures graves pourraient venir. Mais il ne pouvait pas admettre que Mac Mahon ait tort de faire face aux partis de désordre et de défendre avec courage les droits du gouvernement. Votre Excellence, dit-il, est bien, elle aussi, un défenseur décidé des droits du gouvernement... Dès qu'une direction ultramontaine sera constatée, il saura ce qu'il aura à faire, car sur ce point il est ferme et conséquent. Il est loin de favoriser Mac Mahon et sa politique; il n'a pas parlé politique avec Gontaut à Metz [le 8 mai], ni ensuite à Ems et à Bade.

Il est entendu qu'il ne veut pas se mêler aux affaires de France; à Bade, il n'a dit qu'à une ou deux personnes qu'il avait de la sympathie pour le courage de Mac Mahon contre les révolutionnaires et pourquoi. Mac Mahon n'est d'ailleurs évidemment pas un cerveau politique, sans quoi il aurait commencé par un coup d'Etat comme Napoléon. Sur un point, il ne peut modifier ses idées, et il l'a écrit à Votre Excellence à Gastein : il serait dangereux de rendre plus difficile la tâche de Mac Mahon en l'attaquant dans la presse allemande; lui et son entourage auraient le sentiment qu'ils devraient se venger des coups d'épingle allemands et diraient : « Vous ne nous laissez aucune autre possibilité que la guerre, nous voulions la paix, vous nous avez forcé la main. » Alors l'Allemagne serait dans son tort et il voulait l'éviter en toute circonstance. Les républicains italiens marcheraient aussi avec Gambetta et l'Italie serait alors plus française qu'elle ne l'est présentement. Actuellement, nous devons encore attendre; *il est bien décidé d'être contre le coup d'Etat s'il se produit.*

J'ai encore plus l'impression que dernièrement, que l'on [Gontaut et d'Abzac] a réussi à gagner pour Mac Mahon la sympathie monarchique et militaire de l'empereur, et que Sa Majesté veut fermer les yeux le plus longtemps possible aux dangers que le cléricalisme et d'autres causes font courir à la paix. Que c'est précisément cela qui fait courir des dangers à la paix, seuls Votre Excellence et les événements peuvent le lui démontrer; cependant, il n'était pas aussi sûr de ses convictions que dernièrement. Je n'ai aucune raison de croire que la visite de Crispi à Gastein ait donné à penser à l'empereur; vous verrez si vous devez m'autoriser à lui donner des explications là-dessus lors de mon prochain rapport. Ce serait une occasion de traiter de nouveau la question française à laquelle il faut toujours revenir. Sinon, les lettres de Hohenlohe fourniront l'occasion.

Gambetta fréquentait le comte Henckel von Donnersmarck, un des conseillers financiers de Bismarck. Le 17 octobre, Henckel écrivit à ce dernier que le tribun lui ferait volontiers une visite. Le chancelier ne se montra pas désireux de le recevoir; il fit répondre par son fils Herbert à Henckel que la visite de Gambetta lui

semblait pouvoir nuire à ce dernier qui, alors, la regretterait. Ainsi éconduit, Gambetta revint à la charge. Le 11 novembre, Lothar Bucher écrivit à Bismarck:

Un sieur Tachard, Alsacien, négociant en vins, et précédemment ambassadeur à Bruxelles, est à Berlin, où il a parlé au conseiller intime Duncker. Celui-ci en a retiré l'impression que Gambetta ne se sent pas aussi fort qu'il le représente, et désire un certain appui de l'Allemagne. Tachard s'offre comme intermédiaire discret et irait à Varzin si on le lui demandait.

Le 14 novembre, Bucher écrivit à Holstein:

Tachard a-t-il réellement des ouvertures à faire? Je ne sais pas; en tout cas, lui et ses amis désirent toutes sortes de choses. J'y attache moins d'intérêt qu'à la possibilité qu'il soit intéressant pour le prince de se faire une opinion sur un homme qui, dans certains cas, pourrait servir de canal.

On ne sait si Tachard alla à Varzin.

Le 23 novembre, Henckel vit Holstein et lui dit: « L'homme fort à l'heure actuelle est Gambetta. Sur un signe de lui, un million et demi de Français se soulèveraient. » Il ne paraît pas avoir reçu de réponse et dut revenir à la charge le 23 décembre.

Le 19 novembre, le cabinet Broglie avait démissionné. Le 23, un cabinet présidé par le général Rochebouet lui succéda; il était composé partie de partisans du coup d'Etat, partie de personnalités répugnant à sortir de la légalité. Comme un pareil cabinet ne pouvait se décider dans aucun sens, une combinaison Batbie fut négociée; Rochebouet et les autres partisans du coup d'Etat devaient en former le noyau. Le 13 décembre au matin, Batbie et son ami Depeyre conférèrent une fois de plus avec le maréchal; ils déjeunèrent avec lui et les pourparlers entre eux reprirent pendant l'après-midi. A 5 heures, ils furent abandonnés et Batbie alla aussitôt trouver les présidents des deux Chambres, leur demandant d'aller conférer avec le maréchal au sujet de la formation d'un ministère pouvant être accepté par la majorité républicaine. Le résultat en fut le ministère Dufaure.

La lettre suivante envoyée par Lord Lyons à Lord Derby le 18 décembre nous renseigne sur les motifs de cette péripétie:

Le samedi, j'allai à la soirée hebdomadaire à l'Elysée. Le maréchal me prit à part et me dit: « Il faut que je vous dise pourquoi j'ai agi comme je l'ai fait. » Il me raconta alors qu'il avait été conduit à rester en place et à constituer un ministère parlementaire par un avis qu'il avait reçu de l'étranger, le prévenant que, s'il se retirait ou établissait un ministère clérical, la guerre serait la conséquence inévitable.

C'est tout ce que m'a dit le maréchal. Ce qui suit est peut-être un pur bavardage.

L'après-midi du [mardi] 12 [*rectius* 13] décembre, le maréchal était tout à fait décidé « à aller jusqu'au bout », soit en obtenant du Sénat la dissolution de la Chambre des députés, soit en démissionnant. Il était en consultation avec le premier ministre, général Rochebouet, pour rédiger un message dans ce sens quand une lettre fut apportée, dont le porteur demanda que le maréchal la reçoive immédiatement. La lettre était écrite par l'empereur Guillaume ou tout au moins convainquit le maréchal que son porteur était envoyé pour lui faire une communication directement de la part de cet empereur. Le maréchal, en conséquence, le reçut en tête-à-tête et le porteur lui dit être un officier prussien envoyé par l'empereur pour le supplier de rester à la tête de la République, à tous risques et à quelques conditions que ce fût, mais de ne pas établir de gouvernement pouvant être considéré comme clérical. On dit que le message présentait l'empereur lui-même comme tout à fait anxieux de maintenir la paix, mais comme ne devant pas être en état de retenir les autres si un gouvernement radical ou clérical était établi en France (7).

L'empereur avait donc consenti à admettre qu'un coup d'Etat légitimait de nous faire la guerre; c'est ce qui explique qu'en octobre 1886, quand on commença à croire que Boulanger pouvait avoir cette intention, Bismarck inaugura à notre égard la politique de provocations dont l'affaire Schnæbelé est l'incident le plus célèbre.

ÉMILE LALOY.

(7) Newton : *Lord Lyons*, 120.

A LA RECHERCHE DE SHAKESPEARE

L'IDENTIFICATION DE MALVOLIO

—

Questionnez vos propres cœurs, questionnez votre sens commun pour concevoir s'il est possible que l'auteur des pièces (shakespeariennes) soit l'anormal, l'inculte, l'irrégulier génie de notre critique du jour! Quoi! en sommes-nous à accueillir des miracles pour nous distraire? Dieu choisit-il des idiots pour transmettre les vérités divines à l'homme?

COLERIDGE.

Ce qu'il y a de plus intéressant que *Don Quichotte*, c'est Cervantès; ce qu'il y a de plus beau que le chef-d'œuvre, c'est son auteur. (*Le Temps*, 26 février 1935.)

ÉMILE HENRIOT.

I

Qui n'a éprouvé, en lisant l'œuvre shakespearienne, un indéfinissable malaise? Il tient à l'irréductible antagonisme qui se dresse constamment entre l'humble personnalité de l'auteur, qu'on lui a imposé comme un carcan, et l'aristocratie du texte, la plénitude de ces répliques ardentes, parfois foudroyantes, toujours à l'extrême du sentiment qu'elles expriment, cette connaissance approfondie, ou, mieux encore, cette magistrale expérience des êtres et des choses, l'élégante déférence avec laquelle il parle de la femme, son sens si intelligent et si pénétrant de la musique, cette clairvoyante sympathie pour les souffrances des hommes, tout ce qui constitue, en somme, ce prodigieux poème de la vie. Quoi qu'on fasse, il y a en nous quelque chose qui proteste sans cesse contre l'attribution de l'œuvre shakespearienne à un homme qui, au jour de sa mort, ne possède pas un seul livre, dont la fille de prédilection — ô Prospéro! — ne sait lire ni écrire, qui, lui-même, est à peu près totalement illettré, et dont la biographie ne se recommande à nous que par des vilenies, comme, par exemple, le fait d'avoir surpris le rendez-vous d'amour donné à son camarade Burbage et de s'y

être rendu avant celui-ci. Mais il y a un épisode plus ignominieux encore. N'a-t-il pas fait jeter en prison son vieil ami et voisin, le forgeron Horneby, coupable de n'avoir pu rembourser le prêt, très vraisemblablement usuraire — car c'est par l'usure qu'il s'est enrichi, — complaisamment cautionné par ce malheureux artisan? De toute évidence, il n'existe aucune communauté, de quelque ordre qu'elle soit, entre un tel personnage et l'auteur de ces nobles chefs-d'œuvre : *Hamlet, Macbeth, Le roi Lear, Coriolan* et *La Tempête.* Chaque page, chaque mot provoque une interrogation, toujours la même : comment cet homme, qui paraît n'avoir pas su écrire, qui est dénué de toute culture et de toute sensibilité, qui n'a pas eu, dans le cours de son existence entière, une pensée, une attitude, un geste dignes de lui-même, a-t-il pu trouver tant d'images radieuses? Où a-t-il puisé les connaissances infinies qu'il possède sur la nature, sur l'humanité, sur l'histoire et sur la science? Qui a révélé à cet ancien garçon boucher le mystère de la circulation du sang? Qui lui a inspiré cette préoccupation constante des hauts problèmes de la politique et de l'art de gouverner? Par quels moyens inconnus ce personnage dont tout ce que nous savons est si misérable, et même si vil, parviendra-t-il à entourer son œuvre de cette merveilleuse atmosphère d'intelligence et d'aristocratie? Le prêteur rapace, qui n'a pas eu pitié d'Horneby, est le même qui nous arrache tant de larmes sur tant de douloureuses victimes? Le sublime poète, qui parle de la femme avec un respect si émouvant, est le même qui, avant sa vingtième année, s'est enfui, abandonnant la sienne avec ses enfants, et qui, dans son testament, ne songera à la nommer qu'après coup, grâce au réflexe inattendu d'une mémoire négligente? C'est la fille du Prospero de *La Tempête* qui ne sait ni lire, ni écrire? Et c'est l'auteur du *Marchand de Venise* qui pratique l'usure et s'enrichit par elle?...

Pour ceux qui, comme Paul Valéry le veut, se préoccupent de savoir d'abord « comment un livre est fait », c'est-à-dire, pour tous ceux qui ne tiennent le livre que comme le lien qui nous unit à l'auteur et qui nous permet de fraterniser avec lui, un abîme de perplexité sépare l'œuvre shakespearienne de l'auteur qu'on lui a si longtemps attribué. Aujourd'hui, l'in-

tolérable souffrance intellectuelle que nous cause cette énigme s'atténue peu à peu. Les recherches dont la personnalité mystérieuse de « William Shakespeare » est l'objet dans le monde entier ont heureusement permis, depuis une vingtaine d'années, de nous rapprocher du poète. Nous devons notamment à M. Abel Lefranc, l'éminent professeur du Collège de France, une foule de trouvailles qui éclairent l'œuvre illustre, et la douent d'un sens plus ample, plus pathétique et plus haut. Nous lui devons, entre autres, la récente révélation des circonstances dans lesquelles « William Shakespeare » a écrit *Hamlet*. Cette révélation nous montre, ce dont on se doutait bien, qu'*Hamlet*, pas plus que ses autres pièces, n'est une construction fortuite de l'esprit. Témoin des événements de son temps, le poète prend part à chacun d'eux et, pour ou contre, se bat, selon son caractère, pour les idées et pour les principes qui lui sont chers. Son œuvre, et c'est ce qui lui donne une valeur si humaine, est toute pénétrée de sa passion. Destinée au théâtre qui est, alors, le seul lieu où puisse s'instituer une discussion publique, elle n'est indifférente à rien. On en peut juger par l'emportement du dialogue où les oppositions atteignent sans cesse le paroxysme.

M. Louis Mandin conteste, dans le *Mercure de France* du 1er mars, les trouvailles de M. Abel Lefranc, qui font si grand honneur pourtant à l'érudition française. Qu'il nous permette de lui dire très confraternellement que, disséminées encore à l'heure présente dans une foule de volumes, de brochures et d'articles de journaux ou de revues, ces trouvailles, lorsqu'elles seront groupées en un faisceau compact, ne manqueront pas de faire prévaloir, surtout chez nous Français, dont le dogme quasi religieux du « Stratfordien » n'obnubile pas le bon sens inné, la thèse que soutient depuis vingt ans bientôt l'éminent professeur du Collège de France, et qui est fondée sur l'évidence. Mille présomptions suffisent à en témoigner. Il en est une que je tiens particulièrement à soumettre à l'esprit critique de M. Louis Mandin. M. Louis Mandin, qui connaît admirablement l'œuvre shakespearienne, n'ignore pas qu'au XVIIIe siècle, exactement en 1709, une légende a été suscitée par l'allusion que font les *Joyeuses Com-*

mères de Windsor à un procès de chasse qui se déroule devant la juridiction de la Chambre étoilée. Cette légende veut que le jeune « Stratfordien » ait braconné sur les terres d'un grand seigneur anglais situées à quelques lieues de Stratford-sur-Avon et que, bastonné à cette occasion, il se soit enfui pour Londres, ce qui a déterminé sa vocation. Des milliers de pages ont été écrites à ce sujet. Sir Sidney Lee, le plus autorisé des biographes shakespeariens, y a même vu la preuve authentique que l'œuvre shakespearienne ne peut être attribuée qu'au « Stratfordien », attendu que l'allusion des *Joyeuses Commères* constitue le « seul souvenir autobiographique » que « William Shakespeare » ait laissé, ce qui semble tout au moins démontrer qu'il l'a lue trop superficiellement. Cent autres biographes shakespeariens ont passé, comme sir Sidney Lee, devant la porte des archives de la Chambre étoilée. Pas un d'eux n'a songé à y entrer. Il appartenait à M. Abel Lefranc d'en prendre la géniale initiative. Le procès des *Joyeuses Commères de Windsor* est là, en effet, avec le daim tué, avec le pavillon de chasse renversé, avec la déchirure au cuir chevelu du garde, et avec la ridicule emphase du processif Shallow, lequel est d'ailleurs nommé en toutes lettres dans un quatrain du premier « quarto » des *Joyeuses Commères de Windsor.* Il s'appelle Proctor.

Il va de soi que le « Stratfordien » est complètement étranger à ce procès. Son humble condition ne l'autorisait à aucun titre à comparaître devant la haute juridiction de la Chambre étoilée. Le délinquant que poursuit si âprement le juge Proctor est William Stanley, VIe comte Derby.

Que M. Louis Mandin nous pardonne de l'affirmer avec sérénité : la thèse de M. Abel Lefranc sur *Hamlet* est indiscutablement établie. Elle se fonde sur des faits innombrables, concordants et concomitants dans le détail desquels nous ne pouvons, à notre vif regret, entrer ici. Il suffira de rappeler que c'est l'assassinat de Henry Darnley, second mari de Marie Stuart, par Bothwell, et le mariage, quatre mois plus tard, de celle-ci avec l'assassin, qui a fait entrer la vieille légende scandinave dans les polémiques passionnées que ce retentissant événement a provoquées — et qui, aujourd'hui encore, ne sont pas apaisées. Le traducteur de Bandello, le

conteur gascon François de Belleforest, recueilli et élevé à Nérac par la reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême, l'a retrouvée en 1570, peu de temps après l'assassinat du roi Darnley, avec lequel elle offre une assez frappante analogie, parmi les récits de Saxo Grammaticus, imprimés à Paris en 1514. Comme il le déclare lui-même, François de Belleforest entend faire servir la vieille légende à la défense de Marie Stuart, qu'il tient pour innocente, et il l'adapte de son mieux aux circonstances. « William Shakespeare » emprunte à son tour à François de Belleforest, qu'il a peut-être rencontré à Nérac, quelques-uns des détails de cette adaptation, ce qui établit irrécusablement qu'il la connaît, et il l'utilise dans un sens diamétralement opposé. C'est la thèse de la culpabilité de Marie Stuart qu'il développe. Il fait même une claire allusion à l'accusation qu'on a dirigée contre elle d'avoir empoisonné son premier mari, François II, en lui versant du poison dans l'oreille. Dans tous les cas, la scène qui se développe entre Hamlet et sa mère est le réquisitoire le plus ardent et le plus farouche peut-être qui existe dans la littérature universelle.

Ici se dresse une ingénieuse objection de notre confrère M. Louis Mandin. Comment expliquer, nous dit-il, que si *Hamlet* est une pièce de circonstance dirigée contre Marie Stuart et son fils, Jacques Ier, celui-ci, faisant son entrée solennelle à Londres en mars 1604, n'ait pas ordonné immédiatement l'arrestation du « Stratfordien » qui défile dans le cortège royal « et le premier en tête de la liste qu'on a conservée? ». Rien de plus inexplicable, en effet, si on considère qu'à cette époque le pouvoir royal ne se fait pas remarquer par une très grande mansuétude.

Mais ce n'est pas à cette mansuétude que le figurant du cortège royal doit de n'être pas appréhendé. C'est tout uniment au fait qu'il n'existe aucune connexion quelconque entre la haute personnalité qui se dissimule sous le mystérieux pseudonyme de « William Shakespeare », et l'humble « Stratfordien ». Pour tous les contemporains, pour Jacques Ier comme pour la reine Elisabeth elle-même, cette haute personnalité reste rigoureusement voilée. La prodigieuse vérité n'apparaîtra que trois siècles plus tard. Elle dépassera tout ce que

l'imagination des hommes a inventé. Celui que, d'un consentement universel, on considère comme le plus grand des poètes de tous les temps a failli être roi d'Angleterre. Mais l'aventure était trop belle. Elle ne pouvait entrer dans le cadre des choses humaines. Désabusé et vaincu, « William Shakespeare », dans *La Tempête,* renoncera à son immense ambition et accordera à ceux qui l'ont fait échouer le plus magnanime des pardons (1).

II

Mais voici maintenant une nouvelle identification qui est bien remarquable. Nous la devons à un jeune érudit américain, M. Alwin Thaler, de l'université de Tennessee. Dans une étude très consciencieusement fouillée, et intitulée le *Malvolio original,* M. Alwin Thaler constate de saisissantes analogies entre le type de Malvolio, immortalisé par l'élégante comédie *Le Soir des Rois,* et le « steward » (administrateur) des biens des comtes de Derby, fonctionnaire dont l'importance est considérable, si on songe qu'il a en effet quelque cent-cinquante serviteurs et tenanciers sous ses ordres. Du reste, les Ffarington appartenaient par tradition à l'illustre famille des Derby. Déjà l'un d'eux avait été secrétaire de l'ancêtre, Edward, IIIe comte de Derby.

On connaît le Malvolio du *Soir des Rois.* Il a d'ailleurs certains traits communs avec le Polonius d'*Hamlet* et l'Oswald du *Roi Lear.* Dans le *Soir des Rois,* la soubrette Maria, avec l'aide complice de sir Tobie et de sir André, lui joue un tour délicieux, où sa fatuité présomptueuse le fait tomber incontinent. On le persuade par le moyen d'une lettre, qu'il attribue faussement à la comtesse Olivia, sa maîtresse, que celle-ci est follement éprise de lui. La lettre l'induit à prendre un accoutrement grotesque et à ne répondre à ce qu'on lui dira que par un large sourire. Malvolio adopte aveuglément ces malicieux conseils et la scène où il paraît devant la noble comtesse sous le déguisement qui lui a été suggéré

(1) M. Louis Mandin, dans le même article du *Mercure de France,* fait spirituellement justice des histoires romancées que publie Mme Longworth de Chambrun sur « Shakespeare ». Elles ne relèvent pas de la critique.

est d'un comique intense. Ce « majordome », impitoyable pour les subalternes, mais dont la servilité obséquieuse envers ses maîtres est sans limite, voit sa sotte et orgueilleuse vanité mise à une sévère épreuve. Dans *Hamlet*, elle lui coûtera la vie.

Or, tous les traits de Malvolio, comme quelques-uns de ceux de Polonius et d'Oswald, se retrouvent dans la vie du William Ffarington qui a été, jusqu'en 1594, c'est-à-dire jusqu'à la mort de lord Strange, frère aîné de William Stanley, VI[e] comte Derby, l'administrateur de la famille. M. Alwin Thaler en a trouvé des preuves nombreuses et évidentes dans les « Livres de maison » des Derby que ce personnage « exaspérément stupide et content de soi » a tenus avec une cérémonieuse ponctualité.

Il était né en 1537 et avait hérité de son père, sir Henry Ffarigton, outre une grande propriété, son poste de « steward » au service des Derby. On nous le montre doué d'une sorte d'appétit immodéré pour l'autorité et pour la loi. Dénué de toute bienveillance envers ses inférieurs, il était parfois même arrogant avec les seigneurs qui jugeaient ses manières déplaisantes sinon pénibles. Il avait augmenté sa fortune en épousant une jeune fille de la maison des Stanley.

Bien qu'il fût passionnément processif et qu'il eût la manie de plaider, comme son propre père et comme Oswald, il sut, par une administration habile, augmenter son bien, tout en servant, il faut le reconnaître, avec une irréductible fermeté, les intérêts de ses maîtres. Il avait débuté dans ses fonctions en 1572 et aussitôt il promulgua des règlements de maison renforcés qu'il écrivit de sa propre main. Ces règlements sont particulièrement rigoureux pour les « chiens », pour les « garçons », pour les « esclaves » et pour les « vagabonds ». Il proscrit tous ceux qui pourraient consommer les « victuailles, pain ou boisson » de ses « supérieurs ». Il fixe le nombre exact de portions qui doivent être coupées ou cuites de chaque veau, bœuf et mouton. Il prescrit la quantité de grains de blé qui doit entrer dans la maison. Son règlement recommande d'une manière générale une « absence prudente de prodigalité ». Il refusera plus tard les fonctions de shériff qui imposent à leur titulaire des frais

de réception des magistrats. Et, dans son testament, sur lequel nous aurons à revenir, il interdira les dépenses extraordinaires quelles qu'elles soient pour son enterrement.

Certes Ffarington a une idée juste de ce qui est dû au rang et à la situation de ses maîtres et, encore une fois, son dévouement à leurs intérêts ne fait pas question. Dans aucune des pièces shakespeariennes où il est visé, on ne lui adresse des reproches de cet ordre. Il n'y a en lui d'intempérant que son dévouement. Il en encombre le domaine des Derby. Censurer les délinquants, empêcher l'extravagance, examiner les comptes, tout annonce qu'il a exactement rempli sa charge. Au surplus, son dévouement à ses maîtres ne l'empêche pas de s'enrichir personnellement malgré de nombreux et coûteux procès. On le voit de 1572 à 1594 acquérir des propriétés, reconstruire son château familial, chercher la confirmation des titres héraldiques de sa famille, prêter de l'argent à ses voisins, régler des disputes, et, comme Malvolio, qui veut se mettre à l'étude de la politique, il s'occupe des questions d'Etat, notamment de la suppression des jeux de mai, qui favorisent le désordre des mœurs, et la levée de fonds locaux pour les guerres.

Naturellement, il portait avec ostentation, autour du cou, la triple chaîne d'or qui est l'insigne de sa fonction et qu'il nettoie « avec de la mie de pain », comme il est dit dans le *Soir des Rois.* Pendant l'ambassade en France du père de lord Strange et de William Stanley, en 1584, il n'accompagnera pas celui-ci et semble le regretter.

Ses comptes rendus attestent d'ailleurs qu'il n'était pas incapable d'accomplir de bonnes actions. Si intolérablement pédant, têtu et content de soi qu'il fût, ses maîtres avaient en lui la plus grande confiance. Olivia en témoigne dans *Soir des Rois,* comme Claudius dans *Hamlet* et Goneril dans le *Roi Lear.*

Les « livres de maison » s'arrêtent en 1590. Ffarington paraît avoir été confirmé dans sa fonction par lord Strange à la mort du père de celui-ci. Mais sans doute William Stanley — le « William Shakespeare » de M. Abel Lefranc — s'en sépara-t-il en 1594. A moins qu'il ne soit parti de son propre mouvement, William Stanley ayant été accusé par sa belle-

sœur d'avoir assassiné son frère aîné auquel le liait pourtant une évidente communauté de culture et de goûts, comme l'atteste le poète Spenser dans son *Retour de Colin* où il fait un chaleureux éloge des deux poètes. Il convient d'ajouter que lord Strange s'intéressait beaucoup, d'accord sans doute avec William Stanley, à l'art dramatique, qu'il avait une troupe de comédiens qui portait son nom et qu'il donnait de fréquentes représentations dans ses diverses résidences (2).

William Ffarington est mort en 1610, « désappointé dans tous ses enfants ». Il déshérita même l'aîné, Thomas Ffarington, coupable de s'être marié trois fois successivement sans avoir jamais sollicité l'autorisation paternelle. Ce jeune homme était d'ailleurs fort sympathique. Il avait du talent et de la culture, et un goût inné pour la musique, la peinture et la poésie, ce qui n'était pas de nature à plaire à son père.

Un commentateur a fait de Ffarington un remarquable portrait psychologique qui rappelle d'une manière saisissante celui que nous en ont donné *Le soir des Rois*, *Hamlet*, et le *Roi Lear:*

> Les points saillants de son caractère sont vivement marqués. Ce qu'il a pu être à la tête de la maison des Derby est facile à imaginer. On peut aussi déduire qu'il se trouvait rarement présent aux « Whisun Ales » ou à « Leyland » et que les temps pastoraux du pipeau et de la houlette, de la danse et de la chanson ne l'intéressaient pas. De même il ne devait pas participer avec beaucoup d'entrain aux représentations théâtrales de Knowsley, de Lathom ou de New-Park et ni la musique de danse ni les vieilles ballades de ses fils n'avaient de succès auprès de lui. L'humour comique ne lui plaisait nullement. Il n'avait pas la moindre imagination ni le moindre esprit romanesque. Sa vie a été celle d'un homme prospère, pratique et prudent, dont l'esprit était toujours tendu, et les affections au repos.

Le portrait physique que donne le même écrivain n'est pas moins ressemblant:

> Il y a beaucoup de décision et d'autorité unies à une acuité

(2) Le 2 décembre 1606, William Stanley, qui n'a pas cessé de s'intéresser aux choses du théâtre, écrit au maire de Chester pour lui recommander les comédiens du comte de Hereford, dont il attend le retour « pour ce prochain Noël ».

et à une sévérité peu communes dans l'expression de sa physionomie. Il ressemble à un homme qui a été plus habitué à commander qu'à obéir. Les traits sont beaux et réguliers. Le visage est un peu carré, les yeux sombres et le teint florissant. Il a le front haut et les lignes qui le traversent indiquent l'effort de la réflexion. La barbe mince est taillée en pointe, légèrement grise. Il porte un pourpoint rouille. Il s'est affranchi de la fantaisie alors à la mode et qui est affectée. Une fourrure de zibeline est posée en travers des épaules et les anneaux d'une longue chaîne d'or forment trois rangs sur sa poitrine. Dans la main gauche, il tient un gant parfumé brodé d'or. Il a, à l'index, une bague à cachet.

Il convient d'ajouter que Ffarington porte la monstrueuse double fraise de percale empesée ou tenue par des fils de fer, enroulée trois ou quatre fois autour du cou et qu'on a appelée, en raison de son incommodité, « à trois pas et demi de la potence ».

Comme on le pense bien, si le « steward » des Derby nomme, dans ses « livres de maison », avec un respectueux empressement, les hôtes qui sont d'un rang élevé, il ne condescend jamais à désigner par leur nom les personnalités d'ordre subalterne. Il énumère, il est vrai, les nombreuses représentations qui ont lieu dans les diverses résidences de ses maîtres selon une tradition qui remonte à 1461. Mais on ne saura rien ni des comédiens, ni des pièces qu'ils ont représentées.

Qu'on se reporte maintenant au Malvolio du *Soir des Rois:*

Etre comte Malvolio! Il y a un exemple de ça... L'ayant épousée depuis trois mois, assis sous mon dais,... appelant mes officiers autour de moi, dans ma simarre de velours à ramages, venant de quitter le lit de repos où j'ai laissé Olivia endormie... alors je prends un air de hauteur, et, après avoir gravement promené sur eux un regard qui veut dire que je connais ma position et que je désire qu'ils connaissent la leur. Je demande mon parent Tobie... Sept de mes gens, d'un élan obéissant, vont le chercher; en attendant, je fronce le sourcil, et par aventure je remonte ma montre, ou je joue avec quelque riche joyau. Tobie s'approche, me fait une révérence... Je lui tends la main comme ceci, tempérant mon sourire familier par un sévère regard d'autorité...

Le parallélisme de ces portraits est si frappant qu'il est

inutile d'insister. Si on y ajoute la sotte présomption avec laquelle Polonius dit au roi Claudius qu'il saura arracher son secret au prince Hamlet, on aura le personnage tout entier.

Dans une étude précédente, qu'il consacre à une pièce anonyme, *La belle Em,* qui pourrait bien être l'une des premières comédies que « William Shakespeare » eût écrites, M. Alwin Thaler, l'auteur des intéressantes recherches que nous venons de résumer, a retrouvé les traces de ce même William Ffarington. Cette pièce semble avoir été destinée à rendre un amical hommage à un hôte accoutumé de la famille Derby, sir Edmund Trafford, qui a joué un rôle important dans la région. Le vaniteux majordome ne manque pas de le nommer dans son « livre de maison ». Il y met même quelque familiarité: « Notre très aimé sir Edmund Trafford. »

La découverte de M. Alwin Thaler, qui, dans les conditions que nous venons d'exposer, a identifié la triple personnalité de Malvolio, de Polonius et d'Oswald avec le fonctionnaire principal de la famille des Derby, apporte une confirmation saisissante à la thèse de M. Abel Lefranc, selon laquelle « William Shakespeare » est le pseudonyme derrière lequel se dissimulait un illustre représentant de l'aristocratie anglaise, William Stanley, VI[e] comte de Derby, membre de la famille royale d'Angleterre. Cette thèse, qui a le grand mérite de donner à l'œuvre shakespearienne un auteur enfin digne d'elle et capable d'en porter devant le monde l'éblouissante responsabilité intellectuelle, s'accorde admirablement, dans tous les cas, avec le *Soir des Rois,* qui est incontestablement l'œuvre d'un patricien.

MATHIAS MORHARDT.

FABY
DE BLANC VÊTUE

—

Les dernières pages de ce récit que je couche par écrit, pour l'apaisement de mon âme et d'Ombres dont j'implore le pardon, datent d'hier. Les premières, par contre, ont pour origine l'époque où les hommes qui touchent aujourd'hui à la cinquantaine suivaient de leurs yeux continuellement attentifs et émerveillés le vol de l'Alcyon! Oh! Jeunesse. Jeunesse bénie que nous évoquons parmi les ruines!

Nous formions un groupe, les Vingt-Un, *qu'unissait un même amour de la vie, du travail et des femmes. Nous n'étions pas des amoureux, mais des êtres friands de plaisir. Quand, parfois, s'élevait entre deux d'entre nous une querelle au sujet d'une bergère, comme ces dernières ne manquaient pas sur la Butte, le différend se réglait à l'amiable et se terminait généralement le mieux du monde. L'hiver, au cabaret, et, durant la belle saison, le long des rives de la Seine, sous une tonnelle, devant une friture de goujons ou une matelote d'anguilles. Il n'existait entre nous ni riches ni pauvres: nous étions tous généreux et savions partager. On mangeait, à midi, à belles dents, une entrecôte Bercy, un carré de Brie, pain à discrétion, — on buvait un demi-setier de vin. Le pain fleurait bon le froment. Moyennant un léger supplément, il vous était servi du « bouché » fort acceptable. La viande était de la viande de bœuf; le persil avait été cueilli, le matin même, dans le potager du caboulot; le beurre qui fondait sur le léger hachis d'herbes vertes était du véritable beurre. A la mi-nuit, soit une salade de museau, soit une choucroute, soit une soupe à l'oignon, soit des sandwiches et de la bière composaient le souper. Quand l'un de nous avait gagné quelque argent, — cela arrivait, — le Champagne arrosait le festin.*

On comptait, dans la clientèle étrangère qui hantait nos bars, d'authentiques princes russes; des Américains incontestablement milliardaires; des Anglais que le Transvaal et Fachoda rendaient alors peu sympathiques, mais qui faisaient royalement charger brides abattues et sabres au clair la cavalerie de Saint-Georges. Les danseurs et danseuses français, italiens et espagnols n'avaient pas cédé la place aux horribles nègres. On possédait encore des parents en province — des oncles secourables que l'on trimbalait à l'Enfer, au Ciel, au Moulin Rouge, au Divan Japonais. Bref, Montmartre, « caveau de la France et cœur de Paris était bien à nous », comme le proclamait à la Cigale Gaby Deslys, dans une revue intitulée Que tu dis.

O jours où volait l'Alcyon!...

PREMIERE PARTIE

I

Quand j'annonçai à Fabienne mon départ imminent pour la Bretagne, elle s'écria:

— Emmenez-moi.

— Non.

— Pourquoi?

— Cela vaut mieux, ma chérie!

Et Fabienne pleura. Elle ne versait point les larmes irritantes de petite femme capricieuse et gâtée, mais des larmes silencieuses, rondes, lourdes, — des larmes qui finirent par m'attendrir, et j'essayai de la consoler. En vain. Brusquement, aussi naturellement qu'ils s'étaient mis à tomber, les pleurs s'arrêtèrent. Fabienne, assise sur le bord du divan, les bras pendants et les doigts unis, me regarda bien en face.

— Il y a quatre ans, murmura-t-elle, quand vous êtes allé en Italie, n'êtes-vous pas venu chez Fabienne et ne lui avez-vous pas dit: « Ma jolie Faby, veux-tu m'accompagner à Florence, à Venise et ailleurs? » Et Faby vous a répondu qu'elle voulait bien et que même elle était

très heureuse! Avez-vous jamais regretté de m'avoir emmenée?

Sans me donner le temps de répondre, elle hocha la tête et, d'un air très grave:

— Cependant, tous les camarades m'avaient déclaré, poursuivit-elle, que l'Italie était un pays difficile pour une petite môme telle que moi.

Quelques instants de silence, puis:

— Tandis que la Bretagne!... Ce n'est rien du tout!

Elle interrogea de nouveau:

— Avez-vous regretté de m'avoir invitée en Italie? de m'avoir amenée avec toi?

— Non! avouai-je! — Et c'était vrai.

Son visage s'illumina. Elle m'obligea à m'asseoir à côté d'elle, — tout près d'elle:

— Alors, pourquoi ne voulez-vous pas de Fab, aujourd'hui?

— Parce que, aujourd'hui, ce n'est pas la même chose.

— Expliquez-vous, méchant!

Je m'explique:

— Je pars je ne sais pas pourquoi. Je pars pour fuir Paris...

Elle coupa:

— Je connais ça! Vous avez le spleen, ami Alain.

— Peut-être!

— Et vous partez seul! Vous êtes fou!

Elle s'approcha de moi plus près encore; et cherchant ses mots:

— En Italie, si vous aviez été seul... vous n'auriez pas été seul... parce qu'il y a les chefs-d'œuvre! (Oh! ce mot de chefs-d'œuvre dans la bouche de Fabienne Sergent!) Vous comprenez, n'est-ce pas? Tandis qu'en Bretagne! Si vous avez le spleen, vous êtes perdu! Personne à qui causer le soir!

Elle se perche sur mes genoux, et, à mon oreille:

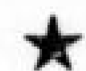
— Puis, vous savez, je suis une fille de la campagne, moi! En Italie, vous me parliez des tableaux, des sculptures, et ça m'intéressait! Moi, là-bas, je vous parlerai des bêtes. Des grosses comme les bœufs, les vaches et

leurs petits veaux; les juments avec leurs poulains! Je vous parlerai aussi des coqs et des poules; des grenouilles des étangs; des papillons et des oiseaux qui les chassent et les mangent; je vous parlerai aussi des arbres, du blé et des fleurs! Je vous intéresserai, moi aussi! Quand je sentirai que je suis de trop, je disparaîtrai. J'irai dans une ferme; on me prêtera un tablier et des sabiots, et je vous apporterai des œufs dénichés dans le poulailler; du lait trait par moi-même, et, comme c'est la saison des fraises, je vous en apporterai de pleins paniers et j'irai aussi sous les futaies cueillir les champignons. Et, le soir, je serai là. Je serai silencieuse si vous désirez que je sois silencieuse. Je parlerai, si ma voix ne vous fatigue pas. Si vous êtes fatigué, je m'allongerai sur la descente de lit. Je serai là comme ici! Grande chatte ne s'étirera pas sur le beau divan recouvert de tapis, mais en plein air, au soleil, sous les arbres!

J'étais vaincu:

— Sois prête pour après-demain, Faby! je t'enlève!

— J'en étais sûre!



Fabienne Sergent a vingt-trois ans. Elle est menue. Devant le David, de Donatello, à Florence, elle s'était écriée, émerveillée: « Mais c'est ma tête! ». Une voix douce. Des gestes jolis. Un corps parfait. Une expression candide, étonnée. Une séduction naturelle. Une âme secrète, malade, que nul ne s'était inquiété de découvrir ou de soigner. Fabienne avait dansé dans des boîtes de nuit; à la recherche d'un protecteur sérieux, — qu'elle n'aurait peut-être pas trompé. Cette existence n'avait entaché en rien sa gentillesse native. Elle rêvait de théâtre! Un vague impresario lui avait affirmé qu'elle ferait merveille à la scène. Il lui avait certifié de plus qu'en modifiant légèrement son nom, ce nom deviendrait un véritable nom de vedette. Dans la vie civile, Fabienne Sergent, dite Fafa, Bibi, Moustique ou Poussière — mais au studio et sur l'affiche — Faby d'Argent. En attendant, elle travaillait chez des peintres. Je l'avais rencontrée chez des camarades. Je peignis d'abord son por-

trait. Elle hésita longtemps avant de poser nue devant moi, — et je ne lui en demandai pas la raison.

Un sentiment très troublant m'attacha bientôt à mon petit modèle. Son corps délicieux me séduisait. Elle ne tirait aucune vanité de ce corps dont elle qualifiait la gracilité de maigreur. Bien des femmes ont posé devant moi. Jamais je n'ai vu de seins comparables à ceux de Fabienne. Entièrement blancs et roses. Ils m'ont fait comprendre ces mots des poètes: « Poitrine en fleurs! » J'étais aussi intrigué par cette âme craintive, délicate, que nul, jusqu'alors, je le répète, ne s'était inquiété de découvrir et de soigner. J'étais charmé par ses manières; amusé par la manie qu'elle avait de se parler, comme à une étrangère; de se réprimander quand elle estimait n'avoir pas accompli tout ce qu'elle pouvait faire; de se féliciter quand elle jugeait n'avoir pas grand'chose à se reprocher.

Je l'interrogeai discrètement sur son passé, sa famille. Ses réponses étaient évasives. Bref, un soir, — l'atelier était chaud. Dehors la pluie, une obsédante pluie de novembre, — et Fabienne ne regagna pas la chambre qu'elle occupait, boulevard de Clichy. Le lendemain, et le surlendemain la pluie — et Fabienne demeura avec moi. Voulant se rendre utile et n'être pas complètement à ma charge, elle « allait aux commissions » et faisait la cuisine.

— Oh! tant qu'il pleuvra, supplia-t-elle, pas de restaurant. Vivons seuls! Nous jouons à *Roméo et Juliette*, s'enthousiasma-t-elle.

Comme je ne comprenais pas, elle me montra la petite table de la cuisine, l'unique verre, chantonna:

Adieu notre petite table
Qui nous réunit si souvent!
Adieu notre petite table
Si grande pour nous cependant!
Un même verre était le nôtre...

Et je compris alors qu'elle ne songeait pas à *Roméo et Juliette*, mais à *Manon*, — et les quelques secondes où elle fredonna la rengaine célèbre, j'accordai, je m'en

souviens et je le jure, le plus émouvant génie à Jules Massenet.

Le lendemain, elle s'en fut, en me disant:

— Merci!

Et elle me tendit sa joue.

D'une semaine je ne la revis plus. Personne ne l'avait rencontrée dans les restaurants et cafés où elle fréquentait d'habitude. Mes camarades s'étaient imaginé que nous avions quitté Paris tous les deux, car, Faby partie, j'avais été saisi par un intense besoin de solitude et j'évitais les gens dont le commerce à l'ordinaire me convenait.

Je me rendis boulevard de Clichy.

— Mlle Fabienne n'a pas mis le nez à la rue depuis son retour de voyage, m'annonça la concierge.

Sur mes conseils, Fab avait écrit à la « pipelette » qu'elle faisait une petite virée avec des amis, en banlieue.

— Est-elle souffrante?

— Non. Elle mange et dort bien. Mais elle n'a pas envie de sortir. Je la dorlote de mon mieux. C'est un peu l'enfant de la maison! Elle est si mignarde!

Et philosophe:

— Ah! ces jeunesses, monsieur! Malin qui dira ce qui leur trotte par la caboche quand ça leur prend!

— Je peux monter, alors?

— Oh! pour sûr!

Je trouvai Fabienne dans sa chambre, en train de coudre.

— Faby, pourquoi ce silence? Pourquoi?

— Je me fabrique un peu de lingerie, me répondit-elle.

— Tu t'es ennuyée avec moi!

— Oh! méchant!

— Plus un mot!

— J'avais peur de vous ennuyer!

— Toi! M'ennuyer! Toi, Faby si jolie, si douce, si souple! Corps suave! Cœur exquis!

Je ne pouvais m'empêcher de répéter ces mots. Elle plaisanta:

— Oh! N'en jetez plus!

Mais elle s'évanouit à demi dans mes bras, très lourde, elle si menue, si légère!

— Faby est heureuse! murmura-t-elle.

Brusquement, elle se détacha de moi, se campa devant la glace de son armoire.

— Laisse-moi bien te regarder, Fabienne, dit-elle à son image! Vous êtes jolie. Vous êtes douce, vous êtes souple, paraît-il? C'est l'avis de monsieur. Je vous embrasse, Fabienne!

Elle embrassa son reflet: et se retournant vers moi:

— Vraiment si jolie? Vous vous moquez!

Ses intonations et sa physionomie avaient trahi d'abord de l'étonnement, ensuite des reproches. Je la rassurai sans peine:

— Petit chef-d'œuvre! Petit bronze florentin!

Cette phrase illumina tout soudain mon esprit.

— Faby, m'écriai-je, c'est aujourd'hui jeudi. Dimanche matin, je prends le train pour l'Italie. Veux-tu m'accompagner?

Elle tomba assise dans un fauteuil, m'examina.

— Moi! En Italie!

Une seconde avant d'avoir proféré ces mots: « Petit chef-d'œuvre! Petit bronze florentin », je ne songeais pas à ce voyage qui m'apparaissait, maintenant, inévitable, inévitable avec Faby.

— Oui, toi, en Italie!

Je l'abandonnai à son éblouissement. Ses yeux étaient fixés devant elle, sur le tapis.

— J'ai l'impression que des anges ont semé là... là et là, des perles, des diamants, et que je n'ai qu'à puiser dans ce trésor.

Je saisis sur le fauteuil une des pièces de la lingerie que fabriquait Fabienne:

— Voilà qui te sera plus utile que les bijoux et les joyaux. Tu ne travaillais pas en vain en confectionnant ces jolies petites frusques.

— Comme vous me rendez heureuse!

— Dieu sait, chérie, que mon bonheur est supérieur au tien.

Et pour chasser l'atmosphère un peu trop tendre qui s'établissait:

— Pourquoi t'entêter à me dire « vous »?

— Parce qu'avec vous, c'est différent.

— Et si je te disais *vous*, moi?

— Je me fâcherais.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est inutile d'expliquer pourquoi...

— Soit. A samedi, chez moi, avec tes bagages. Il faut que je m'occupe des billets, de mes couleurs, de mes toiles...



Le samedi, à l'heure du dîner, Fabienne sonnait à ma porte.

— C'est moi!

— Et tes bagages?

— Les voilà!

Elle me désigna une grande valise plate qu'elle avait déposée sur le palier.

— C'est tout?

— C'est lourd!

— Mais...

— Oh! je me suis renseignée. Les copains m'ont affirmé que voyager en Italie avec des malles, c'est poison! J'ai pris le strict nécessaire, pensant que, s'il fallait se charger, ça devait être pour les choses de votre travail...

— Petite Faby!

Sa physionomie se rembrunit. Je m'inquiétai:

— Triste? Pourquoi?

— Parce que...

— A cause de moi?

— Non. Pas à cause de vous! Jamais vous n'avez fait de peine à Faby!

— A cause de qui?

— Des autres. — Et ravalant ses larmes: Ils m'ont dit que j'avais de la chance d'aller en Italie... mais que ce n'était pas un pays pour moi!... que je serais mieux à ma place à Cabourg, à Dinard. Et tout cela, cria-t-elle,

cédant à un transport de colère, tout cela parce que, pour ne pas crever de faim, j'ai fait la...

— Tais-toi!

Mes lèvres écrasèrent sur ses lèvres le mot infamant que notre profond et mutuel baiser sanctifia.

— Vous avez beau protester, Faby a été une...

— Oh! très pure! N'attache donc pas d'importance aux paroles de ces bons garçons qui n'ont pas voulu t'humilier! Faby, ma Faby, partout où nous irons, tes yeux découvriront naturellement les chefs-d'œuvre, parce que tu es toi-même un chef-d'œuvre animé.

— Eh! je ne sais jamais sur quel pied danser avec vous! Moqueur? Méchant?...

— Cœur exquis!

— Ce que je vous dis est naturel! je vous le dis avec ma bouche sans avoir à consulter mon cœur.

— C'est parce que votre bouche est l'interprète de votre cœur.

— Je suis fâchée!

— Pourquoi?

— Parce que vous ne m'avez pas tutoyée...

Oh! camarades de mon groupe: peintres, sculpteurs, écrivains, graveurs, musiciens, érudits, futurs législateurs et savants, que n'avez-vous entendu ce dialogue? Ma randonnée en Italie excitait votre envie, — comment mieux employer les trois billets de cent francs que m'avait rapportés la vente inespérée de quelques toiles à un amateur amical? Vous me reprochiez de m'embarrasser d'une créature aimable, mais insignifiante. Insensés! Insensés! Une fois encore, que n'avez-vous surpris ce dialogue? Vous auriez honte de votre jugement. Pouvais-je, cependant, vous en tenir rigueur? Faby n'était pour vous qu'une petite danseuse; un modèle que vous vous disputiez! Je vous avais toujours dissimulé, en dépit de notre camaraderie, que subsistait en moi un vieux fond de poésie facile à qui je devais des émotions fortes et dépourvues d'artifices!



Dès le départ, gare de Lyon, Faby se révéla comme le plus agréable, le plus utile des compagnons de route qui se puisse souhaiter. Elle avait une valise facile à déposer dans le filet ou à glisser sous la banquette d'un compartiment. J'en avais deux, parfaitement encombrantes, plus une malle qu'elle se chargea de faire enregistrer, et elle en était à son premier voyage, comme Manon! Il en fut de même à la frontière. Elle vint à bout des douaniers italiens, à l'aide d'un dictionnaire de poche dont ses doigts tournaient les feuillets avec une dextérité magique. Quelle bonne humeur! Quelle gaieté. Et, à tout instant, cet aveu: « Comme vous me rendez heureuse! »

Nous louâmes à Florence sur le Lung-Arno Acciaïoli, devant le Ponte-Vecchio, pour la somme de 100 francs par mois, déjeuner du matin compris, chez des particuliers, deux chambres dont les fenêtres s'ouvraient sur le fleuve aux eaux jaunâtres.

Le lendemain même de mon arrivée, je m'attelai à l'œuvre, — avec acharnement. Je ne conduisais Faby dans les musées que lorsque je m'y rendais en visiteur et non en écolier des grands maîtres. Quand je travaillais en plein air, je la confiais à nos hôtes. Je m'absentais, souvent, quarante-huit heures, — et, de sa part, nulle plainte. Au lieu de parcourir, seule, la ville et les boutiques, elle donnait — je l'appris bientôt — des leçons de français à la fille de notre propriétaire.

Elle n'acheta que des violettes: fleurs, feuilles et racines, qu'elle replantait dans des pots décorant nos fenêtres, — des violettes simples, odorantes et elle acheta aussi une reproduction photographique du *David* de Donatello dont le visage l'avait si profondément impressionnée.

Oh! face équivoque de l'éphèbe guerrier au chapeau couronné de fleurs! Oh! face énigmatique qui devait devenir à jamais, à jamais hélas! désespérante pour moi...

Je récompensai Faby de la liberté qu'elle m'avait laissée à Florence en lui consacrant, à Venise, une se-

maine entière. Nous la passâmes en classiques amoureux: Gondole. Amour. Sérénade. Rares visites aux galeries de tableaux. Pour tout travail, je croquais des silhouettes de châlettes. Puis ce fut Milan, et les lacs. Je ne songeais pas à Rome.

Durant trois mois, notre existence fut un poème tour à tour familier et grave. Ma Faby, — ah! j'étais loin de me douter, dans cette éclatante épopée de la jeunesse, à quel point nous étions l'un à l'autre, — ma Faby appartenait à cette race de créatures qui embellissent tout ce qu'elles aiment, qui réchauffent, illuminent, embaument l'air qu'elles respirent et l'atmosphère où elles se meuvent, — race inéluctablement vouée au malheur.

Je revins à Paris avec bon nombre de copies de maîtres et de paysages. Je reléguai les copies au grenier et exposai les paysages avec trois portraits de Faby — mais pas une toile, pas une étude la représentant nue. Elle m'en témoigna une reconnaissance infinie. Et, me tutoyant pour la première et la dernière fois de sa vie, elle eut ce mot que je vous prie de bien entendre, amis et indifférents qui me lirez, et elle eut ce mot qui vous bouleversera, si vous êtes sensibles, comme il m'a bouleversé.

— Tu ne m'as pas offerte, nue, en pâture aux regards étrangers. Je ne te l'avais pas demandé! Tu as agi de toi-même!

Et, la voix empreinte d'un accent inouï (que de surprises me réservais-tu, ô Faby!):

— C'est ainsi, Alain Robert, c'est ainsi que ton cœur me dit vous!

Poussé par la sincérité de mon amie et l'ardeur d'un amour qui ne s'était pas trahi encore, je proposai à Faby de détruire les nus: toiles et dessins.

D'un bond, elle se dressa, s'avança vers moi, lentement; et me tenant à distance de la longueur de ses bras:

— Les détruire! Je vous le défends! Je vous le défends, entendez-vous!

— Pourquoi?

— On ne sait pas! Plus tard...

— Explique-toi!

Toute menue, souveraine! pleine de grâces! elle refusa avec sa douceur désarmante de me fournir la moindre explication. Elle se haussa sur la pointe des pieds, balança la tête de droite à gauche et de gauche à droite. Les éclairs de la démence brûlèrent alors l'expression de candeur qui était l'expression de ses yeux. C'était — en vérité! — une enfant qui devenait folle devant moi. Et, sans avoir eu le temps de l'assister, en quelques secondes, les membres raidis retrouvèrent leur souplesse; les intonations de la voix leur timbre légèrement assourdi, et l'expression des yeux leur candeur ; et pendant les quelques secondes que dura ce voyage dans un autre monde, Fabienne avait-elle eu la vision des événements qui s'accompliraient, « plus tard »!

— Je vous défends de détruire ces œuvres. Faby vous le défend. On ne sait pas... plus tard...



Mon exposition obtint un vague succès. Favorable concours de circonstances: un début d'hiver aux journées printanières; des amis qui s'occupèrent fraternellement de l'accrochage de mes toiles; curiosité sur ma personne. Pourquoi? Eveillée par qui? Pas mal de notes dans les journaux. Vente inespérée. Politesses à rendre. Obligations sociales, inexistantes pour moi, hier encore, et que Faby m'ordonna d'accomplir, — du même ton qu'elle avait eu en m'interdisant de détruire ses « poèmes de chair ». Ainsi appelait-elle, à la mode des Italiens de la grande époque, les *nus* qu'elle m'avait posés.

Nos rapports s'espacèrent fatalement. Elle l'avait prévu. « La rançon de la gloire », me disait-elle. Oh! Faby! Faby, pardonnez-moi! C'est aujourd'hui que je comprends...

Du jour où je subvins à ses besoins, elle réduisit son « train de vie », cependant si modeste. Elle vivait simplement, bourgeoisement. J'aurais dû la prendre avec moi. Ma prudence fut un tort. Mal conseillé, j'avais donné en

plein dans ce panneau: « le monde ». Faby m'était fidèle, — elle n'était pas heureuse, n'en disait rien, mais son masque s'altérait, — et ceux qui m'avaient désapprouvé de l'amener avec moi en Italie me reprochaient mon égoïsme et mon arrivisme.

Cependant, elle passait fréquemment la nuit chez moi, — toujours à ma demande, — et pour elle et pour moi la nuit était nuit de fête. Elle avait la clef de l'atelier, elle y entrait à sa guise, même quand j'avais modèle, car elle ne posait plus. Parfois, elle me prêtait ses mains; parfois ses pieds et ses chevilles; ses genoux, ses genoux presque parfaits; son oreille et sa gorge gracile et cependant pleine, où se gonflaient ses deux seins toujours entièrement blancs et roses, — cette poitrine vraiment impeccable et dont elle commençait à tirer vanité, depuis qu'elle avait étudié, à la dérobée, l'anatomie de mes autres modèles.

Elle pénétrait dans l'atelier, s'excusait:

— Chut! C'est moi. Je viens faire « la grande chatte ».

Et elle se pelotonnait sur le divan, absolument comme une Siamoise frileuse: sa tête frôlant presque ses genoux remontés. Par grand froid, elle se glissait sous un plaid et il ne restait plus rien de Faby. Elle s'escamotait elle-même. Et, peu après, à la chaleur du poêle, elle s'assoupissait et doucement ronronnait. Le sommeil de Faby était silencieux de même que sa démarche. A mes côtés, je ne l'ai jamais entendue respirer. Parfois, j'avais peur. Elle dormait sur le dos, bien à plat, sans oreiller, les mains jointes.

— Je serai comme ça quand je serai morte, me dit-elle un soir. Je veux simplement un chapelet entre mes doigts...

Le lundi matin, vers onze heures, elle était chez la concierge et examinait mon linge plus ou moins maltraité par l'eau de Javel ou les brosses en chiendent des lavandières campagnardes. Elle emportait les pièces qui lui semblaient avoir besoin de réparations, les rapportant, courant de l'après-midi, et les rangeait dans l'armoire et la commode. Je n'étais jamais à l'atelier, le

lundi. C'était le jour du déjeuner hebdomadaire des *Vingt-Un*. Nous étions assidus à ces réunions. Les femmes en étaient exclues. Faby m'attendait soit levée, soit sur le divan. Quand le plaid la cachait, seul son ronronnement m'indiquait que grande chatonne était là. Fabienne aimante était susceptible de s'adapter à n'importe quel milieu et de rendre heureux un artiste aussi bien qu'un bourgeois. Elle était, je l'ai dit, charme et gentillesse, elle était aussi effacement et reconnaissance; — aussi quand elle m'eut demandé avec une telle insistance, — et c'était la première fois qu'elle en usait ainsi avec moi, — de l'amener en Bretagne, je compris bien vite que je ne devais pas lui refuser ce plaisir, que la quitter en cet instant serait une action mauvaise et, les souvenirs affluant, je ne tardai pas à céder. Mais le hasard contraria nos projets. Nous n'allâmes pas en Bretagne.

A Montparnasse, au moment de prendre nos billets, je rencontrai mon ami le peintre François Deslandres:

— La Bretagne! Quelle folie! Quel préjugé! me dit-il. J'en reviens et des mêmes régions que tu comptes parcourir. Affreux et sale! Du moins pour des tempéraments tel que le tien et le mien. Je voulais travailler! Je croyais pouvoir travailler! Je n'ai trouvé aucun endroit où planter mon chevalet. Je retourne aux bords de ma Loire! On ira là-bas quand on aura besoin de se renouveler. Ce n'est le cas heureusement pour aucun de nous deux! Pour toi surtout. Ta dernière exposition le prouve. Tes portraits de Fabienne sont étonnants. Voilà une voie dans laquelle tu n'as *engagé* qu'un pied. Et tes paysages d'Italie! Oh! n'abandonne pas ce filon, mon vieux. Tu brises la coupe avant de l'avoir vidée! Il existe des *nus* de Faby! Tu n'en as parlé à personne! Tu ne les as montrés à personne! Ça, c'est chic! Tu ne les as pas exposés! Ça, c'est de l'héroïsme! Travaille là dedans. A plus tard la Bretagne! Quand tu auras besoin de te nettoyer au vitriol! Connais-tu l'Ile-de-France? Non, n'est-ce pas? Tu auras là à profusion tout ce dont tu as besoin! Et à cinquante kilomètres de Paris. Larges horizons et coins charmants! C'est le pays des châteaux! Jardins à la française et jar-

dins anglais! Marécages et pièces d'eau que décorent des cygnes! Forêts, routes royales et rivières! Va de ma part à l'hôtel des Quatre Points Cardinaux. Tu y seras fort bien reçu. Tu amènes Faby? Parfait. Elle a des goûts champêtres? Elle s'en donnera à cœur joie! Il y a tout près la ferme des *Neuf Meules*. Quant à toi, fais ce que tu voudras! Peins, dessine, flegniarde, rêve, livre-toi à l'exquise sensation de vivre! On ne perd jamais son temps dans ce pays où la nature affine l'esprit! On s'enrichit sans le savoir, sans le vouloir, fatalement! Si tu en es digne, tu rencontreras les divinités des forêts et des trois rivières qui coupent le pays en trois vallées, et peut-être même les fantômes de Boileau, de La Fontaine, du Président de Lamoignon et de Chateaubriand. Puis, si vous vous ennuyez, vous êtes sur la route de Bretagne. Une carriole quelconque vous conduira en quelques heures à la gare de Dourdan. Ah! j'oubliais. Tout près de l'auberge s'élève un château curieux. Style disparate. Certains l'appellent le Château des Etangs; d'autres Moque-Bouteille. Pourquoi? Je l'ignore et n'ai pas eu le temps de chercher à le savoir. Deux mille huit cents hectares de bois redevenus, par endroits, forêt vierge. Tout est à l'abandon, jardins à la française, pièces d'eau, etc... Le régisseur te donnera l'autorisation de visiter le paysage de légende que forment les forêts... Si Fabienne a tant soit peu l'âme romantique, elle se plaira là-dedans. Sur ce, je me sauve...

Et je quittai Deslandres, parfaitement résolu à suivre ses conseils.

En Ile-de-France et non en Bretagne!

— Pourquoi? Pourquoi? interrogea l'anxieuse Faby.

Je lui répétai partiellement mon entretien avec Deslandres, presque un inconnu pour elle, — et des yeux de Faby, de ses yeux si riches, dont les expressions les plus diverses renouvelaient incessamment le lustre, — de ses paupières adorées, dont seuls les baisers scellaient les paupières, tombèrent encore de lourdes larmes trop longtemps retenues!

Oh! Faby, fantôme des sensations de ma jeunesse,

spectre ressuscité par la pensée de l'âge mûr et paré de nouvelles grâces, comme je vous vois!...

Oh! comme je vous vois telle que vous étiez, à la minute de ce soir où vous m'avez confié le secret de vos larmes! Larmes salées que je buvais et qui m'altéraient, comme je vous entends murmurer:

— Me dites-vous bien la vérité, méchant? Dites-vous bien la vérité à Fabienne, sans défense et qui est toute à vous, rien qu'à vous, à vous seulement, depuis le jour où vous lui avez dit: « Fais tes bagages et viens avec moi en Italie », depuis le jour où vous avez fait oublier à Fabienne les cruelles paroles des autres...

A l'exemple de toutes les « petites femmes » de sa génération, Faby avait en horreur et exécration les « femmes du monde », — ces goules qui, ayant tout pour être heureuses : mari, situation, société, voiture, amants qu'elles n'avaient qu'à choisir autour d'elles, s'ingéniaient à troubler, par curiosité, par vice, dans leur chambre ou leur atelier, de beaux jeunes hommes et les arracher à de pauvres êtres dont l'unique joie était l'amour et la seule fortune la jeunesse! — et leur vice et leur curiosité satisfaits, ces femmes, pires que des filles, ne rejetaient-elles point leurs pantins vidés?

Faby s'était imaginé, — il s'était bien ancré dans la cervelle de Faby que j'étais la proie d'une de ces « créatures fatales! »

Mon exposition n'avait-elle pas transformé, du jour au lendemain, l'inconnu que j'étais, en « artiste célèbre »? J'emprunte, ici, les propres expressions de Fabienne! Evidemment, j'avais dû accepter, par courtoisie, certaines invitations à dîner. Les cartons traînaient çà et là. Faby les avait lus. Je donnais un peu trop « dans le panneau du monde ». — Il est utile que je l'avoue de nouveau, — oui, je donnai dans le « panneau du monde », mais pas au point que redoutait Faby.

— Oh! ma Faby chérie, ce n'est pas une femme du monde qui m'a ordonné de m'installer à cinquante kilomètres de Paris, afin de ne pas trop m'éloigner d'elle. Je ne suis pas un esclave. D'ailleurs, si on ne se plaît pas

à Fontaine-le-Val, on sautera dans le train, tout à côté! Et en route pour où tu voudras! Mais comme tu fais mine de ne pas me croire, je te jure que je ne t'ai jamais menti!

— Pourquoi mentir à Fabienne?

— Tu ne m'as jamais menti, toi?

— Je ne sais pas vous mentir! Aux autres, jadis, je ne disais pas la vérité! La vérité est à vous et à moi. Je vous attendais pour révéler ma vérité. Vous, bientôt, il vous faudra me mentir...

— Je ne te mentirai jamais!

— Cela sera inévitable, si vous ne voulez pas me tuer d'un seul coup!

— Jamais tu ne me mentiras, Faby? Réponds! Oh! réponds...

— Je vous le répète, ma vérité est à vous et à moi...

Votre vérité, Fabienne! La lumière de cette vérité éclaire, aujourd'hui, le visage de votre ombre évoquée!

« Ma vérité est à vous et à moi! »

Jamais ces mots: « Je vous aime », ne s'étaient échappés de sa bouche. J'allais le lui faire observer, mais changeant de ton, je dis:

— Va préparer tes bagages! A demain!

Elle arrivait, le lendemain, chargée de la même valise plate qu'elle avait trimbalée en Italie.

— Comment? C'est tout!

— Mais oui, — et elle ajouta: Nous serons à 45 kilomètres de Paris, s'il me manque quelque chose...

J'eus l'impression que « s'il lui manquait quelque chose », elle partirait pour ne plus revenir, peut-être — mais je ne soufflai mot.

Elle sortit de sa valise, pour la placer sur la cheminée de la chambre, la reproduction du *David* de Donatello, achetée trois ans auparavant à Florence, — la tête équivoque de l'éphèbe guerrier au chapeau couronné de fleurs, dont elle ne se séparait jamais — dont elle ne devait jamais se séparer, — jamais!

DEUXIEME PARTIE

I

Je connaissais la Faby de Paris, craintive, frileuse, effacée.

Je connaissais la Faby de Florence, de Venise, et des lacs où elle assista, prétendait-elle, à un des plus beaux spectacles imaginables: le feu d'artifice d'étincelles vertes, blanches et bleues que tracent, le soir, des centaines et des centaines de lucioles, dans une vaste grotte, — s'ouvrant à l'un des bords de l'allée de platanes qui relie Tremezzo à Cadenabia.

Je me rappelai souvent son émerveillement, sa *morbidezza* aux îles Borromées; sa terreur en longeant en gondole les rocs abrupts du sombre lac de Lecco, — mais l'Ile-de-France me révéla une Faby nouvelle, — la véritable Faby, peut-être.

Elle ne descendit pas du cabriolet qui nous conduisit, aux premières heures du matin, de Dourdan à Fontaine-le-Val, elle s'en échappa, sans poser ses pieds sur le moyeu de la roue. Sa robe de voyageuse, en coutil blanc, s'arrêtait au bas de ses mollets. Elle avait sur les épaules un voile de linon safran; la tête nue; la brise soulevait avec peine ses cheveux amassés, souples, mais d'une telle abondance! Elle courut dans la campagne, chantant, sans articuler de paroles, — chantant à la manière des oiseaux et ramassant des fleurs. Elle s'envola vers moi.

— Eh bien! Faby!

— Il n'y a plus de Faby, s'écria-t-elle : Je suis Jeannot lapin! — et elle agita devant mes narines des brindilles de thym, emperlées de rosée.

Faby! qui êtes-vous? Mille fois se pressa sur mes lèvres cette interrogation que je n'osai formuler, — me complaisant dans votre mystère ainsi que dans votre *vérité*, par instants entrevue! Fille des champs? Mais de qui avez-vous hérité ces mains fines, cette carnation si rare,

ces chevilles, ces pieds, cette voix qui tient à la fois de la flûte et du clavecin, ces gestes! Et ces phrases qui retentissaient si profondément, qui donc vous les dictait? Ces mots que vous associiez, comme ces couleurs dont on ne comprend pas immédiatement les rapports, ces mots, je vous le répète, qui pénétraient au plus profond de moi-même et retentissent encore par delà les tombeaux! Fille des champs ou petite bourgeoise séduite; abandonnée; reniée par les siens et vouée à la déchéance; à une existence de prostituée qui n'avait ni entaché votre âme pure, ni abîmé votre corps gracile! Que m'aurais-tu répondu, Faby, si je t'avais interrogée brutalement? As-tu pris pour de l'indifférence l'attitude que j'avais adoptée avec toi et pour un manque de tendresse mon incuriosité?

L'auberge des Quatre Points Cardinaux, ancien relai de diligence modernisé, s'élève à la croisée des routes de Rambouillet, d'Arpajon et de Paris. On y logeait encore à pied et à cheval. Trois grandes chambres bien exposées et aérées servaient de refuge à des couples d'amoureux. Dans un pavillon rustique, le cabaret, la *salle*, les petites pièces où logent des ouvriers agricoles embauchés pour un temps plus ou moins long dans les propriétés voisines. Derrière l'auberge, un terrain ensoleillé, un verger, un potager et un poulailler. A gauche, entouré par la grand'-route, un quinconce de marronniers à l'ombre desquels jouent les enfants du pays; la ferme des Neuf Meules, dépendance du château du duc de Maucroy-Dorcé, ferme ainsi nommée parce que chaque année, devant les hangars, remises et étables encadrant la cour, s'élevaient, en neuf meules, les chaumes de la moisson.

Je louai deux chambres qui communiquaient. L'une possédait un divan et fut dénommée l'atelier, le studio; l'autre servait de chambre à coucher et de cabinet de toilette; comme salle de bains, on avait les piscines aux murs de feuillage verts et plafonds voûtés que formaient, par endroits, la Remarde et l'Yvette.

Ivre de grand air, de soleil, de lumière, brisée, heureuse, le repas terminé, Faby alla se coucher, en déclarant, néanmoins, que, le lendemain, avant le chant du

coq, elle serait debout, et qu'elle « irait faire sa cour à la rosée, comme Jeannot lapin! »

Je m'attablai, quoique très las aussi, dans la « salle » en compagnie de rouliers et de colporteurs. La poésie des gens de la route ne peut pas rivaliser avec celle des gens de mer, elle n'est pas, cependant, dépourvue de prestige.

Ces hommes parlaient de leur métier, des régions parcourues, du prix des denrées, buvant du vin, mangeant des omelettes au lard, et l'odeur du tabac de leurs pipes et de leurs cigarettes se mêlait, tant bien que mal, à l'odeur du beurre cuit émanant de la cuisine. Tous ces passants étaient vêtus de façon amusante. On se serait cru reporté à bien des années en arrière. Deslandres avait raison: jouets de ridicules préjugés, ceux qui recherchent au loin les spectacles qui se déroulent quotidiennement autour d'eux!

Quand je regagnai la chambre, Faby dormait, sur le dos, bien à plat, les mains jointes. A un clou planté dans la muraille, elle avait accroché le *David* de Donatello.

Je transportai dans le studio la lampe à pétrole qu'elle avait laissée allumée. J'abaissai la mèche, et m'allongeai sur le divan. Je me sentais — pourquoi? — assez mal à mon aise, dépaysé, inquiet, me demandant si je travaillerais ou si je m'ennuierais, — et si ce ne serait pas moi qui entraînerait Faby, là-bas, en Bretagne. Une brise chaude m'amenait, tour à tour, l'odeur des écuries et le parfum vanillé des catalpas en pleine floraison qui s'épanouissaient au centre de la place publique parmi les marronniers également en fleurs. On entendait, par intervalles, des chevaux s'ébrouer et piaffer. Sur les feuilles des nénuphars peuplant les pièces d'eau, sur les margelles des bassins et des puits, les grenouilles coassaient. Les bruits assourdis des voix humaines ne troublaient pas plus le silence que les appels des oiseaux nocturnes.

A onze heures, ainsi que l'exigeaient les réglements, les lumières de l'auberge s'éteignaient. Parfois, grinçaient sur la route les roues des charrettes attardées regagnant lourdement Arpajon, Dourdan et Limours; contre les

écrans des futaies, glissaient et s'effaçaient les lueurs des lanternes. Un instant résonnaient sur le sol poussiéreux de l'été les sabots des bêtes.

Je soufflai la lampe. Je distinguai dans le cadre de la fenêtre l'étoile rouge du Bouvier et m'endormis.

Je me réveillai le lendemain, à dix heures. Faby dormait toujours, dans la même attitude. Je respectai cet émouvant sommeil. Je m'en fus à la rivière et m'y baignai. A mon retour, vers midi, Faby dormait encore. Je la réveillai:

— Jeannot lapin! Le coq a chanté depuis longtemps! L'aurore est couchée. Ce n'est pas aujourd'hui que vous lui ferez la cour parmi le thym et la rosée!

Elle bondit hors de son lit. Continuant le geste qu'elle avait eu, pour rejeter ses draps, elle se dépouilla de sa chemise, se montra nue!

— Prenez-moi!

— Chérie!

— Oh! ne me faites pas de mal!

II

Déjeuner champêtre. L'omelette au lard dont le fumet avait si agréablement flatté mes narines, la veille au soir. Poulet en cocotte. Salade. Laitages. Fruits.

Au dessert, l'hôtesse me remit les fiches d'identité à remplir. Et le registre des étrangers apprit à la maréchaussée que M. Alain Hubert, artiste peintre, et Mme Fabienne Hubert, sans profession, tous deux de nationalité française, venant de Paris et y habitant, avaient planté leur tente à l'Auberge des Quatre Points Cardinaux.

Faby demeura stupéfaite, sa fiche à la main, me regarda. Des larmes lustrèrent le globe de ses yeux.

— J'ai encore sommeil, je crois, dit-elle en s'étirant.

— Ça arrive à tous les gens qui viennent à Fontaine-le-Val, observa Mme Doret en servant le café.

Et elle fit installer pour la petite dame, entre deux marronniers du quinconce, un large hamac matelassé, qu'une de ses pensionnaires lui avait légué, l'année précédente.

Dormir, voilà quel fut, durant trois jours, l'unique souci de Fabienne. On eût dit qu'elle se reposait, enfin! des fatigues d'une existence entière! Oh! Fabienne Sergent qui, jadis, avez rêvé de devenir illustre sous le nom reluisant de Faby d'Argent, que vous étiez pathétique dans votre lassitude et votre ingénuité! Dormir...

Je ne lui demandais pas de se joindre à moi, au cours de mes randonnées à travers la campagne aux aspects si variés.

J'avais besoin, d'ailleurs, d'être seul afin d'entrer plus intimement en contact avec ce paysage simple, — paysage aux finesses aussi difficiles à saisir que le sens et l'harmonie d'un vers de La Fontaine, — et n'était-ce pas une expression de La Fontaine qui était revenue naturellement à la mémoire de la créature profonde et primitive qu'était Faby, dès que la pointe de son orteil eut effleuré la terre délicieuse de l'Ile-de-France?

— Tu ne t'ennuies pas, Faby?

Elle éleva, lentement, jusqu'à mes lèvres, sa main dont ma main s'était emparée. De son regard d'une candeur souvent intolérable, elle me scruta aussi longtemps que je maintins sa main appuyée contre mes lèvres; et, quand j'eus reposé cette main sur l'épais cordon bordant le hamac:

— Ce sera peut-être vous qui vous ennuierez le premier ici et qui voudrez aller en Bretagne, me dit-elle...



Au bout de trois jours, la maladie du sommeil guérie, Fabienne se déclara atteinte d'une nouvelle maladie: une extraordinaire fringale de lecture!

J'avais emporté, pour lire en pleine campagne, des ouvrages dans la composition desquels la nature n'entrait pour rien: les *Pensées* de Pascal, par exemple, — et je n'osais point les proposer à mon amie.

L'aubergiste prêta à la « petite dame » une dizaine de romans entassés au grenier et que les souris grignotaient.

Un après-midi, comme je « partais en promenade », je

vis Faby jeter sur le matelas du hamac les pauvres bouquins, sans couvertures, dont les feuillets ne tenaient l'un à l'autre que par un fil...

— Regardez, me dit-elle, en me montrant des pages piquées, regardez! La peau du papier est comme la peau de Fabienne. Elle a de petites « *piaules* ».

Elle appelait ainsi les taches de rousseur qui marquaient le tendre tissu de ses paupières...

— Tu vas lire...

— Oui! mais si vous voulez, je vous accompagnerai...

— Non. Tu as besoin de repos. Reste. Allonge-toi. Puisque tu ne t'ennuies pas...

Elle s'était retournée dans le hamac, s'y était lovée comme sur le divan de l'atelier, quand elle « *faisait grande chatte* ».

— Dites-moi, vous! murmura-t-elle. Nous resterons longtemps ici, n'est-ce pas?

— Tant que tu voudras!

— Je n'ai rien vu; ni les rivières; ni les forêts. Je n'ai pas encore parlé aux oiseaux, ni joué à la fermière...

— Je n'ai rien fait, moi non plus!

— Ne travaillez pas trop vite, monsieur mon amour, et embrassez-moi...

J'avais soulevé la pile de volumes — et ces titres: *Esclave et Reine, Les âmes blanches, Jusqu'au Ciel,* avaient défilé devant mes yeux. Que de songes avaient dû éveiller ces histoires dans l'esprit des êtres qui étaient venus oublier les duretés de l'existence à « l'Auberge des Quatre Points Cardinaux »!

— A tout à l'heure, Fab. Tu me raconteras, à mon retour, une des belles histoires que tu auras lues.



Je rentrai plus tôt que je ne le pensais, poussé par un irrésistible besoin de revoir Fab. Ce n'était certainement pas le désir de connaître le roman qu'elle avait choisi qui me ramenait vers mon amie, — mais une force étrange qui ne m'avait pas inquiété jusqu'alors.

Faby lisait, lentement, attentivement, revenant en

arrière d'une page, et, souvent, de plusieurs, — absorbée à tel point qu'elle n'avait pas *senti* que j'étais là, derrière elle, et que je l'observais. Je m'avançai de quelques pas, froissant violemment les herbes du quinconce. Je m'avançai, à une si faible distance que je pus lire, par-dessus son épaule, le titre de l'ouvrage qui captivait son attention : *La Fille Elisa* d'Edmond de Goncourt. J'avais bien lu le titre de l'ouvrage: *La Fille Elisa*. Pourquoi, quand elle avait, à portée de sa main, une série de productions romanesques, pourquoi Fab avait-elle choisi, et lisait-elle si attentivement *La Fille Elisa*? Un sentiment bizarre m'étreignit: de l'angoisse, du dépit, de l'irritation où se mêlait même, je crois, une pointe de jalousie. Je me maîtrisai; puis:

— Faby! appelai-je en m'efforçant de conserver à ma voix son timbre habituel: Fab!

Elle se tourna vers moi, sans détacher complètement ses yeux du texte:

— Oh! quelques minutes encore! Je n'ai plus que deux, quatre, six pages.

Et changeant de ton:

— A moins que vous ne me vouliez de suite...

— Termine ton bouquin, ma petite! Juste le temps de me changer.

Elle négligea de me demander si j'étais fatigué; si j'avais travaillé ou découvert un beau paysage!

Je m'en fus vivement, de courroux, redoutant de céder à un mouvement que j'aurais regretté.

Quand je redescendis, au bout de vingt minutes, je trouvai Faby au seuil de l'auberge. Ma méchante humeur s'était dissipée.

— Eh bien, Fab! En voilà des lectures pour une petite gosse. *La Fille Elisa!*

Elle me crut fâché; et, avec la délicatesse d'âme qui lui était propre et que je ne devais plus rencontrer, — jamais plus! — au cours d'une existence suffisamment mouvementée, Fab prévint les questions que je m'apprêtais à lui poser:

— Je n'ai pas choisi ce livre. Il était au-dessus de la pile. J'ai commencé et j'ai continué.

— Est-ce bien vrai? plaisantai-je.

— Faby ne ment pas. Elle ignore comment s'écrit ce méchant mot. Elle ignore si c'est un verbe *direct* ou *indirect* qui exige un complément *actif* ou *passif!*

Et elle fixa ses yeux sur les miens, — ses yeux d'une insoutenable candeur. J'enlaçai sa taille; et, employant un terme du pays:

— Une petite virée? Veux-tu, mon amour?

— Si vous voulez!

— Le quinconce est désert. Les catalpas embaument la vanille... Inutile d'aller loin.

— Si vous voulez!

Je l'entraînai doucement. Son corps avait la souplesse et la fermeté d'une gerbe.

— Faby, tu m'as promis de me raconter l'histoire que tu lirais durant mon absence. Il faut tenir ta promesse.

— Mais c'est très compliqué, ce que vous me demandez là!

— Oui, c'est juste. Evidemment!

J'hésitai. Puis:

— Enfin, que penses-tu de la *Fille Elisa!*

— C'est une folle! répliqua-t-elle du tac au tac.

— En es-tu certaine?

Ce fut à son tour d'hésiter:

— Mais...

— Mais quoi? Explique-toi. Figure-toi que tu te parles à toi-même. Absolument comme tantôt, quand tu lisais et relisais, séparément, des passages...

Elle se campa en face de moi:

— Comment savez-vous?...

— Mais, j'étais derrière toi, depuis assez longtemps, quand je t'ai appelée...

Et profitant de sa gêne:

— Tu étais tellement subjuguée que tu ne m'as pas entendu venir; que tu n'as pas deviné que j'étais là...

— Oh! pardon! Fabienne est méchante!

Ses mains s'agrippèrent aux revers de mon veston. Il

faisait chaud. Le col de ma chemise était largement ouvert. Fabienne appuya contre ma poitrine sa tête qu'encapuchonnait la masse soyeuse de ses cheveux, — et, à l'attache de mon cou et de mon épaule, je sentis fébrilement battre ses cils — comme dans votre main qui, pour quelques instants, l'emprisonne, vous sentez palpiter les ailes duveteuses d'un papillon de nuit.

Entre les paumes de mes mains, je serrai ta chère tête. Je la renversai en arrière et je baisai ton front, Fabienne, tes paupières et tes joues...

— Maintenant, dis-moi pourquoi tu traites la fille Elisa de folle!

Nous reprîmes notre promenade.

— Voilà!

Elle glisse son bras sous le mien. Sa main tache de blanc et de rose ma large main brune. Fabienne réfléchit, puis:

— Il me semble que, lorsqu'une femme mène l'existence de la fille Elisa, elle doit être heureuse de passer, enfin! une journée avec son amant! Qu'en pensez-vous?

— Continue, Faby! Continue!

Je ralentis le pas. Elle poursuivit:

— Quand on est avec celui que l'on aime, c'est pour s'embrasser, se caresser, se dire de douces paroles, se *milouter*.

Elle avait composé à notre usage un langage d'amour aux consonances sensuelles; et ce mot: *milouter*, une de ses plus jolies inventions, avait toutes mes préférences. Elle le répéta.

— Qu'en pensez-vous?

— Continue, Faby!

Elle obéit:

— Et elle refuse à ce pauvre tourlourou, parce qu'elle l'aimait, les choses qu'elle accordait si facilement à d'autres qu'elle n'aimait pas. Qu'en pensez-vous?

— Continue, Faby!

— Et comme le pauvre tourlourou insistait, devenait brutal, avait envie d'elle, voilà qu'elle le tue... parce qu'elle l'aimait! Qu'en pensez-vous?

— Que la fille Elisa n'était pas une folle!

— Comment? Pas une folle! Tuer celui qu'on aime parce qu'il vous trompe, passe encore...

— Tu ne peux pas comprendre encore.

— Expliquez-vous. J'aime quand vous m'expliquez ce que je ne saisis pas bien.

— Il faudrait avoir vécu l'existence de la fille Elisa, dis-je en détachant chaque syllabe.

Le corps de Fabienne se raidit. Je me tus, épouvanté, me souvenant soudain que, quatre années auparavant, comme je proposais à mon « modèle » de l'amener en Italie, elle m'avait confessé que, jadis, à la suite d'une aventure au sujet de laquelle je ne l'avais jamais interrogée, elle s'était prostituée pour vivre, — et je me rappelai avoir écrasé sur ses lèvres avec mes lèvres le mot infâme qu'elle avait proféré avec un accent de fierté et de colère, je me rappelai que notre mutuel et profond baiser avait sanctifié ce mot de putain — et je me tus. Je feignis de ne pas avoir remarqué le trouble de Fabienne. Je la pressai contre moi. Sa taille mollit entre mes bras; sa joue frôla mon épaule; elle offrit ses cheveux à ma bouche; et l'entraînant hors du quinconce sur la route de Vaugrigneuse, large ruban rose posé sur la moire dorée des champs de blé mûrs, je dis à Fab:

— Quand deux êtres s'aiment ou vont s'aimer, Faby, le premier sentiment qu'ils éprouvent n'est pas un sentiment de plaisir, mais de crainte. Une sòrte de terreur sacrée habite en eux et change les inflexions de leurs voix, leurs gestes et jusqu'à leurs phrases habituelles. Ils ne sont plus les mêmes. Ils ont peur. Ils ne se reconnaissent pas. Ils s'approchent l'un de l'autre avec mille précautions, mille inquiétudes. Le bouleversement de leur âme ne s'apaise que lentement.

Elle m'écoutait anxieuse! ravie! Je me livrai à l'émotion exquise de vivre éveillé dans un rêve, — et ai-je réellement proféré ces paroles:

— Rappelle-toi, Faby! Les jours qui précédèrent notre premier baiser profond eurent la délicatesse, la chasteté troublante du temps des fiançailles! Rappelle-toi, Faby!

Les camarades te tutoyaient. Tu les tutoyais aussi. Nous étions seuls à nous dire *vous* dans le groupe. Tu exerçais ton métier de danseuse et de modèle. Tu te dévêtais, sans façon, devant le premier venu, peintre ou sculpteur. Tu me refusas longtemps ce que tu accordais si facilement aux autres: poser nue! Quand tu y consentis — enfin! — quand tu fus devant moi telle que devant tant d'autres, tu te détournas, te cachant la figure; un long frisson te parcourut. Tu me rendis ensuite ton pur visage illuminé, embelli, — et, selon mes indications, tu pris la pose! Et sans la tempête de neige qui s'abattit sur Montmartre, un soir de janvier, rendant les rues infréquentables, sans ce froid piquant du dehors qui nous serra tout près l'un de l'autre dans l'atelier où le poêle de fonte rougissait, peut-être ne serions-nous devenus amants que plus tard, beaucoup plus tard, ou peut-être jamais! Et ces toiles, Faby, ces nus où j'essayais de peindre, de représenter ton corps dans son harmonie, absolument comme se révéla, dans sa vérité, plus tard, ton âme à la mienne, — éclat de ton âme qui spiritualisait ta chair, — ces toiles dont je n'avais parlé à personne; que je n'avais montrées à personne, — ces études que tu avais toujours refusé de juger, — pourquoi m'avoir défendu de les détruire comme je te le proposais! Je les aurais jetées au feu si tu l'avais exigé! — Pourquoi, Faby? Pourquoi cette défense et ces mots mystérieux: « On ne sait pas. Plus tard!... » allumèrent-ils dans tes prunelles d'enfant les éclairs de la démence?

Et comme je faisais allusion à cette marche à la recherche de la beauté que font, à travers le monde, les gens qui s'aiment; comme je risquais une allusion plus directe à notre voyage en Italie; redoutant que je ne me souvienne de l'aveu qu'elle m'avait fait alors, l'aveu de sa vie infamante, Faby essaya de s'écarter de moi, mais je la retins et m'écriai (j'ai la certitude de m'être écrié, mais non pas dans un songe) :

— Petit chef-d'œuvre! O toi que Donatello eût admirée! Sœur véritable du *David* au chapeau couronné de fleurs!...

L'enchantement était brisé. Fab se coiffa de la capeline blanche qu'elle portait accrochée à son bras, par les brides nouées. Elle courut vers un treillage, arracha une poignée de liserons blancs, roses et mauves, qui recouvraient les mailles métalliques, les lia autour de la coiffe de toile, revint vers moi et, s'arrêtant soudain, haussée sur la pointe des orteils:

— Regardez! dit-elle.

Et elle montra une bergeronnette grise qui, du haut d'une pierre du talus, de la tête et de la queue, lui faisait mille grâces.

Faby salua la bestiole:

— Bonjour, mademoiselle! Est-ce que vous allez chercher votre dîner sur le dos des agnelets et des veaux de notre voisin?

Quelques instants, Fab, fille de la terre, et la bergeronnette, fille de l'air, s'amusèrent à se poursuivre; rivalité d'une course et d'un vol aussi agiles l'un que l'autre.

Le soleil avait disparu. L'or des champs, le bleu du ciel, également assombris, mettaient en valeur les détails du paysage. Sur la route droite, des charrettes s'acheminaient, soit vers leur bourgade, soit vers l'Auberge des Quatre Points Cardinaux, où leurs conducteurs passeraient la nuit. On entendait, parfois, les meuglements des troupeaux.

— Faby!

— Ecoutez! Chut!

— Quoi donc?

Je crus... — oh! non, l'index levé, elle chanta, vraiment, pour me répondre:

— Ecoutez les chauves-souris!

Et, de même que, tantôt, je m'étais imaginé lui parler dans un rêve, elle poursuivit, en rêvant, elle aussi:

— Les dames du jour, les hirondelles, ont terminé leur travail jusqu'à l'aurore de demain. Elles ont regagné le logement d'une seule pièce qu'elles se sont construit elles-mêmes. Les costaudes, sous les tuiles des toits; les frileuses, à l'angle du plafond et des poutres des étables. La chasse aux méchantes bêtes est finie. Pour rem-

placer l'hirondelle, voici les chauves-souris. Elles vont harceler, traquer, dévorer de leurs fines dents pointues les « guibets » qui pullulent dans l'air et qui empêcheraient Fabienne de dormir. Salut! Merci et bonne chasse, petites sœurs! chauves-souris!

— Tu aimes donc les chauves-souris?

— Ce sont les hirondelles du crépuscule.

Et dans une attitude de plus en plus attentive:

— Leur vol est presque silencieux. Seule une oreille très sensible et très exercée peut percevoir leur cri.

Et toujours immobile:

— Leur règne est de courte durée. Il s'étend de l'heure mauve à l'heure bleu-noir, quand commence le règne des chats-huants et des hiboux.

— Et quand la lune est tout entière et ronde?

— Alors, c'est le mystère! Et nul ne sait plus rien...

Ce furent là les premières paroles de la Faby que j'ignorais, la Faby de l'Ile-de-France, âme précieuse, intacte, comme ces momies que les bandelettes ont préservées de toute atteinte, dans leur sarcophage au fond des hypogées. J'insinuai:

— Demain, continueras-tu tes lectures?

— Oh! non. Fini de lire. Fini pour longtemps.

— Tu vas dormir?

— Oh! non! Fini aussi. Quand je m'allongerai dans le hamac, ça ne sera pas pour dormir! Je ferai *grande chatte* comme à Paris sur le bon divan de l'atelier. Je ne serai pas engourdie par la chaleur du poêle, mais par celle du soleil! Au-dessus de ma tête, pas de plafond en plâtre blanc! Le ciel en cristal bleu! Autour de moi, des arbres en bois et en frondaisons; ces beaux arbres aux fleurs violettes qui ont l'odeur des bonbons, des gâteaux saupoudrés de sucre vanillé que j'aimais tant, lorsque j'étais gosse.

— Que comptes-tu faire alors?

— Faby va se lever au chant du coq; faire Jeannot lapin! Oh! ne riez pas, monsieur Alain Robert, mon amour! Cette fois, c'est sérieux! Fab va visiter la campagne, parler à tous les animaux, petits ou grands qui

vivent dans les forêts, les prés; qui volent ou qui rampent: oiseaux, papillons, insectes ou couleuvres. J'obligerai la grenouille verte, qui se colle par les pattes aux feuilles des arbustes bordant les lacs, à plonger! Je ferai sortir la taupe de sa maison souterraine...

Non, ce n'était pas une momie qui sortait, à mes yeux, de ses bandelettes, mais un papillon richement diapré qui fendait sa chrysalide et s'en échappait, — et je suivis Faby durant ses courses à travers champs. Entre nous, jamais d'allusion ni à la Bretagne, ni à *La Fille Elisa* que je n'eus pas un seul instant la pensée de relire. Jamais la moindre allusion à la fatale femme du monde qui m'avait imposé l'Ile-de-France comme résidence estivale...

Je suivais Faby, ma boîte de couleurs au dos. Je ne travaillais pas. Je rêvassais, et, comme il avait été convenu, Faby me laissait à mes méditations. Certes, je rêvais, tout en regardant, en écoutant Faby. Elle semblait absolument ignorer ma présence! Au lieu de dessiner et de peindre des paysages, au lieu de la peindre elle-même, je griffonnais ses improvisations. Je notais ses remarques sur la nature, ses mots déconcertants. Mes albums ne contenaient aucun croquis de ce corps que d'autres connaissaient, mais les esquisses d'une âme craintive, très rare, que j'avais découverte et qui, elle, n'appartenait qu'à moi...

ALBERT ERLANDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTERATURE

Florence L. Wickelgren : *La Mothe Le Vayer, sa vie et son œuvre*, Libr. E. Droz. — Adrien Huguet : *Les Dames de Belleval*, Abbeville, Impr. du Pilote de la Somme. — Adrien Huguet : *Une Amie de La Rochefoucauld. Suzanne d'Aumale, maréchale de Schomberg*, Amiens, Impr. Yvert. — Louis André : *Les Sources de l'Histoire de France, XVII*e *siècle* (1610-1715), Auguste Picard. — H. Emile-Paul : *Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire. Table générale*, 1907-1933, L. Giraud-Badin.

Les manuels de littérature, celui de Gustave Lanson en particulier, considéré généralement comme le plus complet, ne contiennent pas le nom de **La Mothe Le Vayer.** Ainsi les critiques universitaires rejettent-ils le philosophe pyrrhonien des lettres françaises ou, du moins, jugent-ils ses idées et son œuvre insuffisamment originales et réputées pour mériter leur attention.

Pourtant le personnage tint une place importante dans le mouvement libertin de son temps et groupa autour de lui de nombreux admirateurs et disciples. Il a été l'objet de plusieurs études qui mirent en lumière son action intellectuelle et débrouillèrent, au moins en partie, les obscurités de sa carrière.

Le volume nouveau que lui consacre Mme Florence L. Wickelgren aidera, espérons-le, à lui rendre quelque prestige. S'il nous ouvre, à la vérité, peu d'horizons sur la vie et l'intimité de l'homme que nous avons, pour notre compte, contribué à situer, grâce à des documents inédits, dans son milieu familial (1), il nous apporte, au moins, des renseignements circonstanciés sur sa formation intellectuelle et une sagace analyse de son œuvre fort abondante, souvent confuse,

(1) Voir *Une Amie inconnue de Molière, Paris*, Emile-Paul frères, 1922, in-18. Ouvrage inconnu de Mme Wickelgren.

lourde parfois et dont le sens profond échappe au lecteur superficiel.

La Mothe Le Vayer était, de son vivant, un quidam étrange, tout en contrastes, délié d'esprit, lourd de corps, indifférent à la mode, habillé comme un opérateur, tantôt rêveur et bayant aux corneilles, tantôt disputant comme un forcené, aujourd'hui touché par les plus fines nuances de sentiment, demain impatient, brutal, sans délicatesse, dédaignant un jour tous les biens de la terre, ambitieux pourtant, quêtant la gloire, les hauts emplois, la fortune. Il fit de sa première épouse, femme docte et pleine de vertus, une sorte de martyre domestique. Il la regretta quand elle mourut. Parvenu à l'âge de 76 ans, il en oublia le souvenir au point d'épouser une jouvencelle qui ne dut lui réserver que déboires.

Il paraissait un peu fol. Il ne l'était point. Il avait fort étudié en sa jeunesse, acquis une érudition universelle qu'admirait fort le cardinal de Richelieu. Il s'était surtout nourri de Montaigne et de Charron qui avaient orienté son esprit vers le scepticisme. Pour compléter son éducation, il avait suivi les conseils du premier sur le sujet des voyages. Ayant pérégriné à travers l'Europe, pour connaître les mœurs des peuples étrangers, il rapporta de sa longue enquête la conviction que notre vie terrienne « n'est, à le bien prendre, qu'une fable, notre connaissance qu'une ânerie, notre certitude que des contes, tout ce monde qu'une farce et perpétuelle comédie ». De ce déprimant constat, il tira le fond de sa doctrine philosophique sans en recevoir cependant un personnel découragement.

En 1625, il hérita de son père la charge de substitut du procureur général au Parlement de Paris. Il haïssait la besogne judiciaire, l'atmosphère du prétoire, méprisait, les considérant comme coquins de même trempe, les juges et les plaideurs; mais il ne laissa rien transpirer de ses aversions. Il mena double existence, l'une de magistrat tiède et prudent, l'autre de philosophe sceptique abrité derrière un masque pieux.

Mme Wickelgren nous assure qu'il compta parmi les familiers de Mlle de Gournay, fille d'alliance de Montaigne. Elle ajoute que celle-ci lui laissa en mourant la bibliothèque du

subtil périgourdin et elle s'efforce de démontrer que les lectures de La Mothe Le Vayer furent, en grande partie, conformes à celles de son maître en scepticisme. En réalité, on ne peut affirmer que Mlle de Gournay reçut en partage cette bibliothèque. Elle disparut de ce monde, d'autre part, en 1645. A cette date, La Mothe Le Vayer avait atteint la soixantaine. Son érudition était alors complète. De Montaigne, il avait suivi les disciplines intellectuelles inscrites dans les *Essais* et partagé le goût pour le libre examen. De là, plutôt que de la possession de ses livres, sa prédilection pour Averroès, Sextus Empiricus, Sénèque et autres écrivains antiques retrouvés par Mme Wickelgren parmi ses inspirateurs.

Au contraire de Montaigne, enclin à vivre dans la solitude, La Mothe Le Vayer semble avoir toujours montré, malgré l'irritabilité de son humeur, une certaine sociabilité. Autour de lui, dans ses maisons de la paroisse Saint-Eustache et de la paroisse Saint-Roch, s'assemblèrent de nombreuses compagnies où l'on rencontre, au cours du temps, les plus authentiques suppôts de la libre pensée, un Cyrano, par exemple, un De Prades, un Déodati, un Lhuillier, un Gassendi, un Bautru, un Chapelle, un Sorbière, un Naudé et, plus tard, un Molière, bizarrement mélangés avec des savants pieux et même dévots comme Peiresc, les frères Du Puy, Ménage, Balzac, Chapelain, l'abbé de Marolles, le père Mersenne, ce dernier adversaire déterminé des libertins.

Comment La Mothe Le Vayer réussit-il à maintenir une amicale cohésion entre des gens d'opinions si contradictoires? En fait les doctes de ce temps témoignaient d'un certain libéralisme. Ils étaient, pour la plupart eux-mêmes, par leur curiosité scientifique, sur les frontières de l'hérésie. Ils espéraient aussi, en affrontant le mécréant, le conduire à résipiscence et le convertir.

La Mothe Le Vayer, de plus, n'apparaissait point comme l'un de ces mécréants. Nous l'avons dit: il portait un masque. Il colorait de religion son système philosophique. Il fallait être grand matois pour découvrir, sous ses propos et ses écrits, l'habile opposition de la raison à la foi, le triomphe de l'une sur l'autre. Quand, aux environs de 1630, il publia sous le nom supposé d'Orasius Tubero son premier ouvrage,

les *Dialogues faits à l'imitation des anciens,* Richelieu lui-même, fin théologien pourtant, ne subodora point l'hérétique sous le chrétien d'apparence. Il le prit à son service, le fit besogner à son profit dans son cabinet politique, l'agrégea à l'Académie, lui témoigna tant de considération qu'il vit, en lui, plus tard, l'homme le plus capable d'instruire le dauphin. Quand, en 1641, La Mothe Le Vayer eut lancé *La Vertu des Païens,* avec l'approbation des docteurs de Sorbonne, le cardinal ne vit pas davantage, en cet ouvrage capital, la vraie pensée de son auteur et que celle-ci, exprimée en langage de théologien, heurte, en réalité, la pure orthodoxie. Le grand Arnauld ne s'y trompa point qui en combattit vigoureusement les tendances.

Devenu précepteur de Philippe d'Orléans, second fils de Louis XIII, participant aussi à l'éducation du jeune Louis XIV, La Mothe Le Vayer écrivit pour ces deux princes des ouvrages pédagogiques. On a de lui, en outre, une foule de traités dont Mme Wickelgren examine les idées et qui tendent tous à « renforcer, dit-elle, la doctrine de Montaigne et de Charron en y ajoutant quelque chose de l'esprit critique de Bayle ». Le philosophe, aujourd'hui peu connu et même méconnu, fit, avec quelques autres de ses confrères en libertinage, la liaison entre les sceptiques du XVIe et du XVIIIe siècle. Avec une adresse admirable, sans subir un seul instant les foudres de l'Eglise, il sapa obscurément l'édifice de foi que cette Eglise avait dressé. Mme Wickelgren montre d'ailleurs, par de nombreuses preuves, que les libres penseurs du XVIIIe siècle le reconnurent comme l'un de leurs pères spirituels et puisèrent dans ses œuvres maints éléments de leurs propres spéculations d'esprit.

De M. Adrien Huguet, érudit de talent, familier des archives et des minutiers de notaires, historien minutieux et exact de la « nation » picarde à laquelle il appartient, deux brochures nous sont parvenues, qui méritent d'être signalées pour leur valeur documentaire. L'une, intitulée **Les Dames de Belleval,** est consacrée à une famille du Ponthieu dont certains membres s'illustrèrent dans le métier des armes et dont plusieurs autres préférèrent les travaux de la terre aux exercices martiaux. Nicolas de Belleval apparaît comme

le plus singulier parmi ces seigneurs dévoués à leur glèbe natale. Sans craindre de déroger à sa qualité de noble, il osa, non seulement manier en personne la charrue, mais encore marier ses filles à de simples laboureurs. On rencontre rarement, au XVIIe siècle, de tels exemples de simplicité patriarcale. D'ordinaire, les hobereaux de province se montraient plus disposés à enfermer leurs filles au couvent qu'à leur assurer une existence libre dans la déchéance sociale. Toutes les dames de Belleval ne furent point réduites à subir un destin de métayères. L'une d'elles, Catherine de Monchy, épouse d'Antoine de Belleval, installée à Paris, y tint ruelle fort achalandée d'alcôvistes sous le nom allégorique de Bradamise.

Dans la seconde de ses brochures, M. Adrien Huguet fait revivre une autre picarde, **Suzanne d'Aumale,** que l'on a souvent confondue avec Marie-Jeanne d'Aumale, secrétaire de Mme de Maintenon. Fille de Daniel d'Aumale, seigneur de Hautcour et autres places, chambellan du prince de Condé, Suzanne était issue d'une famille huguenote de bonne noblesse. Elle était charmante de visage, souple de corps, fine, espiègle, cultivée. Venue à Paris à une date imprécise, elle y devint, sous les toits respectifs de Mmes de Rambouillet et de Rohan, de Mlle de Montpensier, de Mmes de Frontenac et de Fiesque, l'une de ces précieuses galantes qui se plaisaient aux jeux d'esprit et à la casuistique sentimentale. Plus tard, elle pénétra dans le groupe de Mme de Sablé, y connut La Rochefoucauld, élabora avec celui-ci des maximes et réussit à émouvoir son cœur racorni. En 1669, elle épousa Frédéric, comte de Schomberg, que Louis XIV fit duc et maréchal de France, et fit grande figure à la cour où Sa Majesté lui témoigna quelque prédilection. Chassée de France à la révocation de l'Edit deNantes, elle termina ses jours en Allemagne...

Avec beaucoup d'application, M. Louis André continue à édifier la bibliographie générale d'information qu'il souhaite mettre à la disposition des lettrés et des travailleurs et qui, avant lui, avait été entreprise, de façon trop sommaire, par des érudits contents de peu. Le septième tome de cette bibliographie intitulée **Les sources de l'histoire de France.**

XVII° siècle, vient de paraître. Il est consacré à *l'histoire économique* et à *l'histoire administrative.* Il contient 1817 articles empruntés à l'amas livresque des bibliothèques et aux revues savantes plutôt qu'aux archives où survivent, dans un fatras inextricable, d'innombrables pièces originales. Tel qu'il est, il constitue un instrument de travail excellent et montre que son auteur a accompli un très sérieux effort d'examen de problèmes généraux ou particuliers laissés, pour la plupart, sans solutions. Avec son aide, n'importe quel quidam un peu cultivé peut d'ores et déjà s'embarquer à traiter une thèse, quitte à compléter de ses propres trouvailles les matériaux importants mis à sa portée.

Après sa longue, patiente et louable enquête, M. Louis André ne cache pas qu'aussi bien pour l'histoire administrative que pour l'histoire économique ses déceptions ont été nombreuses. La lecture des ouvrages ou des études tombés entre ses mains, et qu'il résume, le plus souvent, en quelques lignes, lui a fait apparaître que les spécialistes de ces matières, à quelques exceptions près, se sont bornés à généraliser sur des connaissances superficielles ou de simples notions et non sur des ensembles de faits patents. A son avis, les meilleurs travaux émanent le plus souvent d'historiens locaux qui, conduits par la curiosité plutôt que par l'ambition de briller, ont réuni sur des questions strictement limitées des documents nombreux et dignes d'intérêt.

Les archives administratives semblent, au moins en notable partie, subsister partout. L'histoire de nos anciennes institutions peut donc être fondée sur pièces; mais quel travailleur disposerait d'une existence assez longue et d'une activité assez grande pour dépouiller des fonds documentaires répartis sur tout le pays et en tirer une synthèse? Celle-ci, nous dit M. Louis André fort justement, devrait d'abord être faite régionalement par des érudits capables de déduire des conclusions de la masse des faits recueillis par eux. De leurs études régionales, condensées en une étude générale, se dégagera seulement la physionomie administrative réelle de l'ancienne France. Nous ne sommes pas prêts de voir notre passé ainsi ressuscité.

L'histoire économique semble, plus que l'autre, difficile à

établir. Elle ne figure, dans les archives, que pour sa partie officielle. Encore trouve-t-on pour l'industrie, par exemple, des documents fort clairsemés dans les grandes collections comme les papiers de Colbert. La partie non officielle de la dite histoire ne subsiste qu'à l'état embryonnaire. Que connaissons-nous des métiers en dehors des statuts des corporations? Les contrats d'apprentissage ont survécu en grand nombre. Ils sont tous dressés sur un modèle uniforme et ne fournissent aucun détail sur la vie ouvrière et l'exercice du métier. Sur les compagnies commerciales contrôlées par l'Etat, quelques précisions sont conservées dans les dépôts publics. Sur le commerce des particuliers, de même que sur l'action des banques, sur l'agriculture, sur la situation matérielle du paysan et sur cent autres aspects de la question économique, que resterait-il à cette heure, sans les minutes de notaires? M. Louis André pressent que celles-ci offrent un gros intérêt. Disons qu'elles peuvent nous fournir des renseignements sans nombre, inappréciables. Malheureusement, les pouvoirs publics les laissent périr entre les mains de tabellions indifférents ou ignares.

Nous avons plaisir à signaler, en cette fin de chronique, l'excellent travail que M. H. Emile-Paul vient de publier, cette **Table générale du Bulletin du Bibliophile** qu'il a dressée selon les disciplines les plus strictes de la science bibliographique. Elle embrasse une période de vingt-six années (1907-1933) et permet de consulter avec fruit une revue fort vivante à laquelle tant de savants de qualité ont apporté leur collaboration. On trouve encore, dans cette table et pour la dernière fois sans doute, l'indication d'une foule de documents inédits fort précieux et de tous genres. Depuis quelques années, le *Bulletin du Bibliophile* a changé de physionomie et beaucoup de lettrés le déplorent. Des bibliographies, pour la plupart publiées ensuite en volume, en forment le texte principal et en ont expulsé les pièces historiques de plus grand attrait et de valeur plus réelle qui, autrefois, étaient entremêlées à elles. A l'heure présente, ces pièces historiques restent ignorées dans les cartons des collectionneurs, faute de rencontrer une publication savante qui les accueille. Espérons que le *Bulletin* leur donnera de nouveau asile.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Noël-Jeandet : *Contrée de l'Espoir;* S. n. d'éd. — Fernand Marc : *Ephèdres; Jean Lafon; Marc Chagall;* Galerie « Gravitations ». — Paul Leclère : *Peintres, vos toiles!* Corrêa.

Après *Atys*, poème d'une poignante émotion d'ordre profondément humain et, à la fois, d'un symbolisme quasiment ascétique, Noël-Jeandet en revient à un mode de conception de la poésie encore plus universel et dépouillé, plus abstrait, si l'on veut: ce fut celui de *la Nuit inclinée;* il s'en rapproche dans **Contrée de l'Espoir,** avec, dans le ton, dans le sentiment de l'immuabilité éternelle du destin et de la vanité des grandeurs humaines, quelque chose de plus pascalien, suggéré d'ailleurs à l'esprit plutôt qu'il n'y insiste. On veut qu'une influence s'exerce sur lui de doctrines orientales, la hautaine sagesse désabusée de certains poètes persans. Sans doute, quoique plus proche de nous je perçoive, dans ce poème de ferveur méditative sans lien presque avec le terrestre, sinon par une implicite insistance à ne s'y point référer, une noble parenté, dont son originalité s'accroît, avec Stéphane Mallarmé, par *le Coup de Dés,* avec Paul Valéry, par *le Cimetière Marin,* avec Edgar Poe même par le double désert angoissant d'astres et de désolation contenue que sont *Euréka* et, malgré un élan plus sentimental et plus éperdu, les passages les plus mystérieusement scintillants d'*Ulalume.*

Est-ce de la vie, est-ce de la mort que Noël-Jeandet médite? N'a-t-il plutôt résolu de pénétrer l'essence de l'une en se saisissant, par l'abandon à sa pensée intime, des secrets de l'autre, ramenés à leur état le plus pur, voisin de leur caractère le plus éternel, s'il est possible que l'esprit de l'homme s'en empare, selon des conceptions, plus proches, semble-t-il, par leur processus, d'une sérénité de mathématicien que d'une inquiétude métaphysique.

« Contrée de l'espoir », aucun paysage, rien d'un apparat extérieur. En exergue, deux vers de Rainer-Maria Rilke :

> Denn unter Wintern ist einer endlos Winter,
> Dass, überwinternd, dein Herz überhaupt übersteht.

C'est bien cela. Le poète décèle cet hiver, sous tous les hi-

vers, qui persiste sans fin, et qui, au delà de l'hiver, pèse sur tout et tourmente son cœur.

Nous sommes sur les bords où la clarté s'étonne,

a-t-il, dès le seuil de son poème, déclaré. Les hasards s'abolissent à ses yeux, les souvenirs de « l'existence avare » et qui sont « images et cristaux d'un soleil complaisant ». Arrière tous les spectres d'amour allégeant sous les brumes épaisses le deuil vertigineux des âmes. Voici enfin découverte à sa vision une clairière propice où

Chaque être délivré rayonne sur soi-même...

Mais bientôt, tout retombe dans la nuit de détresse, tout retombe

A cause des Baisers, du Retour des Oiseaux !

Essor nouveau d'une volonté plus serrée. Elle doit se méfier de la vaine séduction des images, s'environner de solitude, avant de gagner ces espaces sans tressaillement où

L'éternité commence et l'ombre la mesure,

et où, sans plus craindre qu'un mot réveille les « images parentes », dans le silence que ne grisent plus des « flaques de soleil », attraction sans défense d'une chute éternelle,

Nous sommes
Entre la vie et sa dérive,
Des miroirs, dans la nuit, tristes et purs.

Le pèlerin des mausolées où s'allongent à jamais les formes « orphelines et lépreuses » dans la nuit transparente, selon une vision digne de l'*Enfer* dantesque, les surprend soulevées du regret encore des baisers, soumis à leur cœur, tandis qu'un océan convulsé d'amertume « clapote et danse et creuse » l'horizon. « Le battement des cœurs » s'entend de l'un à l'autre. Ils rient, en l'accueillant,

Ame sur un tombeau nouvellement scellé,

et lui répétant avec la féroce et déconcertante ironie de leur accueil sans pitié:

Quel blanc désert pour te ressusciter !
Nous n'avons plus à nous défendre;
Nous ne sommes plus isolés !
Sans révolte,
Sans liens,
Seuls.
Quel blanc désert pour te ressusciter !
....
La joie et la douleur n'ont plus la même source!

Et c'est ainsi, les lecteurs du *Mercure* se souviennent sans doute du passage de ce poème qui y fut naguère publié, c'est ainsi que peu à peu, le voyant s'en rend compte:

O Ville! Tes vivants sont poreux à mes ombres...
....
Volupté d'être seul au centre de l'aventure,
De forer à coups sourds puits plus dur que métal
Le bonheur d'aller sans avancer, la certitude
Que rien ne donnera jamais consolement.

Me voici, hélas! amené à citer ce sonnet du poème où, selon moi, Noël-Jeandet, une fois unique, cependant déplorable, dans ce poème a fléchi de la magnificence assurée et de la rigueur dans l'expression. La suppression des articles dans l'évocation de cette si forte image: « de forer à coups sourds puits plus dur que métal » me choque et me gêne, et encore plus ce néologisme: « consolement » où, je le sens bien, il a prétendu enclore quelque chose de plus durable, de plus général et de plus neutre que dans l'habituel: *consolation*. Ces motifs, je les vois, et ces scrupules, mais je ne m'accommode pas de la façon dont il les surmonte. C'est, je le répète, malheureusement au faîte, l'unique *vacillement*, non! *vacillation* dans l'ineffable grandeur de ce poème. Passons.

Maintenant que le contemplateur s'est assimilé à l'objet même de sa contemplation, il s'est soustrait aux habitudes et apparences de l'existence humaine. « Vous ne me verrez plus », dit-il aux vivants, « qu'en rêve. » Il suppute l'éloignement, et ce que lui apporte cet exil suprême dans le néant peuplé des seules, souveraines réalités...

Que mon désert est beau sous la nuit sidérale !

Pourtant un rêve habite et l'agite, immobile, au long des cimes fabuleuses, au long de ces glaciers de tristesse; il vole, il revient vers l'Arbre! il s'en éloigne, il s'en rapproche. Bien que désireux de ne « tisser le nid » que par delà l'horizon, la voix, les songes, le rappellent vers l'arbre,

> Je vole et je reviens voler en larges orbes :
> L'Aile, à l'approche des Racines, se referme ;
> Le secret se fond en extase.

• Et ce n'est point assez encore d'avoir accumulé tant de citations; il faudrait, à partir de ce point, ne rien omettre, tant la symphonie mentale s'élargit, se contient jusqu'au moment révolu où, « aux lisières des paysages du silence », et s'en allant « vers son minuit l'âme se délie de tous plumages et enfin tombe du vol éternel des oiseaux morts ».

La méditation se termine, « tous nos oiseaux sont morts... — Comme ils dorment! — Pures sont les ténèbres... — Leurs regards m'emportent — D'un vol neigeux et solitaire. — Le vent se tait ».

Est-il besoin que j'insiste sur la beauté stellaire des vers que j'ai transcrits? Une constellation illumine ses arabesques de l'irradiement divers d'astres qui se resserrent ou, tour à tour, se désagrègent. Leur disposition étincelante est appropriée aux desseins de l'auteur. Ils s'unissent à des approfondissements magiques d'un éclat égal tempéré de ténèbres, où tout se sous-entend, se répercute, s'immerge et se recueille, où tout aussi et chaque pensée et la musique de chaque vers, l'arabesque des rythmes prennent leur naissance. C'est de la prosodie imposée par l'essentiel de la pensée. Qu'importe même que la rime s'y élude et, le plus souvent, l'assonance? Le vers, la strophe se nourrissent de leur vigueur propre et de leur lumière infuse. Quelle magnifique, féconde « Contrée de l'Espoir » l'art de Noël-Jeandet entr'ouvre à ses conquêtes futures, aux recherches, aux aspirations des penseurs poètes de l'avenir!

Ephèdres, poème de Fernand Marc, « linoléums » de Flora Klee-Palyi, album d'une douzaine de grandes feuilles, papier du Japon (52 cm. de hauteur sur 9 de largeur) tiré à quarante exemplaires où sont recueillis cinq courts poèmes, on sait, à la manière mise en vogue par les surréalistes et

influencés du goût du succinct par les poètes japonais, et réussis à souhait, selon le désir de l'auteur. Raffiné, distant, discret, sans doute à l'excès craintif des redondances et des superfluités, le poète pourrait tenter des harmonies plus amples au lieu de nous offrir toujours et seulement, en d'aussi luxueux herbiers, de ces « arbrisseaux à feuilles squammeuses, vulgairement raisin de mur, à aspect de prêle, qui viennent dans les sables et portent pour fruit » — Littré dixit — « une petite baie rouge et aigre ».

De même, Fernand Marc loue en un poème à peine plus étendu l'art de **Jean Lafon** et, dans un autre poème, l'art de **Marc Chagall.** Par les dons naturels il égale ce singulier et charmant maître de la couleur; par la bizarrerie de la composition et l'inutile contrainte d'une imagination assidûment contournée il s'efforce de s'égarer en d'analogues enfantillages, réductibles à des formules qui seront tôt désuètes.

Le poète dont le nom rappelle à ses lecteurs anciens le charme de son premier livre, *Amant des Fontaines,* ce cadet d'André Chénier, Paul Leclère s'est guindé ensuite à une tenue plus sévère, rigide souvent et froide, mais imperturbablement correcte. Cette fois, il tente autre chose, de plus objectif, et de plus voisin de la chronique, des transpositions d'un art à l'autre: **Peintres, vos Toiles!** Il s'essaie à évoquer par l'harmonie de vers familiers les œuvres des meilleurs peintres de notre temps, vivants ou morts, célèbres ou appréciés seulement de quelques amateurs. J'estime périlleux un jeu de cette sorte, surtout longtemps soutenu: le livre se forme d'environ quatre-vingts morceaux, et l'analyse appliquée du spectateur se proposant une tâche apparaît presque toujours au détriment de la sensibilité de l'artiste. Quelques traits heureux au début, par exemple, du poème sur Matisse ou sur Laprade. Le critique intervient; tout se gâte, l'impression, l'expression, l'image, la forme même du vers et l'élégance de la pensée. Je sais que Paul Leclère est sincère et susceptible aux réserves qu'on lui présente. Puis-je m'empêcher d'exprimer un regret, quand ma pensée est qu'il se fourvoie?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Robert Randau: *Le professeur Martin, petit bourgeois d'Alger;* **Librairie Braconnier, Alger. — Charles Silvestre :** *Le nid d'épervier;* **Librairie Plon. — Constantin :** *Liquidation du monde;* **Emile-Paul. — Bernard Lecache:** *Les ressuscités;* **Editions du Carrefour. — Maurice Roya:** *Drame passionnel;* **Mercure Universel. — Bertrand Defos:** *La conférence de Biarritz;* **Albin Michel. — Louis de Robert:** *Le chemin de la fortune.* **— Sylvain Bonmariage :** *La vache à Colas;* **l'Edition littéraire internationale. — Tancrède de Visan :** *Perrache-Brotteaux;* **Editions Lugdunum, Lyon.**

Un roman comme **Le professeur Martin, petit bourgeois d'Alger,** par M. Robert Randau, devait-il être classé sous la rubrique coloniale, parce que l'action s'en passe à Alger? Je ne l'ai pas pensé. Quand on voit les troubles qui agitent en ce moment nos départements d'outre-Méditerranée, on éprouve les plus vifs scrupules à assimiler à des *dominions* ces terres qui ne sont pas seulement françaises par la loi, mais par les sentiments, les goûts et la culture de leurs habitants. « Quel est le plus beau mot de la langue? » demande-t-on dans le roman de M. Randau à une certaine Gisèle qui en est, avec le professeur Martin, le principal protagoniste. Et la jeune femme de répondre: « L'intelligence. » Cette déclaration, toute cartésienne, dissiperait mes doutes — si j'en avais encore — quant à l'étroite parenté du caractère algérien avec le nôtre. Aussi bien, le sympathique intellectuel que M. Randau nous montre, dans son récit, vivant à Alger, au milieu de colons d'origines, à la vérité plutôt mêlées, a-t-il fait ses études au Quartier Latin. Il a pratiqué les poètes symbolistes, et ne jure que par Baudelaire et Mallarmé. Certes, son humanisme très éclectique, un peu décadent, peut-être, ou relâché, contraste avec l'esprit pratique des hommes qui l'entourent; et son indulgence et son désintéressement avec leur avidité âpre et sans scrupules. Mais on voit bien que ce descendant de Montaigne fait école plus encore par son exemple que par son enseignement ou qu'il est une des chevilles du cadre dans lequel s'opère — sous le signe de notre génie — la fusion des races qui peuplent l'antique terre de Moloch. Martin a son pendant en la personne de cette Gisèle dont j'ai parlé plus haut, et qui rivalise avec lui de sagesse souriante, malgré sa faiblesse ou ses égarements. A ceux-ci, M. Randau ne jette pas la pierre. Il serait contraire à son esprit d'homme de la Renaissance, de se montrer sé-

vère pour les exigences charnelles... *Mens sana in corpore sano,* voilà ce qu'il faut souhaiter; et Gisèle s'unira à un riche colon dont M. Martin épousera la fille: le mérite doit trouver ici-bas, non au ciel, sa récompense. Il n'y a guère d'événements dans le livre de M. Randau qui nous avait habitués à attendre de lui des récits d'un accent épique. Mais l'objet de notre auteur n'était pas ici de frapper l'imagination ni d'émouvoir le cœur. Il a voulu nous intéresser, en réaliste, aux mœurs pittoresques d'un pays qu'il connaît bien, et il y a pleinement réussi, émaillant, de surcroît, sa lente narration de réflexions, à la fois malicieuses et sensées, toujours savoureuses.

Avec **Le nid d'éperviers,** par M. Charles Silvestre, nous sommes aux lisières du Poitou et du Limousin, parmi des gens surannés. Ils l'étaient doucement jusqu'ici, leurs gestes se ralentissaient parce que l'atmosphère, peu à peu, leur manquait. Ils le sont, à présent, si je puis dire, avec frénésie: leurs nerfs désaccordés annoncent le spasme suprême, la réaction convulsive contre l'asphyxie montante, l'agonie. Un vieux gentillâtre jouisseur; sa fille, sans mère, mal conseillée, à dessein, par une servante-maîtresse; à la ronde un monde plus loin d'eux que nous de la préhistoire. La néfaste duègne se suicidera, comme le ver s'évade quand il a pourri le fruit; le hobereau mourra aussi sottement qu'il avait vécu; la pauvre petite dernière rose de la tige des comtes du Coudier sera lourdement cueillie, puis rejetée, par un coq de village. Après quoi, orpheline, abandonnée, elle n'aura plus qu'à revenir par le plus court à la tradition, à la religion qui réconforte même quand elle ne peut plus donner de sens à l'existence commencée sans elle. Se hâtant vers ces lieux de sa complaisance, l'auteur, jeté hors de ses voies, a subi les transes et l'hallucination de l'honnête voyageur égaré en zone réprouvée; elles lui ont inspiré des teintes fantomatiques, comme celles qui noircissent les paysages de Gustave Doré. Telles pages qu'oppresse une pesanteur de maléfice s'apparentent à ce qu'il y a de plus amèrement romantique dans *Mauprat* ou dans *Le péché de Monsieur Antoine.* Et si hargneusement qu'on apprécie Sand, aujourd'hui, parmi nos « reconstructeurs », je tiens ce cousinage à noblesse insigne.

Cette tendance à philosopher, moraliser, agiter des questions sociales qui se révélait dans les deux premiers romans de sa série *Les dieux sans âme,* M. Constantin l'accentue dans le troisième: **Liquidation du monde.** Cette fois, c'est la grave question de l'empire que la science exerce sur les esprits, qui le préoccupe, et qu'il expose avec ses conséquences. Sous couvert de publier le journal d'une démente, il se livre à une charge à fond contre le principe du gouvernement des hommes par les savants. Créer une humanité éternellement jeune et forte par le moyen de greffes du genre de celles pratiquées par le docteur Voronoff, est-ce chose possible? Pour perfectionner notre espèce qui a tant besoin de devenir meilleure ou seulement moins mauvaise, est-ce assez de la régénérer physiquement? Le secret du bonheur réside-t-il, pour elle, dans des glandes? M. Constantin ne le croit pas. Moi non plus. Interrogez là-dessus M. Georges Duhamel, il vous répondra avec sagesse que c'est de chacun de nous, individuellement, que dépend la victoire collective du bien sur le mal. Hors de l'effort moral personnel, point de salut. Les tragiques évocations de M. Constantin, les hautains et fougueux commentaires dont il les accompagne confirment l'impression des gens raisonnables que nos progrès spirituels sont loin de correspondre à nos progrès matériels.

Il y a beaucoup d'analogies intimes entre **Les ressuscités** par M. Bernard Lecache et **Drame passionnel** par M. Maurice Roya. Ce sont deux livres jeunes, de la sauvage jeunesse d'aujourd'hui, énergiques, sommaires, et qui tapent du poing pour se faire entendre. Plus tard, des chercheurs iront exhumer le désespoir et la rage qui sont à la base des fascisme, communisme, travaillisme de l'Université d'Oxford, anti-puritanisme et anti-affairisme américains... dans des pages pareilles à celles-ci. L'histoire qui se compose n'est pas audible pour ses contemporains; elle lance ses ondes, par-dessus les faits, vers le futur. *Les ressuscités* sont les Juifs, se dégageant, comme d'un autre et pire exil à Babylone, des banques, des situations mondaines où ils se fourvoyaient, de l'intrication avec les goym, et revenant, non à un nationalisme, mais à leur rôle fatal de meneurs messianiques, d'accoucheurs des idéals qui veulent naître. Détails trop abominables pour n'être pas vrais, sur la persécution hitlérienne. *Drame*

passionnel relate, avec gaucherie, mais vigueur, la misère et le suicide de deux êtres qui s'aimaient sans avoir le sou, n'étaient pas de taille à tenir contre le code de l'argent et pourtant refusaient de se soumettre.

Nous en sommes, pour le roman, au comble du savoir-faire; au point qu'on ne s'originalise que par le faire négligé, le mal ou pas écrit et composé! Voici dans **La conférence de Biarritz** par M. Bertrand Defos, un des plus difficiles sujets qui soient: la psychologie d'un politicien idéologue. L'auteur n'a pu évidemment éviter les phrases oratoires, les dialogues à controverses, tout le nauséeux appareil à truismes et sophismes. Mais à travers tout cela l'histoire a du ton, de la chaleur. Les femmes vivent; vivent aussi, chacun avec la particularité qui le distingue dans l'hypocrisie commune, tous ces héros dont Genève est le tréteau; et même vit le grand homme — un Briand qui aurait eu sous la peau molle une solide charpente morale — jusqu'à ce qu'un énergumène le tue... Peut-être que ce livre, encore, on le tirera, plus tard, des masses d' « invendus » pour le consulter à des fins extra-littéraires.

M. Louis de Robert, renonçant, pour un temps, au roman élégiaque où il excelle, nous conte une belle histoire édifiante sous ce titre **Le chemin de la fortune** qui aurait pu être celui d'une planche d'Epinal... On y voit, énergique et probe, un certain Lionel Suard s'élever, grâce à son intelligence, de la pauvreté à la fortune, et devenir grand philanthrope dans son âge mûr, après avoir été petit voleur dans sa jeunesse. Si l'affabulation de ce récit attachant a quelque chose de merveilleux, — aujourd'hui, surtout, où l'on ne voit que déconfitures, — les détails et les personnages n'en sont pas moins empruntés à la réalité. Ceux-ci vivent, et ceux-là: suicide en avion de l'industriel Astier, internement forcé de sa femme dans une maison de fous, nous savons qu'ils ont été fournis par la chronique contemporaine.

Mémorialiste plus que romancier véritable, M. Sylvain Bonmariage publie, cependant, plus volontiers, des fictions que des souvenirs; mais les uns ont l'air de fictions et les autres de souvenirs... Je ne crois pas que l'auteur de **La vache à Colas** qui est l'histoire d'une famille parpaillote, depuis la

veille de la Saint-Barthélemy jusqu'à nos jours, se rende compte, exactement d'ailleurs, où la vérité finit et où la fable commence. Mais peu m'importe, puisqu'il réussit à me donner l'illusion qu'elles sont faites de la même étoffe... « Roman de mœurs », *La vache à Colas* contient quelques « morceaux », dont il faut admirer la vigueur de pensée et le sens historique, malgré qu'on en ait. Si maintes évocations pittoresques et maintes observations pleines d'humour rendent intéressant, d'un bout à l'autre, le récit un peu étiré ou nonchalant de M. Bonmariage, les quarante premières pages du premier chapitre de ce récit, où est étudié le problème qui se posait à Catherine de Médicis au mois d'août de 1572, s'attestent, à mon humble avis, d'une qualité exceptionnelle.

Entre Saône et Rhône, ils disent **Perrache-Brotteaux,** comme nous, ici, Madeleine-Bastille ou Montrouge-Gare de l'Est. Mais, à part ce titre et l'apologie qui en ouvre la série, rien de spécifiquement lyonnais dans le recueil de chroniques de Tancrède de Visan, parues d'abord dans un périodique local. Peut-être que n'importe où, n'importe quel poète de l'école à laquelle cet esthète a appartenu aurait tiré les mêmes variations des mêmes motifs: Noël, printemps, vacances, mondanités et amourettes. Mais ladite école étant entrée dans l'histoire littéraire, et y occupant une place d'honneur, les airs de bravoure d'un de ses derniers adhérents ont le charme émouvant « des voix chères qui se sont tues ».

JOHN CHARPENTIER.

THEATRE

Rouge, trois actes de M. H. Duvernois, au Théâtre Saint-Georges. — Edouard Champion à la Comédie-Française.

M. Duvernois vient d'écrire une pièce charmante. Il ne paraît pas en une saison un si grand nombre de pièces charmantes que l'on ne doive être heureux de pouvoir en saluer une. Mais pendant toute la première partie de la représentation, à savoir durant le premier acte, on s'est cru en présence d'une pièce forte. Le contentement final que l'on a retiré du spectacle s'est donc mêlé d'un fugitif désappointement. D'autant plus que la qualité de ce premier acte était particulièrement remarquable. On ne pouvait traiter

avec plus de détachement et de légèreté un grand sujet, car il s'agissait d'un grand sujet et même de deux grands sujets.

En premier lieu, **Rouge** décrivait l'intoxication qui peut atteindre les natures faibles, lorsqu'elles jouissent d'une fortune excessive, et le déséquilibre mental qui peut en résulter pour elles. En second lieu, et comme un symptôme de cette intoxication et de ce déséquilibre, il nous montrait de très riches bourgeois qui, par snobisme, adoptaient et professaient des idées révolutionnaires. J'avoue que c'est là des personnages d'une sorte que j'éprouve un plaisir extrême à voir satirisée, et je regrette que M. Duvernois n'ait pas poussé jusqu'au bout le portrait caricatural qu'il en a esquissé. Le bourgeois révolutionnaire est un fantoche qui vaudrait de venir faire pendant au bourgeois gentilhomme. Je n'ai pas de complaisance pour lui et je voudrais qu'on lui dît son fait une bonne fois. On comprend bien que ce n'est pas les idées qu'il professe ou qui le séduisent auxquelles je m'en prends ici, et je sortirais étrangement du cadre de cette rubrique si je me mêlais de faire une discussion économique ou sociale. Non, je n'examine point la valeur de la doctrine révolutionnaire, pas plus que Molière (à qui je ne songe pas à me comparer) ne songeait à discuter la gentilhommerie. Ce qui m'étonne, c'est que l'on ne sente pas l'incompatibilité qu'il y a entre ces doctrines et un certain état, et le ridicule qu'il y a à les professer lorsqu'on demeure dans cet état. C'est là ce qui mérite d'être raillé, car c'est l'effet d'un travers, et qui exige d'être combattu.

C'est en outre une façon d'être vicieuse; elle menace d'être dangereuse à celui qui la professe et même de nuire à chacune des deux doctrines qui se trouvent involontairement conjuguées pour une minute dans la personne de cet impertinent.

Le travers d'esprit de ce bourgeois, on le connaît bien, c'est celui que Jules de Gaultier a isolé à propos d'Emma Bovary et par l'effet duquel on se rêve autre que l'on n'est. C'est ce faux mouvement de l'esprit que Jean Pellerin, le délicieux poète, a dépeint dans ce vers inoubliable du *Bouquet inutile :* « Le Hanovre se croit Cythère. » Il faut souligner que ce sont

là des termes inconciliables, des attributs qui ne peuvent avoir un support commun. Il est aussi parfaitement impossible au bourgeois d'être révolutionnaire qu'au Hanovre d'être Cythère. Il faut choisir, et choisir avec tout ce que le choix implique de renoncement. Soyez ceci ou cela à votre guise, mais ne soyez pas, ne tentez pas d'être l'un et l'autre à la fois. C'est dans votre aspiration sans résultat à être autre chose que ce que vous êtes qu'il y du bovarisme. Vous devenez, tandis que vous vous laissez aller à votre chimère, pareil à ce poisson hydrophobe, à ce hibou effrayé par les ténèbres dont parlait un dramaturge du dix-neuvième siècle que ma mémoire défaillante ne me permet pas d'identifier, mais qui symbolise si bien l'incompatibilité d'un être avec son milieu. Ainsi, dans le milieu bourgeois, bourgeois qui rêvez de révolution, vous souffrez comme souffre dans l'eau le poisson hydrophobe ou, dans la nuit, l'oiseau de nuit qui ne l'aime pas. Mais, pour persévérer dans nos comparaisons de poisson, lorsque vous pénétrez dans le milieu révolutionnaire, vous devenez pareil au poisson soluble que vous connaissez si bien, vous dont la culture surréaliste est naturellement fort poussée, car l'on peut bien dire que le surréalisme est un des chemins de velours qui mènent le bourgeois à l'idée révolutionnaire. Et, pareil au poisson soluble qui se détruit doucement dans l'eau où il devrait vivre, vous périssez vous-même dans le milieu où vous rêvez de vous absorber.

Mais je crains que ma démonstration ne vous paraisse pas encore probante et que vous ne remarquiez pas assez ce qu'il devrait y avoir d'obstacles infranchissables entre votre état et la doctrine qui vous séduit. Pour vous le démontrer, j'aurai recours à une comparaison d'un autre ordre.

Imaginez que la vie monastique, et spécialement celle qu'institue la règle bénédictine, représente à vos yeux un incomparable idéal d'existence. Ou bien imaginez que l'enseignement tel que le dispensent les jésuites vous paraisse être ce qu'il y a de mieux dans le genre. En conséquence, vous rêvez de retraites au monastère et de faire instruire vos fils par ces Messieurs. Vous n'oubliez qu'une chose, c'est que vous n'êtes pas catholique, et que, par conséquent, vous ne

sauriez atteindre à votre idéal, à moins que votre inclination ne soit assez puissante pour que vous renonciez à la qualité de protestant, de juif, de bouddhiste ou de mahométan, qui peut être la vôtre. Car il y a pareille incompatibilité entre la règle bénédictine et l'état protestant (ou tous les autres nommés) qu'entre les idées révolutionnaires et l'état bourgeois. On ne peut accorder les unes avec l'autre, et, si on tient à les professer, il faut renoncer à tout ce qui le caractérise. On cite d'ailleurs des personnes qui pour mettre en harmonie leur existence et leur doctrine, ont renoncé aux biens qu'elles tenaient de leur condition bourgeoise (comme faisaient jadis les néophytes qu'un beau zèle conduisait à la vie religieuse). Ces rares personnes-là ne sont point celles à qui ma critique prétend viser, car, je le répète, ce n'est pas la doctrine même que je discute ici, mais certaines façons ridicules de la professer. C'est cette façon que l'on reconnaît chez l'héroïne, délicieuse quand même, de *Rouge*, et je regrette d'autant plus qu'après nous avoir inspiré les réflexions que je viens de dire, M. Duvernois ne les ait pas exposées et développées lui-même, parce qu'il n'aurait pas manqué de les mener à un degré d'évidence où je me sens bien incapable de les conduire, et parce qu'il les aurait douées de beaucoup plus de force de persuasion. Reconnaissons cependant qu'il est déjà bien beau qu'un ouvrage qui s'est maintenu dans les régions aimables de la comédie légère, ait débuté avec une énergie capable de nous inspirer de telles réflexions. En sorte que, par l'effet d'une rare habileté, il nous met dans l'état même où la haute satire devrait nous introduire et il se garde bien d'en brandir le fouet à neuf queues. Sans complaisance, avec cette indulgence qui n'est point dupe, où se reconnaît essentiellement le caractère de son art, il brosse un tableau plein d'humour, de mouvement et de pittoresque. Les scènes se poursuivent sur un rythme allègre et l'on arrive au dénouement, entraîné par le jeu plaisant de l'intrigue, sans avoir absolument senti que l'on frôlait la grande comédie de mœurs.

§

On sait qu'**Edouard Champion** a formé le dessein d'établir la suite du Joannidès (je pense que vous savez ce que

c'est). L'année dernière, il nous a donné un volume où l'on voyait décrite la vie au jour le jour de la Comédie-Française depuis 1927, date où il reprenait la suite de la précédente publication, jusqu'à l'année 1932. Il vient de publier un nouveau volume consacré aux années 1933 et 1934. Le seul fait pour cet ouvrage d'embrasser deux années seulement, au lieu de six, est un premier signe de sa supériorité. L'auteur est mieux entré dans son rôle d'historiographe. On sent que c'est bien lui-même qui suit l'existence du Théâtre-Français au jour le jour et qui se préoccupe d'en recueillir les échos. Et quel établissement mérite mieux que la Comédie-Française qu'on apporte à sa vie une pareille attention! Quoiqu'on sente bien qu'elle n'est pas actuellement dans l'une des heures les plus triomphantes de son histoire, on ne se sent capable ni de se détacher d'elle, ni de douter de son destin. On pourrait croire que son sort suit exactement les mêmes vicissitudes que celui de la France même et que l'éclat du théâtre est fonction de la prospérité de la nation. Il doit bien en être ainsi d'ailleurs, et il est assez curieux de voir que l'univers qu'est un pays, que le microcosme qu'est un théâtre, souffrent en même temps d'une crise d'autorité, — ce qui veut dire d'une absence d'autorité. Mais là comme ici, tant de beaux éléments sont à la disposition de qui pourra les mettre en œuvre, qu'on ne doute pas qu'il surgisse un jour enfin. Et, tout en maugréant, on prend patience en l'attendant.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Science et loi, exposés et discussions de la cinquième semaine internationale de synthèse; Alcan. — James Jeans : *Les nouvelles bases philosophiques de la science*, traduction André Lalande; Hermann. — Mémento.

C'est la seconde fois que la fondation *Pour la science* s'occupe de sciences exactes : la deuxième « semaine internationale de synthèse » était consacrée (partiellement) à la relativité, et il en est résulté six brochures, éditées chez Hermann, dont nous avons rendu compte en leur temps (1).

Cette fois-ci, dans le livre de deux cents et quelques pages

(1) *Mercure de France*, 15 avril 1933, pp. 422, 423.

intitulé **Science et loi,** nous retrouvons avec un peu de retard les rapports et discussions de la cinquième « semaine » (29 mai-3 juin 1933). En réalité, il s'agissait de mettre au point la grande question du déterminisme, renouvelée par les physiciens depuis plusieurs années; il en a été souvent question dans cette rubrique.

Science et loi présente un intérêt très inégal : les représentants des disciplines peu avancées (histoire, sociologie, etc.) ne nous donnent guère que du verbiage, et s'apparentent bien plus aux littérateurs qu'aux véritables savants. Faisons néanmoins une exception pour Lucien Febvre, professeur au Collège de France, dont les interventions dénotent un esprit profond et suffisamment documenté sur les sujets qui sortent de sa spécialité.

Deux exposés attireront surtout notre attention : celui de F. Gonseth (Zurich) sur les mathématiques, celui d'Henri Mineur (Paris) sur la mécanique et l'astronomie; nous extrayons de ces chapitres les passages suivants :

Les mathématiques sont incapables de créer un schème invariable, adéquat à la notion générale de loi (p. 28). Les mathématiques sont simplement la grammaire de la connaissance (p. 41). La géométrie est une théorie de l'espace, au sens que prend le mot *théorie* en physique (p. 33). Dire que l'on trouve l'idée générale de loi mathématique dans notre entendement, c'est éluder tous les problèmes de la connaissance que pose la notion de loi (p. 21). L'élément explicatif de la science moderne, c'est la relation fonctionnelle, à la condition de faire intervenir à la fois des variables indépendantes et des variables aléatoires (p. 26). Les vérités mathématiques sont des lois de physique... La méthode axiomatique peut servir de doctrine commune aux mathématiques et aux sciences de la nature (p. 41).

L'histoire des sciences montre que tous les concepts fondamentaux nous viennent de l'observation du monde extérieur (p. 54). La statistique est la méthode des sciences qui débutent ou qui sont impuissantes à analyser complètement les phénomènes qu'elles étudient (p. 63). En niant le déterminisme, on est allé un peu vite en besogne (p. 51). Du principe de Heisenberg, on déduit qu'un certain déterminisme n'est plus valable, mais cela n'entache pas le déterminisme lui-même, puisqu'on peut concevoir un déterminisme non mécanique (p. 70). Le déterminisme reste une base nécessaire à toute recherche scientifique; c'est une méthode féconde,

jusqu'à présent couronnée de succès. L'idée d'indéterminisme, de miracle, apparaît comme gratuite (p. 73).

La conclusion de cette discussion s'est cristallisée autour des conceptions de Paul Langevin, sur lesquelles nous avons déjà insisté (2) :

La crise de la science est bien factice (p. 226). La conception statistique — nouvelle habitude d'esprit — n'implique pas la mort du déterminisme. Eddington danse la danse du scalp autour de ce qu'il appelle « le vieux déterminisme d'avant 1927 ». Il se fait illusion : un certain postulat déterministe subsistera obligatoirement dans la science (p. 120).

§

En même temps qu'Arthur Eddington, Langevin invoque souvent le *cas* de James Jeans, dont nous connaissons (3) les théories fantaisistes, uniquement inspirées par une idiosyncrasie affective.

Ces jours-ci vient de paraître une traduction (4) d'un ouvrage que l'auteur a intitulé **Les nouvelles bases philosophiques de la science,** alors qu'un titre plus adéquat eût été : *Les nouvelles bases scientifiques de la philosophie.* Nous ne ferons pas, à l'illustre savant anglais, l'injure de croire qu'il n'a pas pensé à ce second titre; mais, s'il a choisi le premier, c'est qu'il est résolument anti-objectiviste et qu'il obéit — souvent inconsciemment — à des considérations extra-scientifiques.

Ne le dissimulons pas : ce nouveau livre est un panorama enchanteur de l'atomistique, de la relativité, des quanta et de la mécanique ondulatoire, présenté en un style éblouissant, émaillé de comparaisons frappantes et justes. L'auteur est resté impartial dans l'ensemble; il termine cependant par une opposition entre « intellectualisme et matérialisme » qui ferait sourire Bergson, opposition aggravée d'une confusion entre idéalisme et intellectualisme (p. 304). Plusieurs passages témoignent d'une philosophie sommaire et contestable :

(2) Notamment *ibid.*, 15 juillet 1930, pp. 436-439, et 15 novembre 1933, pp. 163-166.
(3) *Ibid.*, 15 décembre 1931, pp. 629-632, et 15 octobre 1933, pp. 420-421.
(4) A peu près correcte.

Nous sommes tentés de supposer que notre esprit est en contact avec la réalité par d'autres voies que les voies purement physiques (p. 149). La nature elle-même (*sic*) ignore ce qui va se passer (p. 264). Les causes doivent avoir la même nature (?) que leurs effets (p. 289), etc.

Mais, dans l'ensemble, les préférences personnelles sont bien moins tyranniques que dans *Le mystérieux Univers*, publié à la même librairie : il y a donc beaucoup de profit — et peu de dangers — à lire cet exposé remarquable.

MÉMENTO. — Je signalerai brièvement deux ouvrages d'ordre tout à fait différent, mais qui auraient pu, l'un et l'lutre, adopter l'exergue infiniment sympathique : *Comprendre ce que l'on fait.*

Dans ses *Leçons d'initiation mathématique* (Dunod), Pierre Renard, ancien ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, s'adresse aux Cours professionnels et aux apprentis. Il leur explique fort clairement les rudiments de l'arithmétique, les approximations et les erreurs, les équations simples, les proportions, les nombres complexes. Il subsiste toutefois plusieurs inexactitudes, faciles à corriger pour une deuxième édition.

C'est encore chez Dunod qu'a paru un manuel fort bien fait, intitulé *De l'organisation ménagère, par Paulette Bernège* (5) : il faut donner à chacun « un esprit réfléchi et logique, une discipline de pensée qui permette d'improviser, de diriger, de s'adapter, de résoudre une difficulté ». Trois parties traitent successivement :

des notions d'organisation,
des règles de la méthode,
des applications pratiques.

Dans le domaine qu'elle a choisi, l'œuvre de Paulette Bernège est une intéressante introduction au règne de la technique rationnelle.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Bernard Lazare : *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes.* J. Crès. — Léon de Poncins : *Tempête sur le monde ou La Faillite du Progrès.* Beauchesne. — Mémento.

L'éditeur Jean Crès est grandement à louer d'avoir, pour son début, réédité le livre de Bernard Lazare, **L'Antisémitisme et ses causes,** qui était devenu introuvable (même

(5) Nous avons également (*Ibid.*, 15 février 1934, p. 137) recommandé un de ses précédents ouvrages.

l'exemplaire de la Bibliothèque nationale ne peut servir, ayant été privé d'un certain nombre de pages par un lecteur inscrupuleux) et de l'avoir réédité en excellente typographie, et enrichi d'une chaleureuse préface d'André Fontainas, qu'on a pu lire ici même.

J'ai beaucoup connu Bernard Lazare qui, on le sait, s'appelait Lazare Bernard; nous étions amis d'enfance, et habitant à Nîmes presque porte à porte, nous passions nos journées ensemble entre les benoîtes années 1880 à 1884; hélas, comme le temps passe! Un demi-siècle, déjà... C'est quand nous vînmes à Paris, tous les deux, que nous nous vîmes un peu moins; nous ne suivions pas les mêmes études et surtout nous n'habitions pas le même quartier, ce qui suffit à Paris pour desserrer un peu les relations. Cependant, nous restions très amicalement liés, et il a collaboré aux premiers numéros de l'*Ermitage* que je fondais en 1890. comme je collaborai aux *Entretiens politiques et littéraires* dont il avait assumé la direction. J'ai gardé pour sa mémoire beaucoup d'affection, sans parler de l'estime littéraire, car c'était un excellent prosateur et son *Miroir des légendes* ne devrait pas être oublié.

Quand il était jeune, Bernard Lazare ne jurait, comme un peu nous tous, que par Taine et Renan; il était donc à la fois très aristocrate et très antijacobin; son libéralisme était fort respectueux des choses religieuses, et parfois, il semblait plus près du christianisme que du judéïsme; je l'ai même connu antisémite en ce sens que, fier d'être *sephardim,* il avait pour les *askenazim* le mépris le plus violent (je n'ai pas besoin de dire que les *sephardim* ce sont les juifs méditerranéens, de race vraiment sémitique, tandis que les *askenazim,* ce sont les juifs de l'Europe orientale, de race mêlée, et principalement touraniens, semble-t-il). Il fit même des conférences où il malmenait les juifs portant des noms slaves ou tudesques, y compris les Rothschild. Une polémique qu'il eut avec Drumont modifia plus tard ses idées. Mais il avait déjà donné en 1894 le livre dont je rends compte.

Dès les premières lignes, il avait écrit ceci:

Il m'a semblé qu'une opinion aussi universelle que l'antisémitisme ayant fleuri dans tous les lieux et dans tous les temps,

avant l'ère chrétienne et après, à Alexandrie, à Rome et à Antioche, en Arabie et en Perse, dans l'Europe du moyen âge et dans l'Europe moderne, en un mot dans tous les pays du monde où il y a eu et où il y a des juifs, il m'a semblé qu'une telle opinion ne pouvait être le résultat d'une fantaisie ou d'un caprice perpétuel, et qu'il devait y avoir à son éclosion et à sa permanence des raisons profondes et sérieuses.

En parlant ainsi, Bernard Lazare semblait bien donner raison à Drumont, et peut-être fut-ce la façon dont celui-ci tira parti de ce texte qui l'irrita et lui fit modifier sinon sa pensée, du moins son point de vue.

Ce n'est pas d'ailleurs en quelques lignes qu'on peut traiter un sujet aussi immense que celui de l'Antisémitisme et qui soulève tant de problèmes ethniques, historiques, psychologiques, sociologiques. Bernard Lazare eut peut-être le tort d'insister sur ces derniers. « Fondée sur le mensonge, sur l'intérêt, sur l'égoïsme, sur l'injustice et sur le dol, la société actuelle est destinée à périr », avait-il dit en guise de conclusion. C'est qu'il avait bien évolué en dix ans, et que du libéralisme à la Taine et à la Renan, il avait glissé à l'anarchie à la Bakounine et à la Kropotkine; mais alors, comme moi je n'avais pas glissé, nous ne pouvions plus nous entendre.

Un peu plus tard, il devait jouer un rôle important dans notre politique intérieure, rôle simplement occasionnel puisque ce fut lui qui, par sa brochure : *La Vérité sur l'Affaire Dreyfus,* déclencha le tourbillon. Il s'y conduisit d'ailleurs avec une parfaite sagesse, ne descendant pas dans l'arène et après le second conseil de guerre de Rennes, gardant, ainsi que son ami Péguy, une attitude très digne, sans rapport aucun avec les frénésies politiciennes des Reinach, des Clemenceau et des Jaurès pour qui il se montra sévère.

Son livre *L'Antisémitisme,* pour revenir à lui, est remarquable et peut être consulté même aujourd'hui, encore que des études plus fouillées aient paru depuis sur le même sujet, par exemple la grande étude *Juifs et Chrétiens,* de Varguet dans le *Dictionnaire apologétique.* Bernard Lazare était très laborieux et très consciencieux, et on peut lui faire confiance, tout en rectifiant, quand il y a lieu, ses faits ou ses chiffres. Par exemple, à la page 111 du Tome II, il donne le chiffre

de 8 millions pour l'ensemble des Juifs dans le monde (Théodore Reinach n'avait dit que 6.300.000). Or, d'après les statistiques actuelles (voir notamment Eberlin, *Les Juifs d'aujourd'hui,* 1927), les Juifs seraient près de 16 millions, juste le double. Les statistiques sont d'ailleurs approximatives. En France, par exemple, depuis qu'on ne porte plus la religion sur les fiches individuelles du recensement, on ne peut pas savoir combien il y a d'Israélites; on dit, un peu au hasard, 150.000; mais probablement, et surtout depuis l'exode des Juifs s'éloignant de l'Allemagne d'Hitler, ils sont plus nombreux; et au surplus, le rôle qu'ils jouent chez nous est supérieur encore à leur proportion numérique.

Cette question du rôle des Israélites dans les sociétés modernes est une des plus délicates qui soient, et le malheur veut qu'elle soit traitée par des gens sans délicatesse. On voit encore des gens qui trouvent partout la main des Juifs comme d'autres voient partout celle des jésuites. Certes, on ne peut pas nier que les banquiers soient, en un certain sens (qu'il faudrait d'ailleurs définir et limiter) les maîtres du monde et que beaucoup de ces banquiers soient juifs; et de même, il y a beaucoup de juifs dans les milieux d'agitation révolutionnaire comme dans les milieux de farfouillement maçonnique, ceux-ci si importants dans les pays intoxiqués, comme le nôtre, d'esprit politicien. Mais il ne faut pas en conclure que ce sont les Juifs qui mènent le monde, pas plus en bien qu'en mal; on pourrait même dire qu'ils ne mènent rien du tout, et qu'il y a dans tout ce qu'on dit sur eux beaucoup de battage. Je lisais dernièrement le très remarquable ouvrage de F. Grenard sur la *Révolution russe,* et j'étais étonné de voir le peu de place que tenait la juiverie dans cette décade qui va de 1905 à 1917; le fait qu'à un moment donné tous les chefs du mouvement bolcheviste à l'exception de Lénine (et encore il était, dit-on, demi-juif, sa mère s'appelant Blank, nom peu slave) et presque tous les commissaires du peuple étaient juifs ne prouve pas du tout que le mouvement révolutionnaire ait été juif; il n'y aurait pas eu un Juif en Russie que le cours des événements se serait produit exactement comme il eut lieu: tout y porte la marque russe (slavo-touranienne) et non la marque juive.

Donc, il faut lire avec précaution les livres qui, comme celui de Léon de Poncins, **Tempête sur le monde ou la Faillite du progrès,** essaient d'expliquer tous les maux dont nous souffrons par la nocivité de la race juive ou seulement de la mentalité juive. Sauf pour le christianisme, les juifs n'ont jamais joué de rôle décisif dans le monde, et ce n'est pas eux qu'il faut rendre responsables des folies sanglantes d'aujourd'hui ni de celles d'hier; c'est seulement parce que le juif est psychologiquement un agité imitateur, cas curieux de mimétisme humain, qu'il a l'air de jouer dans le monde, aussi bien en temps de sérénité qu'en temps de révolution, un rôle d'initiative; en réalité, il ne fait que suivre le mouvement, en faisant seulement croire que ce mouvement il le crée parce qu'il en profite.

Ceci, on a pu s'en rendre compte chez nous lors de l'Affaire Dreyfus dont je parlais à propos de Bernard Lazare. Même aujourd'hui, beaucoup de gens croient que cette affaire a été d'origine juive, qu'on n'a accusé Dreyfus que parce qu'il était juif etc. J'ai écrit un livre *Histoire et Psychologie de l'Affaire Dreyfus,* qui vient de paraître justement chez l'éditeur Boivin, pour prouver (tout en élucidant l'énigme historique, et en reprenant et développant l'explication que je donnais, ici même, en juillet 1931), que la préoccupation antijuive n'a été pour rien dans l'inculpation de Dreyfus, qui a été inopinée, fortuite, de l'aveu même de Reinach; ce n'est qu'après coup qu'on a parlé de juifs, et qu'on en a vu partout; cette malencontreuse Affaire Dreyfus a été le triomphe du battage juif.

Encore une fois, il faudrait un volume entier, et même plusieurs, pour traiter toutes ces questions. Qu'il me suffise de répéter, en terminant, que *l'Antisémitisme* de Bernard Lazare est un très précieux livre, et que Bernard Lazare lui-même était un homme tout à fait sympathique et un prosateur tout à fait remarquable.

Mémento. — W. Simon: *La Question juive vue par vingt-six éminentes personnalités,* E. I. F., 186, faubourg Saint-Martin. Un livre très remarquable. C'est une très louable protestation contre l'antisémitisme hitlérien. A titre d'exemple, je cite *L'Ame juive,* par Elie Faure; *La Pensée juive,* par Serouya; *La Littérature juive,*

par André Spire; *Le Racisme*, par Georges Blondel. Donc, à peu près autant de non-juifs que de juifs. — Léon Baratz: *Réalités et rêveries de Ghetto*. Extrait de la *Revue juive* de Genève. D'intéressants souvenirs sur Herzl et le IIIe Congrès sioniste (d'après l'auteur le nombre des juifs en Russie était de 6 millions avant la guerre; Théodore Reinach ne l'estimait qu'à 2 millions et demi, donc très insuffisamment). — Baron Edmond de Rothschild: *Appel au judaïsme français;* Paris, 3, rue de la Durance. Reproduction d'un discours prononcé le 11 juillet 1933 à la réunion du Comité national de secours aux victimes de l'antisémitisme en Allemagne, avec préface du grand rabbin Israël Lévi. — S. Posener: *Adolphe Crémieux*, 1796,1880, tome second; Alcan. Etude très documentée sur le célèbre avocat qui joua à certains moments un rôle politique important, notamment après le 4 septembre 1870, quand il fit rendre par le gouvernement de la Défense nationale le décret du 24 octobre sur la naturalisation obligatoire et collective des juifs algériens. — Boris Mirkine Guetzevitch: *Le Droit constitutionnel et l'Organisation de la paix*, Librairie du Recueil Sirey. Ici nous quittons le particularisme pour entrer dans l'universalisme. L'auteur a extrait des Cours de l'Académie de droit international, établi avec le concours de la Dotation Carnegie pour la Paix internationale, cette étude qu'il intitule aussi: *Droit constitutionnel de la Paix*. La simple reproduction des titres de chapitre: Les garanties internes de la Paix; La renonciation constitutionnelle à la guerre; Les régimes politiques par rapport à la Paix; Le pacte de la Société des Nations et le pacte Briand-Kellog, enfin la mise en harmonie des règles internationales de la paix avec le droit public interne évoquée à la Conférence du désarmement suffit à dire la très haute importance de cet ouvrage. Il est seulement fâcheux que les Hitler, Staline, Mussolini et autres se fichent du Droit constitutionnel de la paix comme de leur première chemise noire, brune ou sang-de-bœuf. — Maignen: *La Tour du Progrès. A la gloire de la Nature. Au progrès de l'Esprit humain*. Editions La Tour, 6, rue Mornay, Paris. Cette plaquette relève de l'architecture plus encore que de la sociologie. La silhouette donnée de la Tour future est très curieuse. Peut-être la verra-t-on exposée au prochain Salon. — Gaston Gros: *La République des coquins;* Baudinière. Le titre est fâcheux par sa brutalité, et le livre en sera dit tendancieux, mais il s'agit de savoir si le livre est juste et le titre exact. Or il l'est malheureusement. Jamais, je crois, dans notre histoire nous n'avons vu, depuis vingt ans, un tel défilé de scandales. Pas même au temps du Panama. Et encore il faudrait en ajouter. Non seulement l'auteur ne parle

pas des fripouilleries récentes (Stavisky et autres), mais même il est incomplet sur le compte des gabegies anciennes; je n'ai rien vu dans son livre sur l'Arsenal de Roanne, grande idée du socialiste Albert Thomas. Le livre n'en est pas moins à lire et à conserver. — René Dumesnil: *Raymond Poincaré;* Flammarion. Excellent résumé de la carrière du grand homme d'Etat. Quelques reproches qu'on puisse faire, çà et là, à l'ancien président, et dont moi-même je ne me suis pas privé, on ne peut pas ne pas s'incliner très bas devant sa figure, en plaignant les sots fanatiques qui ont si longtemps vomi sur lui, en éructant Poincaré-la-guerre ! Et à cette occasion il faut complimenter également M. René Dumesnil qui trouve moyen de mener de front avec une égale maîtrise la critique historique, la critique littéraire et la critique musicale. — Le numéro spécial du 23 novembre de l'*Espoir français,* 38, rue de Liége, est tout à fait remarquable; il est consacré à l'*Impuissance gouvernementale* et reproduit les passages les plus importants des Déclarations ministérielles de la trentaine de Cabinets qui se sont succédé depuis 1920, accompagnés de brefs commentaires constatant que rien n'a été fait de tout ce qui avait été promis par ces politiciens successifs. Ce journal hebdomadaire, *L'Espoir français,* qui malheureusement n'est pas vendu au numéro, compte donner aussi des ouvrages sur la Réforme de l'Etat, et le premier qui ouvre la série est signé de mon nom; c'est le livre *Au pays des leviers de commande,* qui est un voyage d'exploration parmi les vieux rouages à mettre de côté et les rouages neufs à substituer aux anciens; je me borne à signaler l'ouvrage dont il sera parlé ailleurs.

HENRI MAZEL.

LITTERATURE ET QUESTIONS COLONIALES

XXX: *Réalités Coloniales,* Mercure de France. — Raymond Savignac: *Dans le sillage des Caravelles,* éditions des « Annales Coloniales ». — Henry Bordeaux: *Le Miracle du Maroc, la Terre Africaine,* Plon. — Léandre Vaillat: *Le Périple Marocain,* Flammarion. — Jules Borély: *Tinmel,* « Les Marges » au Grand Meaulnes. — Marcel Griaule: *Les Flambeurs d'Hommes,* Calmann-Lévy. — Madeleine Poulaine: *Visions Malgaches,* Amadieu. — Colonel Jean Charbonneau: *Balimatoua et Compagnie,* Charles Lavauzelle. — J. F. Reste: *Le Dahomey,* Comité de l'Afrique Française. — Victor Basquel: *Castes,* Jean Crès. — Jean Dorsenne: *Sous le Soleil des Bonzes,* Emile-Paul. — Paul Bernard : *Le Problème Economique Indochinois,* Nouvelles Editions Latines. — J.-B. Alberti: *L'Indochine d'Autrefois et d'Aujourd'hui,* Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Georges Bonneau: *Aux Trois Bonheurs ou le Japon de la Tradition,* Plon. — Marcel Olivier: *Circuit américain,* Bernard Grasset.

Depuis que nous avons à la tête du *Musée des Colonies et de la France extérieure* un conservateur érudit, actif, donc

capable, — mon confrère et ami Ary Leblond, Réunionnais, plein de talent comme son frère Marius Leblond, — il nous est permis de regarder plus en face certaines réalités coloniales d'ordre géographique, historique, économique, maritime et littéraire.

M. Louis Rollin, notre actuel Ministre des Colonies, fin lettré, ne s'est jamais désintéressé de la littérature exotique et coloniale, même au temps où il présidait aux destinées de la Marine marchande ou du Commerce: c'est dire qu'il est en étroite communion d'idées avec Ary Leblond dans l'agencement de ce *Musée des Colonies,* fondé par l'illustre Lyautey. En effet, en plus de l'aquarium qui est une merveille mondiale, il y a par exemple cette délicieuse *Salle Paul et Virginie,* qui réunit les plus vieilles éditions du célèbre roman de Bernardin de Saint-Pierre; il y a la *Section Historique,* qui va de l'histoire des Croisés à celle du Maroc; il y a la *Salle Hindoue,* où rayonne le souvenir de Victor Jacquemont, ami, correspondant et collaborateur de Stendhal, Jacquemont qui se révèle dessinateur et aquarelliste; etc...

Ces **Réalités coloniales,** un auteur anonyme, X.X.X, vient de les étudier assez âprement dans un volume publié par le *Mercure de France.* Beaucoup de critiques, assez fondées, dans ce livre, mais sans parti pris, à proprement parler. L'auteur mystérieux y discute les débuts de l'Administration centrale des Colonies, bien avant qu'on envisageât l'autonomie coloniale intégrale. Sur la question du « prestige » aux colonies, je suis tout à fait d'accord avec cet auteur. Notre manie de *démocratie à toutes les sauces,* n'est jamais très appréciée ni comprise par nos ressortissants indigènes — noirs ou jaunes — qui préfèrent à la familiarité bon enfant la majesté imposante d'un fonctionnaire, chamarré de broderies et de dorures. On ne changera jamais rien à cela!... La République, d'ailleurs, a besoin d'être « respectée »... Surtout en ce moment!

Dans le Sillage des Caravelles, du romancier Raymond Savignac, est le rêve (réalisé) d'un départ vers les horizons lointains des îles Caraïbes et aussi des archipels des Mers du Sud. Joli titre, vivant livre, adroitement illustré, fortement documenté, avec son air de ne pas y toucher. S'il y avait

beaucoup de tels amateurs d'aventures d'outre-mer, il y aurait moins de sédentaires dans nos mornes sous-préfectures.

Au surplus, ce qu'Henry Bordeaux appelle, dans son dernier livre, **Le Miracle du Maroc,** n'est-il pas une démonstration absolue de ce curieux aimant qui, toujours, attira notre race aux quatre points cardinaux du globe? J'entends bien qu'on a fait des miracles au Maroc, d'Oran à Taza, d'Agadir à Tiznit, sur toute cette terre africaine qui va de Casablanca à Sfax, en passant par Tlemcen et Constantine; mais il n'y a pas de miracles qu'au Maroc, il y en a aussi ailleurs. C'est ce que je dirai également à Léandre Vaillat, auteur du **Périple marocain,** où l'œuvre du maréchal Lyautey est si éloquemment évoquée, en un livre agréable et bien présenté. Mais quel beau volume (encore marocain), nous devons à M. Jules Borély, auteur de ces 12 Carnets de notes intitulées **Tinmel**! On ne peut pas faire mieux, ni publier plus beau. Jules Borély, spécialiste des questions archéologiques au Maroc, nous donne une fois de plus la preuve de sa maîtrise dans cet ouuvrage qui fait honneur non seulement à sa compétence technique, mais encore au bon goût de ses éditeurs, « Les Marges ». Ceux-là aussi ont réalisé un miracle marocain en librairie.

Marcel Griaule est le récent lauréat du prix Gringoire, **Les Flambeurs d'Hommes,** que le jeune et érudit ethnographe publia avec succès chez Calmann-Lévy. Le volume est d'un savant, mais il est aussi, parfois, d'un artiste et d'un poète; en tout cas, il témoigne d'une grande amour pour l'Afrique Orientale, spécialement pour le Nil abyssin, région encore relativement peu connue et peu décrite. (On se souvient du livre si curieux, *Ethiopie Moderne,* publié il y a deux ans par la comtesse de Jumilhac, infatigable voyageuse et perspicace observatrice...)

Nos lecteurs sont habitués à faire souvent avec moi des bonds géographiques inattendus et prodigieux. Aussi ne m'en voudront-ils pas de les entraîner maintenant vers la grande île madécasse, avec les **Visions Malgaches** de Madeleine Poulaine qui nous donne une idée réaliste et pittoresque de ce qu'est la vie et la mort à Tananarive-la-Rouge. L'auteur, en son livre illustré de *bois* de René Pia, y écrit en toute

sincérité ses impressions de voyageuse et de résidente sur la grande île au travail. Livre instructif, plus sérieusement traité que ce roman sur l'Inde tragique que vient de publier M. Victor Basquel, je veux parler de **Castes,** ouvrage qui aurait été plus réussi, à mon avis, si son auteur l'avait conçu en étude sociale et non en roman. N'est pas romancier qui veut: il y faut la manière, l'expérience, tout cet acquit que possède par exemple, Jean Dorsenne, et dont il fait preuve dans son dernier roman cambodgien **Sous le Soleil des Bonzes.**

Mais l'éloge de Jean Dorsenne, écrivain consacré, n'est plus à faire. On peut écrire, comme M. Georges Bonneau, un agréable et poétique volume intitulé **Aux Trois Bonheurs, ou le Japon de la Tradition,** et le réussir comme c'est le cas pour ce livre; mais le critique consciencieux qui découpe et lit attentivement les volumes qui lui sont confiés, est bien obligé — ayant terminé ces *Trois Bonheurs* — de s'écrier: « Non! cette charmante étude exotique n'est pas un roman: c'est une scène de la vie japonaise prise sur le vif, pleine de couleur, mais ce n'est pas un roman. »

J'ai gardé, comme on dit, « pour la bonne bouche », **Circuit américain,** du gouverneur général Marcel Olivier, auquel nous devons déjà *Le Sénégal* et *Six ans de Politique sociale à Madagascar.* Tout le monde sait que M. le gouverneur général Marcel Olivier, qui administra avec tant de clairvoyance et de sagesse le Soudan, puis Madagascar, est aujourd'hui Président du Conseil d'Administration de la Cie Générale Transatlantique, après avoir brillamment réussi, en 1931, à l'Exposition de Vincennes. Mais je n'ai pas à faire ici l'éloge du chef suprême de notre plus grande compagnie de navigation française, pas plus que l'éloge du haut fonctionnaire colonial et de l'associé du maréchal Lyautey: en vérité, je n'ai pas à vous parler de l'homme, mais seulement de l'écrivain et de son dernier livre, ce *Circuit américain,* publié chez Grasset. Par son indépendance, son originalité, son alacrité cet essai de voyage est un peu *à la manière de* Paul Morand, ce qui n'est pas un mince compliment. Marcel Olivier a cela de charmant, c'est qu'il est toujours sincère, même quand son sourire accueillant se teinte d'ironie. Mais ceci, peu de

gens le savent et encore moins s'en aperçoivent. Il en a tant vu que peu l'étonne, sauf, peut-être, son superdreadnought en marine marchande, le S/S « Normandie », de Saint-Nazaire, que commande le très sympathique capitaine Pugnet, grand amiral de la flotte de M. Cangardel.

Or, un beau matin, M. Marcel Olivier se dit qu'il serait heureusement inspiré en se déplaçant de son bureau présidentiel de la rue Auber pour se rendre compte *de visu*, par mer, par terre et surtout par air, de ce que nos amis sud-américains réalisaient chez eux, en même temps que de nos intérêts en Amérique centrale. Et, une fois de plus, ce fut la « partance » de Bordeaux. Notre guide aborde d'abord aux « isles fortunées » qui ont nom Guadeloupe, Martinique, Trinidad: il écoute avec cette patience souriante qui est sa force, les doléances de nos insatiables Antillais; puis, après les avoir consolés de son mieux, il s'embarque pour le Vénézuéla — dont il goûte le charme, surtout Caracas — et pour la Colombie, ce pays riche, intellectuel, artiste, mystique (rendant aux missions religieuses des Frères de la Doctrine chrétienne l'hommage auquel ceux-ci ont droit), pays où nous comptons tant d'amis, et qui n'est pas le « royaume des colombes », mais celui de Christophe Colomb!... Là, il est reçu solennellement, en proconsul qu'il fut jadis en *Madécassie*, bref en *conquistador*. Et c'est, sous sa plume alerte, une gerbe d'anecdotes spirituelles et piquantes. J'ai toujours rêvé de visiter cette Colombie : maintenant, j'y suis plus que jamais décidé. Seulement, c'est une contrée où il ne faut pas avoir le mal des altitudes: on n'y circule guère qu'en avion. Entre nous d'ailleurs, ce *Circuit américain* fut un sorte de raid aérien, dont la causalité ne fut pourtant pas de battre un record. Ce souci de la propagande française en pays francophiles (distinguons la bonne de l'inexistante ou de la mauvaise), empêche Marcel Olivier de s'attarder dans les délices des Capoues colombiennes qu'il visite successivement. On l'*attend* à Costa-Rica, cette république qui fait la joie des philatélistes; on l'*attend* à Salvador, également chéri des collectionneurs de timbres; on l'*attend* au Mexique où tant de nos compatriotes (*Barcelonnettes* ou autres) se sont implantés avec succès, et où les paque-

bots de Marcel Olivier touchent souvent, à la Vera-Cruz. Partout, le président de la *Transat* est chaleureusement accueilli. Au Mexique, il retrouve une ancienne connaissance, M. Goiran, ministre de France, autrefois son consul général et allié utile en Afrique du Sud; mais il ne peut s'y attarder parce qu'on l'*attend* vers l'autre Amérique, la Grande, celle du Nord, celle des gratte-ciels qui ne veut plus être celle des gangsters. Il est l'homme qu'on *attend* toujours quelque part...

Et le *Circuit américain* se poursuit en vitesse avec bonne humeur et optimisme. Sans optimisme, à quoi bon vivre, se dit Marcel Olivier, surtout en temps de crise? New-Orléans paraît à notre voyageur une ville amicale, encore pleine de souvenirs louisianais; on y est toujours un peu *francophone* par tradition. Les grandes villes de Washington et de Philadelphie réservent à notre missionnaire une réception enthousiaste, dont l'excentricité surprend parfois un peu ce Nîmois pacifique. Car Marcel Olivier est devenu, pour les Yankees, en 1935, une manière de « célébrité »... non pas tant parce que c'est un homme de *premier plan*, mais parce que c'est lui qui va inaugurer, en fin mai prochain, le plus grand paquebot du monde, la plus grosse unité marchande de l'univers, *the greatest steamer in the world!*

ROBERT CHAUVELOT.

CHRONIQUE NORD-AFRICAINE

A propos du Grand Prix littéraire algérien. — Le Grand Prix littéraire algérien 1934, du montant de 10.000 francs, a été attribué, pour l'ensemble de son œuvre, à M. Claude-Maurice Robert, par 6 voix contre 5 à Mme Magali Boisnard. Cette décision, entérinée aussitôt par M. le gouverneur général Jules Carde — n'oublions pas que la récompense en question, prévue au budget, revêt un caractère officiel — a été favorablement accueillie dans tous les milieux, le lauréat surclassant indiscutablement, et de beaucoup, ses concurrents.

Cependant, le retard apporté par le jury à publier son jugement; les longues semaines de palabres qui ont précédé le vote décisif; le mystère singulier dont furent entourées les délibérations de l'aréopage préposé à l'attribution du prix, ont soulevé les commentaires acides du public et dé-

clenché l'intervention nerveuse des grands quotidiens algérois, sous la signature, notamment, de MM. Tony Zannett, de la *Dépêche algérienne*, Robert Dournon, de la *Presse Libre*, Junius, de *l'Algérie*. Nos confrères ont été très durs en la circonstance, mais personne n'a songé à le leur reprocher.

Depuis quelques années, en effet, — nous rapportons ici d'une manière strictement objective les résultats de l'enquête que nous avons menée aussi minutieusement que possible sur ce sujet délicat, — l'attribution du Prix aurait donné lieu à des pratiques discutables, à des intrigues où certaines coteries se seraient assez durement heurtées. Il n'est pas jusqu'à la composition même du jury, dans lequel les écrivains n'occupent qu'un nombre dérisoire de sièges, qui ne serait sévèrement critiquée; des considérations absolument étrangères à la littérature pèseraient parfois lourdement sur les délibérations des jurés...

Sans faire nôtres, sans discuter en détail ces assertions où il se peut que le souci de l'autorité du Prix ne soit pas seul en cause, on doit reconnaître que le malaise existe, qu'il va croissant et que d'énergiques et promptes mesures s'imposent, si l'on ne veut pas que sombre, dans un discrédit définitif, une récompense d'un montant élevé et par là susceptible de grouper, chaque année, un nombre respectable de concurrents de haute classe.

A cet égard, un instructif rapprochement s'impose. Pareille aventure advint, dès sa première attribution, au Grand Prix littéraire de Tunisie. Le règlement initial de celui-ci mettait, pour ainsi dire, le lauréat dans l'obligation d'entonner le los de l'administration locale. C'était, on en conviendra, une gageure! M. Henry de Montherlant, d'abord distingué, refusa avec éclat, après trois mois de méditations. Aussitôt, M. le résident général Peyrouton, fonctionnaire clairvoyant et réalisateur autant que généreux mécène, se garda de persévérer dans la voie périlleuse: il modifia son règlement, et dorénavant, aucun incident ne pourra plus éclater à l'occasion de l'attribution de son Prix. Cet exemple doit être médité par la haute autorité d'ici et inspirer la refonte totale des conditions de désignation du lauréat algérien, refonte qui s'impose à tous les points de vue, sans retard.

On ne doit, en effet, manquer aucune occasion de consolider, d'améliorer les institutions susceptibles de propager dans la Colonie l'usage de la langue française et aussi de conférer à celle-ci une pureté à laquelle il semble, hélas! qu'ele ne soit pas près d'accéder, au moins à en juger par ce que nous entendons et lisons à tout instant, autour de nous.

Voici, dans cet ordre d'idées, quelques traits caractéristiques.

Une des plus belles artères d'Alger est dénommée rue d'Isly, alors qu'à Paris existe une rue de l'Isly. Laquelle des deux appellations est correcte? Le seconde, évidemment, puisque l'Isly est cette rivière sur les rives de laquelle, le 14 août 1844, le maréchal Bugeaud battit les contingents marocains alliés d'Abd-el-Kader. Pas plus qu'on ne saurait écrire la « rue de Marne » pour commémorer la bataille qui décida de l'issue de la Grande Guerre, on ne devrait voir s'étaler sur les plaques bleues d'une cité française les mots de « rue d'Isly ». Si d'aventure c'est le duc d'Isly qu'on a entendu honorer, — et c'est douteux, puisqu'à moins de cent mètres se déroule parallèlement le boulevard Bugeaud, — il faudrait tout au moins compléter le vocable et imprimer *rue Bugeaud-d'Isly*.

Il y a encore mieux chez nous, dans le domaine des partitifs. Nos coupures portent en exergue la référence: *Banque de l'Algérie*. Cette raison sociale constitue une faute grossière. Pour que cette formule fût admissible, il conviendrait que notre institut d'émission constituât la seule banque existant en Algérie, ce qui est loin d'être le cas, ou qu'elle se cantonnât dans les seules opérations financières de la Colonie, ce qui n'est point davantage la réalité. On ne devrait donc pas plus dire ni, surtout, écrire *Banque de l'Algérie* qu'on ne dit *Banque de la France* ou *Banque de la Suisse!*

Par ailleurs, tout autour de nous, et notamment dans les véhicules affectés aux transports en commun, qu'empruntent quotidiennement des milliers d'enfants, s'étalent les mentions les plus inattendues, au moins dans la forme qui leur a été donnée.

Telle compagnie signale charitablement aux usagers qu'il n'est pas indiqué d'égarer son billet: « Conservez vos tickets,

affiche-t-elle, vous pouvez être contrôlé! » Que l'on vérifie les titres de parcours, c'est fort naturel et cela dénote, de la part de la Direction, un louable souci des intérêts des actionnaires. Mais contrôler les voyageurs — et les voyageuses — n'est-ce pas quelque peu indiscret? « Conservez vos billets, peut-on lire dans le métro, ils peuvent être contrôlés! » Telle est, croyons-nous, la bonne rédaction.

D'autres véhicules offrent, au choix, des places « assises » et des places debout. Il y a quelques mois, un autobus flambant neuf portait cette indication effarante: 22 places « assises », 18 places « *debouts* ». Cet adverbe au masculin pluriel n'est-il pas un des plus horribles barbarismes qui se puissent perpétrer? Reconnaissons, malgré tout, que l'ouvrier qui le commit était conséquent avec lui-même.

— Puisque l'on me prescrit, avait-il dû penser, de peindre 22 places « assises », il est indiqué de peindre aussi 18 places « debouts ».

Il aurait pu pousser son raisonnement à fond et tracer « deboutes »: c'eût été au moins logique.

Dans ce domaine, les trouvailles ne sont ni difficiles ni rares. Sur telle ligne de la banlieue algéroise, une société de tramways, désireuse de faciliter au public l'accès de lointaines cités ouvrières a, sans augmentation de prix, substitué aux rames électriques, peu rapides, des cars véloces et confortables. En échange de cette amélioration indiscutable, elle demande aux bénéficiaires de la seconder dans son économie de personnel:

« On est prié, disent gravement les pancartes, de faciliter la perception: il n'y a pas de receveur. »

C'est proprement effarant. Jamais le Sphinx ne posa énigme aussi obscure: Œdipe lui-même n'en eût jamais démêlé le sens. Nous y avons renoncé du reste.

Aux amateurs d'ellipses, dédions ce renvoi cueilli dans un horaire officiel : « Le départ de 20 h. 40 est limité au Caroubier. » Les initiés expliquent: « L'autobus qui quitte Maison-Carrée à 20 h. 40 en direction d'Alger limite son parcours à la station du Caroubier... »

Tout cela n'est pas bien grave. Marquons bien que ces atteintes à l'orthographe ou à la syntaxe sont loin d'être le

fait d'ignorants. Les directeurs de ces compagnies de transport ou leurs chefs de service sont des techniciens de premier ordre, tous fort cultivés. On a, dans la plupart des cas, cédé aux exigences de la phonétique et à la nécessité d'être bref; on s'est dit: « Le public comprendra toujours!.. »

Evidemment! Que l'on nous permette toutefois de nous élever contre ces licences excessives. Ne sont-elles pas précisément celles que se permirent les écrivains de la décadence romaine; n'offrent-elles point les caractères des tournures vicieuses où les Africains firent sombrer les règles sévères qui avaient fait la grandeur et le charme des œuvres classiques de la bonne époque: négligence de la forme, impropriété des termes, obscurité, redondance?

On a pu, non sans raison, reprocher à nos précurseurs en ce pays d'avoir écrit et parlé le bas latin: évitons à tout prix que l'on puisse un jour nous accuser d'avoir laissé s'instaurer ici et se répandre l'usage d'un bas-français qui, félicitons-nous en, n'existe encore nulle part.

ROBERT MIGOT.

LES REVUES

La Grande Revue : un poème inédit de Léon Cladel. — *Le Divan :* Marcel Proust, l'homme, l'œuvre, la correspondance, le succès. — *L'Alsace française :* la fièvre jaune et l'aviation. — Mémento.

La Grande Revue (février) publie « Les Carriers », un grand poème inédit de Léon Cladel, qu'elle tient de M. Louis-G. Boursiac. C'est, nous déclare celui-ci, une « apothéose de l'action génératrice des masses » qui créent « la vertu imparcellaire d'un panthéisme collectivement réel ». Si l'explication manque un peu de clarté, son auteur est beaucoup plus net quand il s'agit de faits. Et voici ses très curieuses remarques au sujet de l'œuvre inédite du grand écrivain, dont il donne une « première version » :

Il y en a une seconde. Que l'on ignore. La raison en est très simple: Cladel ne la livra jamais à la publicité. Et voici pourquoi. Sur le thème initial et à tête reposée Cladel donna un second état, beaucoup plus composé et achevé. Il le lut un jour à Jean Richepin qui venait de débuter dans les lettres. Celui-ci s'en engoua. Et à quelque temps de là, il apporta à Cladel plusieurs feuillets. C'était le manuscrit des *Gueux* dont les *Carriers* lui avaient donné

l'idée. Cladel fortement intéressé par l'œuvre de ce jeune homme, dont il pressentait la valeur, remit à Richepin son propre travail. Ce geste est bien dans la manière de Cladel et il ne nous étonne point. Le romancier n'avait d'ailleurs rien à attendre de ses vers...

... Le manuscrit intégral des *Carriers* était, il n'y a pas bien longtemps encore, en la possession de Richepin. Mme Judith Cladel se l'est-elle vu restituer? Nous l'ignorons. Mais elle en possédait une copie, ainsi que le maître Antonin Perbosc et nous-même. Ce poème, en sa seconde version, restera-t-il toujours inédit? Il faut espérer que non. Qu'il me soit permis de joindre à cette espérance le souhait sincère de voir un jour toutes les poésies dispersées ou inédites de Cladel, réunies en une seule publication. Son centenaire est proche. Ne serait-ce pas là une occasion?

Le poème de Léon Cladel, d'une farouche grandeur, est rugueux de forme et de pensée. Il débute par ces strophes:

l'abîme est là béant! ils doivent y descendre,
ils doivent s'enfoncer sous ces rocs que jamais
le tonnerre de Dieu ne réduirait en cendre,
si Dieu lançait sa foudre à ces rocs abîmés.

ce que Dieu ne pourrait le pourront-ils, ces hommes?
ce que n'oserait Dieu, ces hommes l'oseront.
ils fouilleront la pierre atomes par atomes :
s'ils y trouvent quelqu'un, ils l'interrogeront.

Si Dieu tira l'homme de la glaise, c'est dans la terre que les carriers

toujours fouillant, toujours creusant — calmes et beaux

chercheront Dieu.

mais, le globe éventré, si rien ne te révèle,
si rien ne leur dit: c'est Lui! c'est Dieu! — les carriers
monteront, inventeurs d'une vertu nouvelle,
de l'intime au sublime, absolus ouvriers!
....

ni glaciers, ni volcans, ni rien qui les rebute,
ni lunes, ni soleils qui ne soient lacérés,
ni flots, ni monts, ni feux, exempts de la culbute,
car ces hommes sauront, ces hommes altérés,

le ciel éteint vidé, la terre en poudre comble,
émiettés depuis les nadirs aux zéniths,
les mondes totaux tout pilés de fond en comble:
s'il était, le tyran, nous trouverions ses nids,

rien là-haut, rien en bas! crieront les Encelades.
sois juste, et libre, et fort, monte! voici l'épieu,
peuple enseigné, l'épieu des grandes escalades!
hommes vous êtes Dieu! chacun de vous est Dieu!

§

De ce poste d'observation que je me flatte d'occuper avec une attention impartiale depuis un temps étendu déjà, j'ai risqué, au plus fort du succès que le snobisme assurait à Marcel Proust, la réprobation de ses amis, pour avoir écrit que l'on exagérait beaucoup la valeur de l'œuvre et les qualités personnelles de l'écrivain. Quelqu'un avait objecté un jour à mes réserves: « Proust, c'est une religion. » Depuis, aux tomes massifs, denses plus que le plomb, on a ajouté la correspondance. La preuve est faite, désormais: la religion était sans dieu; elle adorait une idole.

Voici le témoignage de M. Pierre Lièvre. C'est un fragment nouveau d'une étude sur le « Marcel » des familiers de l'écrivain, que **Le Divan** (mars-avril) publie en suite d'un précédent donné en septembre-octobre 1930:

On ne parle plus guère de Proust dans ce qu'on est convenu d'appeler les milieux littéraires. On ne doit pas en écrire beaucoup plus, et le temps est passé où l'on ne pouvait découper une revue sans y trouver quelque étude sur ses ouvrages ou sur sa personne. Il ne va pas jusqu'à paraître désuet, mais il n'est plus fort actuel. Le lit-on encore? Les libraires l'assurent et que son livre continue à connaître un petit débit régulier. A cela rien qui étonne, et comment pourrait-il en avoir davantage? Les proportions monstrueuses de cet ouvrage sont faites pour décourager les meilleures volontés. On craint de l'aborder, on s'y perd. Il y faudrait des cartes, des guides et des plans, des jalons et des balises.

... il a enregistré un si grand nombre d'images, un tel infini d'images qu'il ne parvient pas à leur rendre la vie en leur restituant le mouvement qu'il a observé. Il ressemble à un opérateur qui, nouveau Laocoon, serait enveloppé des replis d'un film interminable dont les myriades de myriades d'images voudraient recomposer le geste si simple d'un homme qui porterait un verre à ses lèvres. Mais ce verre n'arrive jamais aux lèvres du buveur.

Proust épistolier révéla sa physionomie « bien plus nettement que celle de ses personnages ». Il « n'avait assurément

pas une très belle âme », ni « une âme très compliquée », constate M. Pierre Lièvre. Le critique justifie son jugement avec une louable discrétion :

Cet homme avait évidemment quelques petits secrets à garantir et il se défendait uniformément contre toute approche par les moyens dont peut disposer l'homme du monde...

Sous un amas de prévenances que l'on sent fausses, il accumule des défaites et des prétextes qui désobligent d'autant plus qu'ils sont plus gracieusement opposés. Il se dérobe perpétuellement...

Un de ses amis, éprouvé sans doute par des revers de fortune et qui recourt spontanément à lui, lui fait-il part de ses soucis, il lui répond qu'il vient d'en souffrir de semblables pour n'avoir sans doute pas à donner des preuves trop effectives de sympathie. Quelqu'un lui demande une recommandation : il vaut mieux, répond-il, que tu te fasses recommander par une autre personne que moi. Or, on a l'impression qu'il est le premier à sentir ce qu'il y a de suspect dans ses perpétuelles dérobades. Il prévoit qu'on va douter de la réalité de ses affirmations et il éprouve sans cesse le besoin de se justifier à l'avance, de se prémunir contre les objections qu'on pourrait lui opposer...

C'est une âme souriante et disgracieuse, dont les manières sont les plus laides du monde. Il dit sans cesse : Ne dites pas que c'est moi qui vous l'ai dit. Téléphonez-lui, mais ne lui dites pas que c'est moi qui vous ai donné son numéro, et rien ne surprend comme certaines de ses attitudes. Quand, par exemple, dans un appartement du Ritz, on le voit qui explique à un jeune valet de chambre l'*Amphitryon* de Molière, en écoutant l'occupant du cabinet de toilette voisin remplir d'eau sa baignoire.

§

« Un cataclysme sera-t-il évité? »

Le docteur C. Legrand pose cette question dans **L'Alsace Française** (10 mars). Il s'agit de l'invasion de la fièvre jaune en Afrique orientale et en Asie où le fléau n'a jamais sévi. Le germe de la maladie est un spirochète transmissible exclusivement par un moustique, le « *stégomya fasciata* », lequel l'ayant pris d'un fébricitant ne pourra en infecter par piqûre un homme sain que douze jours plus tard.

A la température extérieure de 23° le stégomya pique déjà très difficilement. A 17°, il s'engourdit et si la température continue de baisser, il ne tarde pas à mourir. Dans de bonnes conditions de

temps et d'humidité, un stégomya, porteur de germes, peut continuer à vivre quatre-vingts jours en moyenne. Ce moustique a peu de tendance à se déplacer par ses propres moyens, mais on l'a rencontré vivant à bord des moyens de transport les plus modernes: bateaux, automobiles, avions. Sur cent avions examinés dans les colonies anglaises, on en a trouvé douze portant des moustiques après un vol de 2.000 kilomètres.

Ces caractéristiques conditionnent les possibilités d'extension de la fièvre jaune dans le monde. Sa dispersion épidémique est fonction à la fois de la rapidité des voies de communication et des conditions climatiques.

En Afrique orientale où la température permettrait au stégomya de vivre, la difficulté des communications formait des « barrières infranchissables à la fièvre jaune ». Aujourd'hui, au lieu de semaines et de mois « que les caravanes mettaient à traverser l'Afrique », le chemin de fer, l'autocar, l'avion, réduisent considérablement ce délai. Le moustique porteur de bacille — « un seul stégomya » — « pourra déterminer une épidémie ».

Température, insectes, population sans immunité: tout se trouvera réuni pour favoriser l'installation et le rayonnement de cet autre péril jaune. Et comment entraverait-on alors la marche du fléau vers l'Arabie, l'Inde et l'Extrême-Orient, où la densité humaine et un pouvoir de propagation, comparable à celui de la grippe, provoqueraient un désastre sans précédent? Un désastre économique aussi, en désorganisant les relations commerciales entre l'Europe et le continent asiatique. Voilà l'effroyable danger dont les menaces s'amoncellent dans le ciel africain.

M. le docteur Legrand redoute que les moyens de défense contre la propagation du mal — vaccination des pilotes d'avion, désinfection des appareils — ne rencontrent la résistance des aviateurs.

L'ignorance ou l'inapplication de mesures, édictées avec une précision scientifique, est capable de provoquer des désastres dans la santé d'énormes populations. L'héroïsme ne saurait être incommodé par un peu d'esprit social. L'idéal humain ne doit pas s'abandonner sans recours à l'esclavage du machinisme triomphant. D'importantes initiatives sont à prendre, pour qu'on ne soit pas réduit un jour à des improvisations décevantes devant ce cataclysme qui menace: l'entrée de la fièvre jaune dans le continent asiatique.

Mémento. — *La Nouvelle Revue* (15 mars): « Louise Michel », par Mme Anne-Léo Zévaès.

Hippocrate (mars) : « A. Mickiewicz mourut-il d'une mort naturelle? », par M. le professeur F. Walter. — « L'algolagnie de Swinburne », par M. G. Lafourcade.

Revue des Deux Mondes (15 mars): « Eloge de René Bazin », par G. Lenôtre. — M. F. C. Roc : « Déclin du Puritanisme en Angleterre ». — Début de « Tête baissée », roman de M. Maurice Genevoix. — Poésies de M. Alfred Droin.

La Revue des Vivants (mars): Divers traitent de la nouvelle Angleterre. — De M. Jean Prévost, un très noble article: « Le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo », qui fait raison des attaques des sots à la gloire du poète.

La Revue Mondiale (15 mars) donne pour titre collectif à ce fascicule: « A la veille de la Révolution paysanne. »

Revue bleue (16 mars): « Calvin et l'éloquence française », par M. Jean Plattard.

Mercure universel (mars): M. L. Pimienta: « Défense du droit de propriété littéraire et artistique ». — M. C. Pitollet: « Sur la paternité d'un sonnet attribué à Corneille ». — « P. Loti et Claude Farrère », par R. Derville.

La Revue de Paris (15 mars): « Lettres inédites », de l'impératrice Eugénie. — « Départ pour la gloire », par M. Tristan Bernard.

Heures Perdues (mars): M. Jean Desthieux: « Patrie »; « Comment faire une carrière littéraire »; « Fin de l'ordre des poètes ».

L'Archer (février): « Francis Planté », par M. A. Riquoir. — « Un poète : Jeanne Marviz », par Mme Lilian Doire. — Mme Pauline Verdun: « Aspects de Max Jacob ». — La suite des notes de guerre de M. le Dr Paul Voivenel : « Avec la 67e Division de réserve. »

La Revue de France (15 mars) commence « Boissière », un nouveau roman de M. Pierre Benoit. — « Les recherches nouvelles en psychologie », par M. André Chevrillon.

Marsyas (février) : « Poèmes limousins », de M. Albert Pestour. — « Action française », par M. Denis Saurat. — (Mars): Poèmes de M. Jean Mouraille. — « Les défauts de Victor Hugo », par M. Denis Saurat. — « Marie Le Franc », par M. Sully-André Peyre.

La Cité Universitaire (15 mars): M. Robert Coqueblin: « Réflexions sur l'individualisme et les disciplines collectives ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra : Spectacles de ballets. — Triton : Œuvres nouvelles de MM. Albert Roussel, Tibor Harsanyi et Jean Rivier. — Concerts Lamoureux : *Trois Odelettes*, de M. L. Beydts. — Concerts Poulet: *Trois Poèmes* de M. Hector Fraggi; *Sardana, Chanson Catalanes* et *Rambles*, de M. Marius Casadesus; *Le Mystère de Jésus*, d'André Caplet.

Il y a quelques années, — en 1923, si j'ai mémoire — M. Rouché eut l'idée de donner quelques **soirées de ballets** français. Nous vîmes *Sylvia* et *Coppélia* alterner avec *Les Deux Pigeons, Taglioni chez Musette, La Fête chez Thérèse, Daphnis et Chloé, la Péri, La Tragédie de Salomé, Fresques*. Les critiques furent à peu près unanimes à louer cette entreprise et il semblait qu'une tradition allait s'établir. Mais le public ne répondit pas à l'invite qui lui était faite: il n'était alors, le snobisme l'exigeant, de vrais ballets que ceux de Diaghileff. Faut-il croire que les temps aient changé? Souhaitons-le, car il n'y a point de spectacle plus agréable ni d'une tenue plus haute, il faut le reconnaître, que ces soirées de danse données par l'Opéra cette saison. Et cette fois, il semble bien que le même snobisme qui écartait les spectateurs il y a douze ou treize ans, les amène. M. Serge Lifar a la faveur du public. Il fait courir tout Paris à la salle Rameau ou au Trocadéro quand il s'y montre. On s'avise qu'on peut le voir à l'Opéra pareillement, et entouré d'une troupe qui est incontestablement la meilleure, la plus cohérente, la mieux disciplinée qui soit au monde, car elle a été formée presque tout entière par ces incomparables maîtres que sont Mlle Zambelli et M. Aveline. Chaque troupe de passage, quel que soit son renom et d'où qu'elle vienne, nous fait mieux mesurer la supériorité des nôtres. Reconnaissons-le donc et donnons-leur le succès qu'ils méritent. Dans *Les Créatures de Prométhée*, dans le *Spectre de la Rose*, dans *Salade*, M. Serge Lifar se montre le danseur le plus aérien, le plus brillant que l'on ait vu depuis Nijinski. Il rappelle celui-ci, qui fut incomparable et qui reste un prodige inégalé. N'est-ce point le plus magnifique éloge que l'on puisse faire de celui qui, aujourd'hui, soulève pareil enthousiasme du public? Mais il serait injuste, souverainement injuste de ne point vanter aussi la grande virtuosité de Mlle Lorcia, étoile de première grandeur pour les beaux soirs de notre Opéra,

la grâce souple et charmante de Mlle M.-L. Didion (vraiment adorable dans les *Créatures de Prométhée*), l'aisance de Mlle Lamballe, de M. Serge Peretti et de Mlle Hughetti. Et Mlle Camille Bos, dans le *Spectre de la Rose*, compose avec M. Lifar un poème dansé d'une incomparable magnificence.

On a eu l'excellente idée de reprendre pour ces spectacles *Impressions de music-hall*, de M. Gabriel Pierné. M. Efimoff tient le rôle de Little Tich, naguère rempli par M. Aveline; Mlle Jacqueline Simoni y remplace Mlle Zambelli, périlleuse tâche, dont l'un et l'autre de ces deux excellents artistes se montrent parfaitement dignes. Mlle Simoni a vraiment une espièglerie, un esprit, qui donnent à ses variations un extraordinaire brio. On la retrouve avec grand plaisir dans *Salade* qui clôt dignement un spectacle d'une rare qualité.

§

Trois premières auditions ont été données au Triton. Le *Trio à Cordes*, de M. **Tibor Harsanyi,** composé de quatre mouvements, — un *allegro*, précédé d'un *adagio*, servant d'exposition; un *allegro vivace*, formé lui-même d'un scherzo, deux fois répété, mais enchâssant entre les reprises un trio; un *lento*, écrit en forme de lied; et enfin un *presto*, en forme de rondo, de caractère gai. C'est un ouvrage d'une grande originalité d'idées, réalisé sur un plan classique, et qui fait honneur au jeune compositeur hongrois. Ce *Trio* mérite d'être joué souvent par les excellents violoniste, altiste et celliste que sont les frères Pasquier.

C'est pour les anches que M. **Jean Rivier** a écrit sa *Suite*, composée d'une *valse-préambule*, mi-tendre et mi-rythmique, d'une expressive *idylle*, d'une spirituelle *humoresque*, d'une *méditation* (qui serait sentimentale si un grain d'humour ne s'y ajoutait), d'un *départ* plein d'entrain. Cette *Suite* a été jouée par MM. Myrtil, Morel, Pierre Lefèvre et Oubradous, et ceux-ci en ont rendu parfaitement la fantaisie, l'esprit et aussi le caractère méditatif et recueilli du quatrième mouvement. La variété en est délicieuse et en fait une des œuvres les plus réussies de l'auteur de *La Danse*.

L'*Andante et Scherzo* pour flûte et piano, de M. **Albert Roussel,** donné aussi en première audition à cette séance

du Triton, est une œuvre assez courte et infiniment gracieuse. Mais cette grâce est comme pudique et retenue. Le timbre de la flûte, transparent comme le cristal, convient à merveille à l'expression de cette musique à la fois noble et familière, légère et tendre. C'est la marque des véritables maîtres que ce choix, cette convenance parfaite des moyens d'expression à la pensée même. On n'imagine point qu'un autre instrument ait pu traduire cette musique, donner l'envol à ces arabesques sonores. Et, ayant entendu M. Marcel Moyse et Mlle Monique Haase, on n'imagine point non plus que deux autres artistes pourraient en donner une exécution plus digne de la qualité de l'ouvrage.

§

L'absurde rivalité des concerts symphoniques qui semblent se mettre d'accord — se concerter — pour donner leurs premières auditions le même jour, à la même heure, oblige, bien malgré lui, le critique à faire un choix. Je n'ai pu entendre les quatre *Trios pour voix de femmes* de M. Busser, mais j'ai beaucoup aimé les quatre *Odelettes* de M. **Beydts,** chantées chez Lamoureux (sous la direction de M. Morel), par Mlle Germaine Hoerner, dont la voix vraiment splendide garde toutes les qualités de finesse et de sensibilité que l'on peut souhaiter. Cette belle interprète a donc mis en leur juste lumière les quatre odelettes, inspirées par des poèmes de M. Henri de Régnier, tirés des *Vestigia Flammae.* Trois d'entre elles avaient été données il y a six ans aux Concerts Colonne. La quatrième — l'inconnue de samedi — *Quelle douceur dans mes pensées,* est de la même veine heureuse que ses trois aînées.

Chez Poulet, deux premières auditions: une suite de M. **Marius Casadesus,** pour orchestre et *Viola tenor* Parramon, composée d'une *Sardana,* d'une *Chanson Catalane* et d'une évocation des *Rambles,* ces larges avenues qui coupent en deux les anciens quartiers de Barcelone. Disons d'abord ce qu'est la viola tenor Parramon: c'est un alto sensiblement plus grand que l'instrument ordinaire, et qui, pour ce motif, se joue comme le violoncelle. Sa sonorité est plus pleine, plus ronde, que celle de l'alto, et par instants, elle évoque

le souvenir de ces instruments à anche double utilisés dans la musique populaire catalane. C'est la raison qui a déterminé certainement M. Marius Casadesus à l'employer pour cette suite. Il n'aurait pu le confier à des mains plus expertes que celles de Mme Marius Casadesus, interprète sensible et fidèle du lyrisme ensoleillé de la chanson catalane, de la nostalgie de la sardana, de la gaieté populaire qui anime les rambles. La suite catalane de M. Marius Casadesus a bien cette couleur dorée si spéciale au pays qu'elle dépeint. Et c'est le meilleur compliment que l'on puisse sans doute faire à son auteur que de constater cette perfection du « rendu » comme disent les peintres.

La seconde de ces nouveautés nous fut présentée par Mme Germaine Corney avec beaucoup de talent, et ce fut *Trois Poèmes* de M. **Hector Fraggi,** une Chanson géorgienne, traduite de Pouchkine, un sonnet de Philippe Desportes, un fragment de Mme Burnat-Provins, *Les fruits que tu me donnes*. M. Hector Fraggi a écrit une centaine de mélodies, les unes pleines d'humour, comme ces *Chansons des Trains et des Gares,* inspirées de Franc-Nohain, applaudies il y a quelques mois sur la même scène, les autres passionnées, d'autres encore tendres et câlines, et c'est à ces deux derniers genres qu'appartiennent les *Trois Poèmes* entendus le 17 mars. Ils sont habilement écrits et adroitement orchestrés.

On ne saurait trop louer M. G. Cloez d'avoir inscrit au programme des Concerts Poulet le *Miroir de Jésus* du regretté **André Caplet.** C'est là, sans doute, le chef-d'œuvre du musicien qui nous fut enlevé il y a dix ans, le 24 avril, et c'est, incontestablement, un des ouvrages les plus noblement inspirés de la production contemporaine. Aussi bien dans les soli, confiés à une voix de mezzo (et Mme Madeleine Vhita les chanta dans un style dont la perfection est d'une grande artiste) que dans les ensembles vocaux ou symphoniques, la pensée d'André Caplet apparaît illuminée par la splendeur du sujet. Elle n'en est point écrasée. Elle trouve des thèmes qui ont la simplicité majestueuse, l'élévation qui conviennent à ces mystères. La joie, la peine et la gloire s'y peignent sans aucune grandiloquence. L'humanité douloureuse de la Mère inspire au musicien quelques pages dignes des

plus grands maîtres. Le Couronnement au ciel a la même grandeur. Il était bon et juste qu'avant le dixième anniversaire du pauvre André Caplet son nom reparût au programme d'un de nos concerts. Souhaitons que les autres associations ne demeurent pas indifférentes au souvenir d'un des musiciens français les plus dignes d'être honorés.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

M. François Benoît : *L'Architecture, l'Occident médiéval du Romain au Roman;* Laurens. — Pol Abraham: *Viollet-le-Duc et le Nationalisme médiéval;* Vincent Fréal, Paris.

Chez Laurens, dans la collection des « Manuels d'Histoire de l'Art », M. François Benoît, professeur à l'Université de Lille, vient de publier un très important ouvrage: **L'architecture. L'Occident médiéval. Du Romain au Roman,** — c'est-à-dire jusqu'à la période gothique. C'est une étude très serrée des problèmes rencontrés par les bâtisseurs et de leurs solutions; on peut ainsi suivre à travers les écoles et les époques les transformations successives de ce que nous avons coutume d'appeler les styles. De plus, de nombreuses illustrations, cartes, dessins, éclairent le texte et favorisent la recherche du lecteur. L'histoire de l'*Occident Médiéval* débute avec le ve siècle de notre ère. A ce moment, l'organisme créé par Rome entre en dissolution, un monde nouveau apparaît. Il n'a ni les mêmes idées, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes besoins. Son architecture se trouve normalement adaptée aux nouvelles idées, avec le développement du christianisme. D'autre part, dans l'Orient méditerranéen, — Asie Mineure, Syrie, Egypte du nord, — se manifeste une architecture dont le style est inspiré par une combinaison d'influences diverses: réactions indigènes d'abord, ensuite méso-potamo-perses, puis impulsions hellénistiques et chrétiennes. Le pouvoir d'attraction esthétique de l'Orient fut notablement accru par le prestige artistique de Byzance.

La carrière de l'architecture de l'Occident médiéval s'étend sur plus d'un millénaire; la date finale varie selon les lieux, — elle termine une période incertaine, au cours de laquelle se rencontrent et s'allient les conceptions du moyen âge et de la Renaissance. La première partie du volume est con-

sacrée à l'Italie latine et néo-latine. La pauvreté du pays, au cours de cette époque, condamnait l'architecture profane à l'inaction, les circonstances étaient plus favorables à l'art religieux. Dès le IIIe siècle, on comptait à Rome une cinquantaine d'églises et de nombreuses chapelles commémoratives. C'est ensuite un lumineux exposé des dispositions adoptées dans la construction des sanctuaires, dans leur aménagement intérieur, etc. L'effet était une grande préoccupation du moment. A l'intérieur, l'Eglise romaine excluait la statuaire comme instigatrice possible d'idolâtrie; par contre elle était favorable à la peinture. La deuxième partie traite des confins adriatiques, où la personnalité de l'architecture et son tempérament étaient plus marqués que dans l'école latine. On y distingue trois phases: la première, du IVe siècle au VIe, c'est la plus brillante; la deuxième, du VIIe au Xe, stagnation; la dernière, du XIe au XIVe, marque une reprise. Une troisième partie concerne l'Italie méridionale et la Sicile; les monuments de cette dernière, surtout à partir du XIIe siècle, sont d'un grand intérêt.

L'Occident neuf ne comprenait tout d'abord que la Gaule et l'Espagne; il s'agrandit par la suite du nord de l'Italie et de la Grande-Bretagne; au XIIe siècle s'y joignirent la Germanie, l'Ecosse, l'Irlande, le Portugal et différentes parties de l'Orient. L'architecture s'y divise en trois époques que l'on peut approximativement fixer ainsi: 1°, du Ve siècle au IXe; 2°, du Xe au XIIe; 3°, du XIIIe au XVIe. La première est assez méconnue, considérée par certains comme une période de déchéance. Cela n'est ni juste ni exact, car la disparition presque complète des monuments ne signifie pas qu'ils étaient indignes d'être conservés. Ce qui est certain, c'est que les programmes de construction possédaient une exacte compréhension des besoins à satisfaire et un réel pouvoir d'invention. Le début du XIIe siècle marqua l'épanouissement d'une jeunesse vigoureuse et féconde; elle conduisit le Roman à sa maturité et fit lever le romano-gothique. Les demandes affluaient de partout, on bâtissait avec passion. La richesse du clergé et la générosité des fidèles permettaient de payer largement les travaux. L'Eglise attirait les intelligences, les couvents conservaient les traditions artistiques; de nombreux moines faisaient œuvre d'architectes. Diverses écoles diffu-

saient leur influence, la France en a conservé de nombreux et beaux spécimens en Auvergne, en Poitou, en Normandie, en Provence, en Bourgogne, etc., où, dans un aspect d'une indéniable parenté, les édifices divers offrent des caractéristiques personnelles. Il en est de même en Allemagne, en Espagne, en Grande-Bretagne, etc. En général, dans la structure romane avancée, on peut retrouver à l'état d'ébauche, tous les éléments essentiels de la structure gothique. Il plaisait aux Romans d'exciter l'étonnement par le spectacle du colossal; on cherchait à faire vaste et à agrandir encore cette impression par des artifices.

Le livre de M. Benoît est une étude remarquable.

§

Une curiosité encore est la publication de M. Pol Abraham concernant **Viollet-le-Duc et le Rationalisme médiéval.** Je me rappelle que vers 1884, il était fort question dans les milieux dits artistiques des travaux de Viollet-le-Duc, que certains louaient et que d'autres dénigraient. Le temps assagit les passions, et, aujourd'hui, si l'œuvre du grand restaurateur ne peut être entièrement louangée, il n'en est pas moins vrai que nous lui devons la conservation de nombre de monuments en France.

De plus, il est l'auteur d'un « livre source », le plus vaste, le plus pénétrant, le plus convaincant qui fut et sera sans doute jamais écrit sur l'architecture du moyen âge.

Ses doctrines furent consacrées par l'autorité d'un savant ingénieur, grand historien de l'architecture: Auguste Choisy, qui adopta dans leur intégrité les thèses de Viollet-le-Duc. La thèse du « rationalisme médiéval » apparaît encore comme une doctrine classique, consacrée par l'autorité des grands archéologues et de la dernière génération; elle tend chaque jour à perdre du terrain et le haut enseignement de l'archéologie française l'a déjà partiellement abandonnée. Cette évolution a été amenée par l'observation des désordres provoqués dans les édifices médiévaux par les bombardements de guerre. C'est l'ingénieur Victor Sabouret qui, par un mémoire publié dans le *Génie Civil* du 3 mars 1928, fit naître le doute dans l'esprit des archéologues. Le titre en résume

la doctrine: « Les voûtes d'arète nervurées. Rôle simplement décoratif des nervures. » Nous ne pouvons suivre l'auteur dans ses controverses toutes spéciales, ni dans ses descriptions et exemples techniques. Nous ne pouvons que renvoyer à l'ouvrage où l'illustration ajoute encore à l'intérêt du texte.

CHARLES MERKI.

POÉTIQUE

Le Sonnet des Voyelles, confusions et conséquences. — René Ghil : *Le Traité du Verbe*. — Georges Lote : *La Poétique du Symbolisme* (Revue des Cours et Conférences, Boivin, éd.). — Henry Bidou : *Des Sons et des Couleurs* (Le Figaro, 27 fév. 1935).

Je me suis fort diverti aux exégèses du **Sonnet des Voyelles**, — d'autant que, malade et au lit, la lecture seule m'était possible. Plus les commentateurs croyaient l'expliquer, plus ils le tournaient à l'envers. Comment ne s'aperçut-on pas de l'erreur fondamentale de ces gloses, arrêtées non sur le *son*, mais sur le *signe*, non sur la *voyelle*, mais sur la *lettre*? Or ce voyou et mystificateur de génie que fut le jeune Rimbaud fabriqua son fameux et très médiocre sonnet en ne laissant aucune place à la méprise.

Il met en pleine vedette « *voyelles* » à la fin du premier vers énumératif:

> *A* noir, *E* blanc, *I* rouge, *U* vert, *O* bleu, voyelles...,

le mot lui fournissant l'attache principale de ses rimes. Car c'est la *couleur des sons* propres au langage que Rimbaud prétend trouver, c'est à la « correspondance » baudelairienne entre les sensations auditives et visuelles qu'il entend donner quelques précisions, non à des imageries d'abécédaire ou de dictionnaire encadrant la première lettre des mots pour rendre plus facile aux enfants le casse-tête de l'orthographe. En 1873, dans la *Saison en Enfer*, il le rappelle formellement: « A moi l'histoire d'une de mes folies. J'inventai la couleur des voyelles... » Et il répète: A noir, E blanc, etc. S'imaginer donc qu'il trouva l'A noir ou l'I rouge d'après la lettre rouge ou noire d'une illustration d'alphabet est proprement prendre le Pirée pour un homme.

Maintenant on comprend ce qui a pu déterminer la confu-

sion. Rimbaud après avoir fixé ses couleurs laisse presque complètement de côté leurs rapports avec le son même. Il ne développe plus que des visions plastiques. A peine si trois fois: « rire des lèvres... », « vibrements divins... », « suprême clairon... », l'impression auditive et l'impression visuelle sont-elles unies. De plus, s'il est bien parti du *timbre* des voyelles, il montre qu'il n'a eu aucunement conscience du nombre réel des timbres et de leurs nuances; il distingue seulement l'*o* grave de l'*o* aigu, l' « oméga » de l'omicron; les autres voyelles sont réduites à la nomenclature *scriptive* de l'alphabet. Pas d'*ou*, pas d'*eu*, pas de nasales. Et certes, son didactisme poétique n'avait pas à aller plus loin que quelques exemples, encore devait-il, étant donné son but, ne pas se laisser limiter par la pauvreté de notre transcription.

Quoi qu'il en soit, c'est en *entendant* l'*u* qu'il le *voit* vert, ou l'*o* bleu, et qu'il rattache ses visions à ces couleurs, « mers » et « pâtis » ou « rayon violet », le violet pouvant être aussi bien près du bleu que du rouge.

Ainsi le fameux *Sonnet* a engendré une nouvelle erreur, après toutes celles qu'il dut à sa faiblesse même en ce qui concerne l'*audition colorée*. Cela n'empêche que, poétiquement, presque tous les vers *détachés* ne soient superbes et surtout celui-ci, incomparable:

Silences traversés des Mondes et des Anges.

Beaucoup appartiennent à la veine du *Bateau ivre*, le seul poème régulier qui ne soit pas trop indigne des *Illuminations* et de la *Saison en Enfer*, quoique, dans son art, d'un parnassisme baudelairique (comme on dit *colérique*) peu original.

§

Depuis 1884, l'année où Verlaine nous le fit connaître, *Le Sonnet des Voyelles* entraîna par carambolages des séries de bêtises dont la poésie symboliste eut grandement à souffrir. Cependant, ses poètes, — j'en atteste les témoins de l'époque 1885-95 — ne lui donnèrent jamais d'autre importance que celle d'un curieux bibelot traversé d'éclairs précieux. Ce n'est pas que l' « audition colorée » ne soit un phénomène naturel

dont l'observation psycho-physiologique a enregistré maintes fois, pour le sujet, la réalité; et ce n'est pas que l'expression poétique (ou simplement métaphorique du langage courant: *note claire*) ne l'ait utilisé chez tous les peuples et dans tous les âges. Ce n'est pas non plus que les symbolistes dans leur ambition de ne pas appauvrir l'expression poétique de ses multiples richesses n'aient voulu donner au phénomène une pleine valeur. Mais ils se refusaient à ces fixations absolues que, dans les ordres les plus étrangers par leur objet au mécanisme mathématique, la science d'alors recherchait.

Hélas! René Ghil vint. Dès 1885, le *Sonnet des Voyelles* fut le tremplin de son **Traité du Verbe** où, féru de cette fausse science et sans même la connaître vraiment, il entreprit de corriger et de développer les colorations de Rimbaud.

Ghil avait de superbes dons de poète. Nature très noble, caractère très haut, d'un désintéressement complet, des traits mâles de médaille, un port d'autorité, une voix prenante, physique et moral constituaient un ensemble qui aurait pu lui réserver un rôle assimilable à celui de Leconte de Lisle dans la phalange parnassienne. Par malheur, tout était faussé par un tempérament de fanatique abstrait et obtus, et son tempérament l'emportant de beaucoup sur sa sensibilité poétique naturelle, il fabriqua un système non pour qu'il dépendît de la poésie, mais pour que la poésie lui fût soumise. C'était exactement le contraire de tout ce que rêvaient les symbolistes.

Dans la liberté de forme demandée à la poésie, ils entendaient, pour le raffinement même et suprême de l'expression, retrouver l'ingénuité première. Ils n'avaient pas rejeté des conventions historiques tout extérieures pour adopter des conventions pseudo-scientifiques non moins arbitraires. Malgré tous les essais d'embrigadement de René Ghil, il n'y eut jamais communauté de vues entre les symbolistes et lui. Ghil finit par le reconnaître et rompit avec éclat. Il ne vanta pas moins, plus tard, son influence sur eux.

Mais bien que cette influence ait été nulle, *Le Traité du Verbe*, devenu *En Méthode à l'Œuvre*, servit, après *le Sonnet des Voyelles*, à empenner toutes les flèches de la critique avant 1900, puis ensuite à multiplier les confusions, telle-

ment qu'aujourd'hui encore ceux qui n'ont pas connu la période 1885-1895 ne font qu'un bloc de la « méthode » de Ghil et de l'art symboliste. Cela éclaire singulièrement la façon dont, déjà au bout de trente et quarante ans, l'histoire littéraire sait mal déterminer les documents et les masse en une sorte d'unité trompeuse. On commence à peine à se corriger de ce pétrissage pour le dix-septième siècle, et aussi pour les diverses époques du romantisme, mais pour le symbolisme, on est plus que jamais en plein amalgame fallacieux. Il est vrai que c'est plutôt le fait de vanités encombrantes dont la sottise est trop perfide pour être une excuse et qui remalaxent les choses à leur profit. On perce vite le jeu. Mais cela devient grave quand des analystes pleins de scrupules, compétents, sympathisants pratiquent un aggloméré aussi confus.

On a pu le constater à lire l'année dernière dans la *Revue des Cours et Conférences* une suite de chapitres remarquables sur **La Poétique du Symbolisme.** Leur auteur est M. Georges Lote, professeur de littérature française à l'Université d'Aix, auquel nous devons cette grande thèse qui renouvelle toute la matière sur *L'Alexandrin d'après la phonétique expérimentale.* Comment M. Lote, esprit précis par excellence, n'a pas vu dans son chapitre septième, *La valeur synesthésique des timbres vocaux et René Ghil,* à quel point il se trompait dans sa manière de mêler l'art symboliste à la « méthode » de Ghil, je n'arriverai jamais à me l'expliquer! Ce n'est pas qu'il ne « distingue nettement Ghil » des « *autres* poètes symbolistes », lesquels n'usent point comme lui d'un « agencement » et d'un « mécanisme » devant fonctionner « comme un mouvement d'horlogerie ». Mais il apparaît tout de suite qu'il le compte parmi les « autres » poètes, qu'il ne le sépare pas du symbolisme pour si peu.

Analysant le *Traité du Verbe,* M. Lote ne relève pas une des élucubrations gratuites ou saugrenues de l'auteur. On sait pourtant qu'il a pour cela toute compétence. Ayant déclaré, comme il va de soi, la subjectivité de l'audition colorée, et l'ayant prouvée par des tableaux comparatifs, il expose les fixations de Ghil sans sourciller, sans même corriger une phrase de ce genre:

Et d'Arthur Rimbaud la vision doit être revue, ne l'exigerait que l'erreur sans pitié d'avoir sous la voyelle si évidemment simple, l'U, mis une couleur composée, le vert.

M. Lote sait mieux que moi que l'U n'est pas une voyelle « simple », ni acoustiquement, son acuité qui l'approche de l'I étant rabaissée par des harmoniques graves, ni physiologiquement, son articulation allongeant le résonateur buccal par la langue en même temps qu'il le rétrécit par les lèvres. L'Œ et l'U sont par excellence les deux timbres « composés » de nos voyelles — *voyelles mixtes formées,* la première, des articulations combinées de l'*o* (lèvres) et de l'*é* (langue), la seconde, de l'*ou* (lèvres) et de l'*i* (langue). Par conséquent, Rimbaud eût été parfaitement logique en appliquant le vert « composé » à l'U, si toutefois cette logique eût été nécessaire — et nous savons qu'elle ne l'est pas.

Aux affirmations péremptoires — et sur quel ton! — de René Ghil, aboutissant à des résultats pitoyables, radicalement inharmoniques, à ses prétentions musicales et symphoniques que son système même devait rendre vaines, — car il n'est pas de musique des sons verbaux, comme des autres, qui ne soit fondée sur la valeur *relative* de ses éléments — il est incompréhensible que M. Georges Lote n'ait pas *opposé* les colorations et vibrations libres des symbolistes, et en les appuyant sur l'histoire même de notre poésie, de toute notre poésie.

Mais quand on lit ceci: « Certes le souci musical est aussi indiscutable chez Mallarmé ou *Royère* (!) que chez lui (Ghil) » on est pris d'un tel fou rire ou d'une telle indignation, suivant l'humeur du moment, devant un sens des valeurs aussi ingénument oblitéré, qu'on se dit M. Georges Lote victime d'un aveuglement spécial et qu'on le plaint. Son aveuglement est tel qu'il a pu écrire :

> Ce qui est bien symboliste chez lui (Ghil), c'est son intention de réaliser une poésie synthétique riche en répercussions qui dépasse la syllabe écrite.

Or René Ghil, précisément, n'a presque jamais dépassé la syllabe écrite. Il ne la soumet pas au rythme et à l'harmonie. Par la syllabe écrite, il croit toujours commander l'ac-

centuation rythmique comme les plus rigides parnassiens. Et il le croit, même en ne fixant pas comme eux, sur une tonique finale, le cadre du mètre. M. Georges Lote nous donne un exemple; en voici les cinq premiers vers:

Ils passent en marquant le pas, ils passent en
hurlant par toute route et en des heurts tintant
vers ailleurs qui s'en allaient pour pouvoir vivre, ou
pour mourir: et leurs poings puissants maîtrisent d'armes
la nuit venante aux plis des hauts drapeaux d'alarmes!...

En comptant bien sur ses doigts, comme l'auteur même y a sans doute été obligé, il est impossible de ne pas voir que ces alexandrins, sauf le cinquième, ne sont faits que de syllabes sur le papier. Techniquement, c'est inexistant et, poétiquement, détestable. Libre à M. Lote de trouver, au contraire, qu'ils illustrent par excellence la « méthode » de Ghil, jamais exemple n'aura mieux démontré l'inapplicable fausseté de la méthode. Dans tous les cas, il n'en est pas de plus éloigné de la véritable musique symboliste. Il témoigne d'une inaptitude grossière au jeu des allitérations et des assonances, et il souligne avant tout l'absence complète de l'audition colorée dirigée d'où le « chef de l'école instrumentiste-évolutionniste » était parti avec tant de superbe.

Mais qui m'aurait dit que le *Sonnet de Rimbaud* continuerait encore en 1934 ses méfaits, soit en étant pris à l'envers pas des suggestions d'imageries qui n'ont aucun sens séparées de leurs sources auditives, soit en nous ramenant et en incorporant au symbolisme le pauvre système de René Ghil!

La synesthésie de la vision et de l'audition ou de l'audition et de la vision n'en est pas moins en nous réelle et d'applications artistiques diverses. Juste comme je finis cette chronique, je lis dans le *Figaro*, de M. Henri Bidou, un article excellent sur la question, **Des sons et des couleurs,** à propos d'un livre du docteur Blondel. Il rappelle d'abord que seuls les peintres et les musiciens existent, non les couleurs et les sons, autrement dit que sons et couleurs dépendent entièrement de chacun de nous. Par conséquent, si un son suscite au musicien et au poète une couleur, ou au peintre une couleur un son, il n'en faut pas déduire qu'on puisse et

doive établir un accord mécanique entre tel son et telle couleur, il n'y a pas d' « équivalence » obligatoire.

Tout le fameux débat sur les voyelles est mal posé. Elles n'ont évidemment pas de ton propre. Mais elles peuvent évoquer un ton chez ceux qui les entendent.

Voilà exactement ce qu'opposaient les symbolistes à René Ghil, et ce qui ne permet pas le contresens de mêler des directions aussi contraires.

Cependant, il va de soi, continue M. Henry Bidou, que des correspondances s'établissent pour tout le monde entre telles gammes visuelles et telles auditions. En effet, aura-t-on jamais éprouvé que des registres graves éveillent des teintes roses ou le brun des registres aigus? Mais certains lilas assombris s'accorderont au médium, et des rouges éclateront naturellement aux premières basses sonores. Bref, entre leurs parties *basses* ou *hautes, sombres* ou *claires*, les gammes des peintres et des musiciens imposent pour tous aux mêmes échelles des approximations générales, retenues, comme nous le disions, par le langage même. A chaque instant, le musicien et le peintre intervertissent leurs termes. Que des puristes en soient agacés, tant pis! artistes et amateurs ne pourront jamais faire autrement, et pour des raisons que nous trouverons dans le livre du docteur Blondel dont je soupçonne le puissant intérêt.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les cent ans d'*Angelo, tyran de Padoue*. — A propos de deux lettres inédites de Chateaubriand.

Les cent ans d' « Angelo, tyran de Padoue ». — *Angelo, tyran de Padoue* aura cent ans le 28 avril. Sans doute est-ce le pire drame de Victor Hugo; il ne vaut pas mieux que la *Tour de Nesle* et même il est inférieur au classique mélo de Dumas père et Gaillardet, car son intrigue est bien moins ingénieuse et sa grandiloquence bien moins naïve. C'est devenu un lieu commun de dire que le théâtre de Hugo ne se sauve la plupart du temps que par la poésie, mais il faut s'en tenir honnêtement au lieu commun quand il est juste.

Le Roi s'amuse est en vers et c'est un drame absurde et magnifique; *Angelo* est en prose et c'est un drame absurde, tout court.

Les niais et les partisans qu'excite l'actualité prochaine de ce très grand génie n'ont pas vu qu'au lieu d'injures vagues et qui n'atteignent qu'eux, ils avaient pour attaquer Hugo le bénéfice d'une rencontre étonnante. A trois semaines près, le cinquantenaire de la mort du poète et le centenaire d'*Angelo* coïncident. Belle occasion d'ironiser! Le clinquant historique, la pauvreté des caractères, les redondances de toute espèce qui gâtent à jamais cet exécrable drame, — erreur prodigieuse à l'échelle du prodigieux Hugo, — voilà ce qu'une méchanceté intelligente pouvait efficacement rappeler à quelques jours des commémorations officielles; voilà ce qui pouvait donner un semblant de justification à des condamnations elles-mêmes si condamnables.

Mais la question mérite un plus ample examen et nous nous proposons d'y revenir bientôt. *Angelo* fait aujourd'hui l'unique objet de cet article, et moins le drame que ses interprètes. La représentation de cet ouvrage marque en effet une étape importante dans la lutte qui mettait aux prises depuis plus d'un an deux grandes actrices, la classique Mlle Mars et la romantique Mme Dorval.

On sait assez quelle hostilité rencontra cette dernière à la Comédie-Française lorsqu'elle y fut engagée sous la triple pression d'Alfred de Vigny, de Victor Hugo et de Dumas.

La manière dont Vigny dut lutter pour lui obtenir le rôle de Kitty Bell dans *Chatterton*, et le triomphe qu'elle y remporta, sont aussi des faits très connus. A deux reprises, Marie Dorval venait de vaincre l'opposition sournoise des sociétaires, mais ni elle, ni sa grande rivale Mlle Mars ne pouvaient s'en tenir là. Pour trancher définitivement entre elles, il fallait qu'elles parussent toutes deux dans une même pièce et que le public les jugeât côte à côte. *Angelo* leur fournit l'occasion de cette confrontation décisive. Mlle Mars fut la Tisbe et Marie Dorval Catarina (1).

Le Victor Hugo raconté... nous informe copieusement des

(1) Hugo souhaitait exactement l'inverse, mais Mlle Mars avait choisi le rôle de Tisbé à seule fin de gêner Marie Dorval, à qui il convenait parfaitement.

incidents de toutes sortes dont l'auteur eut à se plaindre pendant les répétitions de son drame (2); il n'est que d'y renvoyer le lecteur. Mais comment se termina la bataille — bataille de talent et de succès, — entre Marie Dorval et Mlle Mars? C'est une question amusante dont nous avons été chercher la réponse chez les contemporains; on verra qu'elle est nettement en faveur de Marie Dorval.

Consultons tout d'abord le principal intéressé, c'est-à-dire le poète, quitte à récuser son prudent témoignage.

> Quant à Mlle Mars, *écrivait-il au lendemain de la première,* si charmante, si spirituelle, si pathétique, quant à Mme Dorval, si vraie, si gracieuse, si pénétrante, si poignante, que pourrions-nous dire après ce que dit, au milieu des bravos, des acclamations, des applaudissements et des larmes, cette foule immense et émerveillée qu'éblouit chaque soir le choc étincelant de deux sublimes actrices?

Evidemment, Hugo ne pouvait guère se départir de cette diplomatique neutralité, encore que, chez un homme si féru d'épithètes, le fait d'en accorder une de plus à Mme Dorval soit une indication de préférence, consciente ou non. Voyons plutôt un écrivain hors de débat comme Granier de Cassagnac, le critique de la *Revue de Paris.*

> Mlle Mars, écrit-il, a eu les honneurs du premier acte. C'est, dans le poète, du détail aisé, piquant, divers; dans l'actrice, de l'esprit, de la finesse, une inflnie gracieuseté en toutes choses, dans la voix, dans l'œil, dans le geste. Au second acte, il nous semble qu'elle a faibli. Elle n'est pas assez furieuse, assez terrible... Cependant, dès qu'elle retrouve le crucifix de sa mère, elle nous a paru reprendre sa hauteur habituelle...

Ce « elle nous a paru » n'indique pas une conviction bien forte. En réalité, Granier de Cassagnac serait tout près d'accuser Mlle Mars de faire tomber la scène où les deux femmes se rencontrent. Mais à la tribune qu'il occupe, il est tenu à quelque précaution, et, après avoir loué Catarina — Mme Dorval — sur son entrée, il s'écrie:

> Au moment où Tisbé [Mlle Mars] vient... surprendre [Catarina], le drame, qui devrait éclater, s'abaisse, s'efface, disparaît presque. Ce devrait être le plus beau, c'est le plus faible. Cette scène est

(2) *Victor Hugo raconté...* chapitre LX : *Angelo.*

encore à comprendre, à créer, à jouer. A qui la faute des deux actrices?

A qui la faute? Comme pour écarter le soupçon de Marie Dorval, il s'empresse d'ajouter qu'au troisième acte, elle est « sublime ».

Il y a dans sa colère et dans son mépris pour Angelo et pour la Tisbé toute la vivacité d'une femme et toute la dignité d'une dogaresse, poursuit-il. Les habitués de la Comédie-Française lui reprochaient l'an dernier de n'être pas noble; ils n'ont jamais vu certainement une noblesse de meilleur aloi que celle-là.

Voilà un témoignage concluant, en dépit de ses réticences imposées. Dans une fantaisie fort curieuse, nous en trouvons un autre beaucoup plus catégorique encore.

Cette fantaisie s'intitule, comme l'œuvre de Hugo, *Angelo, tyran de Padoue*. « *Drame en quatre actes en prose,* dit la couverture de la plaquette, *raconté par Dumanet, caporal de la* 1re *du* 3e, 22e *régiment de ligne, orné de réflexions sur le jeu des acteurs par l'auteur des parodies de* Marie Tudor, *d'*Angèle, *des* Mal-Contents, etc. (3)... » C'est le soir, dans la chambrée, le couvre-feu sonné, que ce prétendu Dumanet — lequel n'a pas été identifié, que je sache (4) — expose avec une verve assez drôle les péripéties du drame de Victor Hugo. Quant à la rivalité des deux protagonistes, voici ce qu'il en dit :

On dit qu'la Tisbé a été la premierr' dans son temps (5), c'est possibe; aujourd'hui c'est pus ça, y'a mieux, elle est bien si vous voulez dans le premier acte; mais c'est dans les trois aut's qu'faut la voirr; ell' sait pus ous qu'ell'en est c'te pauv'e cherr' femme; elle est là qui s'bat les flancs pour fairr' que d' l'eau clairr'... Décidément faut qu'elle emboît' l'pas, derrierr' la Catarrina qu'est son chef de file.

Passons à la Catarrina, c'est cell'-là qu'est soignée d'un bout à l'autre! Si ell' se désol', vous vous désolez; si elle pleurr', vous pleurrez; si elle parle d'amour, ell' vous en fait v'nirr l'eau à la

(3) Paris, Jules Lainé, édit., 1835.

(4) Barbier et Quérard sont muets sur son compte. En tous cas, l'auteur était un ennemi juré de Jules Janin, qui n'est pas épargné dans la préface de cette plaquette.

(5) A l'époque d'*Angelo*, Mlle Mars avait 56 ans; Marie Dorval, 37.

bouche, c'est au point qu'vous crroyez y êtrr'. J'veux pas la flatter, mais cell'-là peut s'vanter d'm'avoirr fait des drrôl's d'effets...

Ainsi donc, il apparaît bien que Marie Dorval eut l'avantage dans son duel avec Mlle Mars, sans que celle-ci fût pourtant écrasée ni même abandonnée de ses admirateurs. En tout cas, s'il faut en croire une parodie de Dupeuty et Duvert, c'est cette bataille d'actrices qui fit tout le succès de public d'*Angelo*. Un personnage s'écrie à la fin de cette divertissante bouffonnerie :

Comment donc se fait-il que la foule s'y porte?
J'en conviendrai, Messieurs, l'objection est forte.
C'est que, pour faire admettre une absurde action,
Le drame s'est placé sous l'invocation
De deux noms protecteurs, anges de notre scène,
C'est sainte Kitty Bell et sainte Célimène.
La critique à leur vue expire sans écho :
On voit Mars et Dorval, on oublie Angelo.

Et comme un autre personnage questionne:

Enfin, résumons-nous, et malgré vos malices
Faut-il le voir, ce drame?
— Il faut voir les actrices!

lui répond celle qu'il interroge. Et véritablement il n'y avait rien d'autre à voir dans *Angelo*.

La parodie dont nous avons tiré ce passage a pour titre *Cornaro, tyran pas doux*, « traduction en quatre actes et en vers d'*Angelo, tyran de Padoue* ». Avant d'être éditée dans le *Magasin Théâtral* (6), elle avait eu les honneurs de la scène du Vaudeville et la première en avait eu lieu le 18 mai 1835, c'est-à-dire vingt jours après la première du véritable *Angelo;* saluons au passage ce record de vitesse! Les protagonistes, Cornaro, « homme farouche et crédule », Molleffo, « poêlier-fumiste, moyen âge », Psalmodi, « paillasse sentencieux et vindicatif », Castorine, « épouse de Cornaro, vertueuse et adultère », Malaga, « danseuse de corde », ne sont guère plus inconsistants ni plus baroques que les héros hugolesques dont ils sont la caricature: Angelo, Rodolfo, Homodei, Catarina, la Tisbé... Certains traits satiriques de cette pièce- ex-

(6) Publication de l'éditeur Marchant.

press ne manquent pas d'éloquence ni même de rectitude dans la pensée. Qu'on en juge par ce morceau dont seuls les derniers vers sont regrettables puisqu'ils égratignent l'un des rares chefs-d'œuvre du théâtre romantique :

MALAGA

Eh! qui donc m'a bâti tes drames actuels
Où les gens innocents sont toujours criminels,
Où l'absurde renaît, où le bon sens expire ?
Vous retournez Schiller, vous retapez Shakespeare ;
S'ils pouvaient revenir, hélas, des sombres bords,
Ils crieraient : Au voleur! Vous détroussez les morts!
Malheureux! Et pour mieux déguiser leur dépouille,
Vous mettez hardiment du vernis sur la rouille.
Du moins Monsieur Fétis, aux concerts ennuyeux,
Ne nous prend pas en traître, il nous dit: « C'est du vieux! »
Mais vous! Champollions des muses endormies,
Est-ce donc innover qu'exhumer des momies?
Un seul titre est à vous, gardez-le tout entier,
Inventeurs de la barbe à la François Premier !

MOLLEFFO

Te tairas-tu?

MALAGA

Le meurtre et l'affreux suicide
Nous poursuivent partout de leur face livide.
Chatterton s'empoisonne au lieu de travailler,
Et quelle est la morale, enfin? Un escalier (7)!
Escalier curieux! Espèce de symbole
Qui semble nous montrer comment l'art dégringole (8)...

Pour finir, indiquons qu'il existe une troisième parodie d'*Angelo*, belge celle-là, et pour cette raison peut-être inconnue aux historiens français du théâtre (9). C'est *Poltrono*,

(7) L'escalier du dernier acte de la pièce de Vigny, celui qu'au soir de la générale Marie Dorval descendit sur les reins avec tant de brio, arrachant des cris aux spectateurs et décidant du triomphe de *Chatterton*.

(8) Acte IV, scène III.

(9) Bien qu'elle figure dans la Bibliothèque Rondel, M. Henry Lyonnet ne la mentionne même pas dans son chapitre sur *Angelo* in *Les premières de Victor Hugo*, Delagrave, 1930. Il est vrai que le même auteur semble n'avoir pas eu la fantaisie de Dumanet dont nous parlons plus haut, et qu'il rapporte assez cavalièrement certaines précisions du *Victor Hugo raconté*...

tyran... on ne sait pas d'où, par Auguste Jouhaud (10). La scène se déroule dans une petite ville de France en 1835, « François Barbaro étant préfet » et les personnages sont le maire, Poltrono Malbati, Catherine Bragadin sa femme, La Biste, baladine célèbre, C'est-trop-faux, Mouchardini, Adagio Monte-au-fa, etc... Tout n'est pas égal dans cette imitation burlesque, mais il y a quelques tournures et quelques répétitions de mots dont l'effet, à cent ans de distance, est encore irrésistible. En somme, *Angelo, tyran de Padoue* ne mérite plus de vivre dans la mémoire des hommes autrement que par le pittoresque de ses à-côtés.

FRANCIS AMBRIÈRE.

§

A propos de deux lettres inédites de Châteaubriand. — M. Victor Giraud, dans *Les Nouvelles Littéraires* du 2 février 1935, a produit deux lettres inédites de Chateaubriand.

Ces deux lettres viennent s'ajouter à une correspondance (qui en comprend quatre-vingt-trois) que l'on croyait jusqu'ici adressée à la comtesse de Castellane, née Cordélia Greffulhe, et qui a été publiée naguère par la comtesse Jean de Castellane. (*Revue de Paris,* 1925; Plon, 1927.)

M. Giraud émet l'hypothèse que cette correspondance aurait peut-être une autre destinataire. Ceci en s'appuyant sur deux arguments, l'un de fait, l'autre de psychologie.

L'argument de fait se réduit à une tradition orale. Il y a une trentaine d'années, le bibliothécaire du séminaire Saint-Sulpice a communiqué à M. Giraud copie de 85 lettres de Chateaubriand qui, « d'après la tradition conservée à Saint-Sulpice, avaient été adressées à Mme de La Ferronays... la copie avait été préparée par les soins de Dupanloup, dont on connaît les relations avec la famille de La Ferronays ». C'étaient les quatre-vingt-trois lettres publiées par la comtesse Jean de Castellane, plus les deux lettres inédites que M. Giraud vient de nous révéler.

Mais on ne peut accepter une tradition orale sans vérification. Recourons donc aux textes.

(10) Bruxelles, Aug. Jouhaud, édit., 1835. Nous manquons de renseignements sur cet auteur-éditeur-imprimeur.

Pourquoi, s'adressant à Mme de La Ferronays, Chateaubriand écrirait-il: « J'ai reçu vos lettres... de *Civita Castellana* », en soulignant le nom; ou bien, étant sans logis: « S'il y a place à l'hôtel Castellane, j'irai. Cela me portera bonheur ». Pourquoi ferait-il plusieurs allusions à *Acosta*, qui était une propriété de la famille Castellane? Etc.

De novembre 1825 à juillet 1826, la correspondante de Chateaubriand voyage en Italie avec ses beaux-parents et trois de ses enfants, dont le plus jeune fait ses premiers pas. Or, si nous consultons les *Mémoires* du maréchal de Castellane ou les lettres qu'il recevait de son père (publiées par la comtesse de Beaulaincourt-Marles dans le volume qu'elle a consacré à son aïeul: *Boniface-Louis-André de Castellane*, Plon, 1901, in-8), nous trouvons confirmation de toutes ces circonstances: nom et âge des enfants, dates de chaque étape, incidents de voyage, tout concorde parfaitement. Nous apprenons aussi que la famille Castellane était en relation avec l'abbé Dupanloup.

Bref, nous croyons que, même sans la garantie de la famille, la destinataire de ces lettres aurait pu être reconnue. M. Giraud trouvera-t-il un tel ensemble de présomptions en faveur de Mme de La Ferronays? En tout cas, il s'étonnera sans doute du peu d'à-propos de Chateaubriand qui, au moment de la mort du tsar Alexandre Ier, ne trouve pas un mot pour le comte de La Ferronays, alors ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

Il y aurait aussi quelque difficulté à expliquer la présence dans la famille Castellane de papiers appartenant à une autre famille.

§

Mais ces quatre-vingt-cinq lettres ne sont pas les seules dont la renommée fasse hommage à la comtesse de Castellane. En 1904, neuf lettres de Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères, lettres débordantes de passion, étaient publiées dans les *Annales Romantiques* sous le couvert d'un double anonymat; celui de l'éditeur et celui de la destinataire. Depuis, l'on dit généralement que l'éditeur était l'abbé Pailhès. Mais ce serait plutôt M. Léon Séché, si l'on en croit une

note de son volume sur *Hortense Allart de Méritens* (Mercure de France, 1908, p. 98). Quant à la dame, son identité, peu à peu dévoilée, semble ne jamais avoir été contestée. Nous ne savons pas exactement comment elle a pu être établie. Ces 9 lettres appartiennent actuellement à Mme Victor Egger.

Quoi qu'il en soit, l'argument psychologique introduit par M. Victor Giraud porte sur la différence de ton entre les deux groupes de lettres. M. Giraud s'étonne que l'on puisse écrire à la même personne et sur le ton de la passion déchaînée et sur celui de l'amitié correcte à si peu de semaines de distance.

Nous ferons tout d'abord remarquer que les passions évoluent et qu'il peut être naturel de passer d'un style exalté à une manière plus apaisée, sans cesser de s'adresser à la même personne.

Nous chercherons encore chicane à M. Giraud pour sa conception de la psychologie des passionnés dans cet autre passage :

> Fut-il, écrit M. Giraud, aussi bouleversé qu'on l'a dit par cette passion soudaine?... Je remarque que la plus vive de ses lettres... se trouve encadrée, dans sa *Correspondance, sous la même date* du 5 octobre 1823, de deux lettres : une lettre charmante, mais parfaitement sage et correcte, à... Mme Récamier, et une autre confidentielle, longue, pleine, parfaitement lucide et nullement impatiente, au prince de Polignac, notre ambassadeur à Londres. Je n'en conclus pas que les ardeurs de René étaient toutes verbales, mais simplement qu'avec ces grands virtuoses du verbe il faut un peu se méfier.

Nous objecterons que, si les passions malheureuses obnubilent les facultés, les passions satisfaites ont une action tonique bien connue. Chateaubriand ne s'est jamais montré aussi lucidement inspiré que lorsqu'il était amoureux et comblé. Par conséquent, des différences dans le tour des épîtres d'une même journée, on ne peut rien conclure contre la sincérité de l'éloquence amoureuse de Chateaubriand.

Pour revenir à l'identification de la correspondante, il est facile de voir que, dans les deux cas, les amants ne correspondaient pas dans des circonstances comparables. Les lettres échevelées étaient, le plus souvent, portées à la main.

Les lettres simplement amicales rejoignaient Mme de Castellane tandis qu'elle voyageait en province ou à l'étranger, et en compagnie de ses beaux-parents!... N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour justifier un changement de registre, simple précaution d'usage? Qui n'en ferait autant?

Enfin, M. Giraud est-il bien sûr que, dans les lettres d'un ton de « légitime amitié », on ne puisse pas distinguer quelque écho moins platonique? Chateaubriand, dans les premières de ces lettres, fait allusion à un certain « abbé » qu'il ne nomme jamais.

L'abbé est désespéré: il craint que vos embarras et les siens l'empêchent d'aller vous voir... L'abbé vous adore et maudit ses entraves... L'abbé vous offre ses hommages et ses désolations... Je ne m'explique pas plus que vous le barbouillage de Mme P...; il ne peut être question de l'abbé!... Est-ce de moi sous le rapport politique qu'elle veut parler?

Si l'apparition imprévue de cet « abbé » ne fait point partie d'un code de correspondance amoureuse, il resterait à identifier cet ecclésiastique. Jusqu'ici, on ignorait que Chateaubriand eût introduit dans son intimité des personnes d'Eglise, surtout au point de les mettre dans la confidence d'une correspondance avec une de ses amies.

M. Giraud, qui nous a habitués à bien d'autres trouvailles, parviendra-t-il, pour justifier sa thèse, à désigner ce mystérieux « abbé » qui n'a pas dit son nom et qu'on n'a point revu?...

§

D'ailleurs, si un doute subsistait, ce ne serait pas sur le point qu'indique M. Giraud. Comme nous le remarquions tout à l'heure, il resterait plutôt à s'assurer que les lettres passionnées de la collection Egger étaient bien destinées à Mme de Castellane. Les érudits seront bientôt à même de procéder à cette vérification. En effet, la destinataire annotait soigneusement les lettres de Chateaubriand pour se souvenir du jour et du lieu où elle les avait reçues. Or, une lettre de la collection Egger a été reproduite en fac-similé par M. Séché dans son volume sur Hortense Allart (pp. 102-103). Enfin, les originaux des lettres publiées par la comtesse Jean de Cas-

tellane faisaient partie de la collection Barthou (n° 28 du cat. de l'Exposition du Romantisme, Bibliothèque nationale, 1930), et celle-ci sera exposée le mois prochain; on pourra donc comparer l'écriture des annotations et, sans doute, clore ainsi le débat (11).

Chateaubriand est encore secret. Les mystères de sa vie justifient l'existence d'une *Société Chateaubriand* qui s'efforce de préciser, pièces en main, l'homme et les événements de sa vie. M. Giraud, auquel les chateaubriandistes doivent tant de reconnaissance pour tous les précieux documents qu'il leur a apportés, conviendra peut-être avec nous qu'il serait oiseux d'augmenter, sans excuse valable, le nombre des « problèmes Chateaubriand ».

H. LE SAVOUREUX
Président de la Société Chateaubriand.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Constant Burniaux: *Le Village;* Editions de Belgique. — Henri Drum: *L'Etrange Baiser;* Editions de Belgique. — Gustave Charlier: *Machiavel;* La Renaissance du Livre. — Louis Piérard: *Visages de la Wallonie;* Editions Labor. — Paul Colin: *Hippolyte Boulenger;* Nouvelle Société d'Editions.

Il est peu de veines littéraires qui soient plus fécondes en Belgique que le conte et la nouvelle. Maurice des Ombiaux, Camille Lemonnier, Georges Garnir, Edmond Glesener, Louis Delattre ont jadis donné les modèles belges de ce genre, le plus souvent chez nous régionaliste et pittoresque, avec parfois, comme chez Louis Delattre, des échappées vers la philosophie ou la fantaisie; depuis la guerre, Mathelin de Papigny et J.-M. Jadot ont cultivé le conte colonial dont Léopold Courouble avait été le précurseur avec *Frimousses noires*, et Stanislas-André Steeman a dispersé dans des revues et des journaux des contes policiers, mondains ou galants qui ne manquent ni d'invention, ni de désinvolture.

Ce qui nous fait le plus défaut, c'est le conte psychologique, bâti sur une intrigue originale, le conte-type, à la Guy de Maupassant, vrai d'une vérité universelle et humaine, mais

(1)) Depuis la rédaction de cet article, la comparaison a pu être faite à l'exposition de la collection Barthou. Les deux lots de lettres sont bien annotés de la même écriture.

dont le nœud présente chaque fois une situation particulière, exceptionnelle même, acceptable cependant, et capable dès les premières lignes de forcer l'attention du lecteur. Hélas! Ce n'est pas le nouveau volume de M. Constant Burniaux, **Le Village,** qui comblera cette lacune. M. Burniaux rencontre quelquefois des sujets : il se refuse à en extraire ce qu'ils contiennent de péripéties, de coups de théâtre ou de développements psychologiques. C'est sans doute chez lui un parti pris plutôt qu'une impuissance, et s'il dédaigne de composer — lâchons le mot: d'inventer — c'est parce qu'il nourrit contre les artifices littéraires une solide prévention. Sans doute a-t-il grandement raison et à Dieu ne plaise que je veuille, à son propos, esquisser une apologie du factice! Mais il n'en reste pas moins vrai qu'un conte d'où le drame matériel est absent par principe et le drame intellectuel ou sentimental à peine esquissé ne peut que décevoir le lecteur.

Cela est d'autant plus regrettable que M. Constant Burniaux n'est pas un écrivain négligeable. Il possède des dons exquis de sensibilité, le sens du mystère et de la terreur, et surtout un art bien à lui de dessiner des paysages breugheliens, des trognes de truands brabançons tour à tour pathétiques et burlesques; il a prouvé, par ses romans antérieurs, qu'il savait étoffer un sujet, traduire des états d'âme; il ne souffre donc que d'une certaine faiblesse de l'imaginative.

A vrai dire, lorsque j'apprends, sous le titre d'un même conte, que Mieke Pot, cabaretière, avait l'habitude de boire un coup au verre de ses clients et le paysan Kobe la singulière manie de se superposer sur le corps, sans les ôter, autant de chemises qu'il y avait de semaines de neige et de gel, ce sont là confidences qui ne m'intéressent guere; et j'ai toujours envie d'ajouter: « Et après? » Après, il n'y a rien; et lorsque M. Burniaux me dit : « *Voici l'histoire de Stans, qui fut une vieille femme mendiant son pain de visage en visage* », j'ai le droit de lui répondre : « Vous mentez à votre introduction: il n'y a pas d'histoire de Stans; car ce n'est pas une histoire que d'avoir été fille de ferme, puis séduite par un gars de passage, puis tenancière de cabaret en compagnie du séducteur, puis abandonnée (j'allais dire: aban-

donnée comme tout le monde), puis d'être descendue de là jusqu'aux plus dures besognes, pour finir dans la mendicité. Quelle que soit la sensibilité de l'auteur, le cas n'est qu'un fait divers. Vous auriez pu au moins en tirer une étude de caractère; vous vous en êtes abstenu : j'ai le droit de me désintéresser de votre esquisse; elle est insignifiante. Parfois, comme dans *Klaas et Rozeke*, il y a un vrai sujet. Un varlet tourmenté par la chair et disgracié par la nature rencontre une jeune fille qui le repousse; il va à la ville, du temps s'étant écoulé, et retrouve la cruelle dans un lupanar où il était venu chercher l'oubli. Rozeke, vêtue ou plutôt dévêtue comme le veut l'usage de ces maisons, lui fait commander du champagne qu'il ne peut payer; il est jeté dehors au milieu des rires, sans avoir obtenu les faveurs de la fille. Ce serait un thème digne d'attention, si la psychologie des personnages était « sortie »; mais M. Burniaux l'a négligée; et, cette fois encore, je ne réussis à m'attrister que médiocrement à la pensée que Klaas s'en aille marri d'être ainsi moqué et frustré.

On voudrait aussi mettre M. Burniaux en garde contre les erreurs de style qui abondent dans son œuvre.

Il écrit : « *Catherine se recula* » (p. 57), « *Stans devint femme de journée* » (p. 79); il parle ailleurs d'une « *cascade de rire qui martyrise le silence* ». Stans a des yeux « *qui paraissent jetés sur sa face comme des crachats* », le passant qui l'a prise « *lui a cloué la maternité au ventre* ». Ah! que la litote est chose exclusivement française!...

L'étrange Baiser, de Henri Drum, est un recueil de nouvelles coloniales dont la richesse d'expériences, l'originalité et la facture sont tout à fait remarquables. L'histoire du nègre Dominique, sorte de Sganarelle noir, à la fois grotesque et douloureux, et de la non moins noire Hittine, qui commit l'adultère avec le boy Agoustin, n'est pas seulement pittoresque et truculente; elle nous donne une peinture saisissante de la déformation de nos états d'âme de civilisés dans un cœur encore primitif de bon Congolais; on lira aussi avec émotion la pure idylle de Chala, la jolie négresse, qui aima son blanc, le perdit lorsque la cruelle Europe, faiseuse de chômeurs, le vint reprendre, et en conserva un joli bam-

bino étrangement blond. Et, enfin, en passant par *Poste en Brousse,* vigoureux récit des rivalités qui déchirent les Blancs aux colonies, on prendra plaisir à l'amusante aventure de Ninette, la mulâtresse, qui se sent reprise par l'appel du sang noir en dépit de tout le vernis de civilisation et d'élégance dont on l'a revêtue et que l'on retrouve un jour, dansant, nue et folle, dans une fête de village indigène.

Plus vite, plus vite!

Ninette, toute nue et mince, frémissait, sa croupe roulait comme une petite rotative, ses seins tremblotant interminablement dans une ligne immobile, et le feu du village en fête léchait ce jeune corps de larges coups de langue passionnés et sanglants...

Et qu'importe que Paul Morand ait déjà traité ce dernier thème dans *Magie noire*? Les thèmes sont à tout le monde, pourvu qu'on les rénove. M. Drum y a réussi et ce beau volume le classe d'emblée parmi nos meilleurs « congolais » littéraires.

Le professeur Gustave Charlier, de l'Université de Bruxelles, ajoute à la bibliographie, déjà si abondante, dont Nicolas **Machiavel** fut l'objet depuis le XVI[e] siècle. Une biographie d'une parfaite rigueur scientifique précède des extraits traduits, non pas seulement du *Prince,* mais des autres œuvres et notamment de la *Mandragore* et de l'Histoire de Florence. M. Gustave Charlier croit qu'il faut en rabattre beaucoup de l'immoralité politique de Machiavel. En revanche, du point de vue des mœurs, l'auteur de la *Mandragore* reste un homme de son temps, c'est-à-dire un parfait cynique. C'est, croyons-nous, l'opinion la plus raisonnable sur un penseur qui a été souvent mal compris. Son opuscule se cite toujours, mais il ne se lit plus guère, car il a cette forme discursive et un peu doctorale qu'aimaient les latins, maîtres de Machiavel. La suite d'extraits que M. Charlier a traduits avec une élégance et une précision impeccables, ne manquera pas de rendre de grands services, de même que la savante notice qui les précède.

Louis Piérard est le plus Wallon des Wallons, et le plus sympathique des députés socialistes belges, lesquels socialistes, on le sait, se rapprochent beaucoup plus, comme

nuance politique, des travaillistes anglais que des S. F. I. O. français. Ce charmant écrivain, globe-trotter, poète, conférencier, journaliste, essayiste et esthète à ses heures, publie des **Visages de la Wallonie** illustrés de magnifiques bois de Gustave Brocas et paraphrase les beautés d'une province infiniment diverse comme je l'écrivais voici quelque temps ici même à propos d'un volume sur le même sujet, de Paul Champagne.

Nul mieux que Louis Piérard ne connaît cette diversité. Nul, mieux que lui, n'a pénétré le folklore local, enregistré les détails de mœurs, relevé les traits historiques qui signalent les lieux henmuyers. Ce livre, ou plutôt cet album, au commentaire succulent, est le meilleur *vade-mecum* littéraire que l'on puisse prendre dans sa valise, lorsqu'on veut vagabonder de Tournai à Chimay, de clocher en clocher.

C'est sous forme d'album également que se présente l'étude sur le peintre **Hippolyte Boulenger,** dont M. Colin s'est fait biographe. Boulenger fut un très grand paysagiste belge, qui mourut jeune encore, en 1873. Nos musées possèdent de lui plusieurs toiles et, notamment une *Messe de Saint-Hubert,* qui est justement célèbre, mais à laquelle j'avoue préférer certains paysages de frondaisons sous le soleil d'été, qui sont d'une vibration subtile, d'une intensité chaude égalant sans rien leur devoir en somme les toiles des meilleurs maîtres de l'école de Barbizon. M. Paul Colin, qui fait autorité en matière picturale, a commenté et expliqué Boulenger avec le talent et la sûreté de jugement qu'on lui connaît. Et cela fait une solide étude critique de plus à l'actif du brillant auteur de *Belgique, carrefour de l'Europe.*

EDWARD EWBANK.

LETTRES RUSSES

A propos du prochain anniversaire de la mort de Léon Tolstoï. — Mémento.

Bien que plusieurs mois nous séparent encore du vingt-cinquième anniversaire de la mort du comte Léon Nikolaïévitch Tolstoï, décédé le 7 (20) novembre 1910 dans la petite maison du chef de la gare d'Astapovo, de toutes parts surgissent déjà des essais, des études et des souvenirs con-

sacrés au grand vieillard de « Iasnaïa Poliana » et à ses écrits.

En France, des personnes qui se sont vouées de fraîche ou de longue date au culte de Tolstoï et à la diffusion de son œuvre, semblent particulièrement pressées d'exploiter la merveilleuse occasion qui s'offre à eux cette année-ci, pour parler une fois de plus de leur idole sans oublier leurs propres intérêts. C'est ainsi que nous eûmes déjà, dans un grand quotidien de Paris, un « inédit » de Tolstoï, dont la publication dans cette feuille exigea plusieurs numéros de suite, mais qui s'avéra être une faible et pâle variante de *Résurrection;* une grande maison parisienne d'éditions pupublie, en trois volumes, « l'édition définitive, complétée de chapitres inédites » (*sic!*) et d'annotations de l'*Enfance, Adolescence et de Jeunesse* de Tolstoï, sous le titre général et nouveau: *Etapes d'une vie* (*resic!*). Enfin, une revue littéraire russe de Paris a fait paraître tout dernièrement les *Souvenirs* de la comtesse Alexandra Tolstoï, la plus jeune fille du romancier, qui, comme on le sait, n'a pas été toujours très respectueuse de la mémoire de son illustre père. Et j'en passe.

Cette avalanche de papier imprimé consacré à Tolstoï, avalanche qui certainement prendra de grandes proportions cet été, vu qu'on nous annonce la parution prochaine, tant en U. R. S. S. qu'à l'étranger, de nombreux ouvrages sur Léon Nikolaïévitch, se justifie-t-elle, en dehors de l'intérêt que certaines gens peuvent y trouver? J'ai peine à le croire; car, n'en déplaise aux vrais tolstoïens (mais combien y en a-t-il de par le monde?), il me semble que le souci, la préoccupation de faire rentrer Tolstoï dans l'actualité est surtout, si ce n'est uniquement, une affaire de librairie et de traducteurs. Soyons francs vis-à-vis de nous-mêmes et disons-le carrément: nous avons dépassé Tolstoï et Tolstoï n'a plus et ne peut plus avoir aucune influence sur notre époque, non seulement comme penseur ou comme prédicateur, mais même comme romancier.

Du reste, je me demande: quels furent les écrivains français, anglais, allemands ou italiens qu'il influença? Il suscita jadis un grand enthousiasme chez certains d'entre eux, mais

une réelle influence par le style ou la composition, nous n'en voyons que des traces par-ci, par-là (1). Au surplus, les romans de Tolstoï ne furent bien connus à l'étranger, surtout en France, qu'à l'époque où le mode objectif d'un Flaubert, qui est aussi le mode de Tolstoï et de Tourguénief, commençait à être remplacé par le mode subjectif, qui cherchait à recréer chez le lecteur l'émotion provoquée par un événement grave plutôt en analysant cette émotion qu'en peignant les faits qui la provoquèrent.

Et de même, dans le domaine des idées, il ne fut suivi que par une infime minorité de romanciers européens. Certes, un Romain Rolland lui doit beaucoup. Et il existe d'autres exemples. Mais qu'est cette influence en comparaison de celle d'un Dostoïevsky sur les esprits, les cœurs et les écrits des littérateurs occidentaux, en commençant par un d'Annunzio (*Episcopo et Cie*) et un Gide et en finissant par Proust et Giraudoux, sans parler des autres? Mais même en Russie, l'influence *littéraire* de Tolstoï ne fut jamais que très relative. Ceux qui étaient venus après lui, un Anton Tchekhof, un Maxime Gorki, un Léonide Andréief, pour ne parler que des plus grands, tiraient leur fond directement du créateur du roman russe moderne, Nicolas Gogol.

Rappelons aussi à ceux qui voudraient l'oublier, combien les grands romans de Tolstoï, ses « romans fleuves », tels que *La guerre et la paix* et *Anna Karénine*, suscitaient à leur publication de critiques, tant au point de vue de leur style et de leur composition générale qu'à celui du bon goût et de l'atmosphère qui y régnait. C'est ainsi que le grand satirique russe Saltykof (Chtchedrine) eut, en 1866, ces mots terribles sur *La guerre et la paix:*

Ces scènes militaires ne sont que tromperie et vanité... Ces

(1) Voici ce qu'écrivait tout dernièrement encore un célèbre psychiatre italien, le professeur Giuseppe Fraccaroli :
« Dans ses romans, Tolstoï dit tout ce qui lui passe par la tête : les choses nécessaires et inutiles, intéressantes et ennuyeuses, sans choix, ans art, sans critérium; et avec ses longueurs infinies de *La Guerre et la Paix,* il éprouve la patience du lecteur le plus indulgent. » Cette impuissance à endiguer sa pensée, cette impossibilité de se limiter, sont, d'après les médecins aliénistes, les signes caractéristiques d'un dérangement mental; c'est une sorte d'épileptoïdie atténuée. « L'épileptique ou l'épileptoïde, dit le professeur russe Evlakhof, est incapable de penser autrement qu'en s'accrochant d'une idée à l'autre et en notant les plus petits détails. »

Bagration et ces Koutouzof ne sont que des généraux de pacotille. Et en somme, bavardage de commères et de nurses. Mais notre soi-disant haute société est fort bien « pigée ».

Quant à Dostoïevsky, sa première opinion était que les œuvres de Tolstoï étaient de la littérature de *pomiéstchik* (propriétaire foncier). Il modifia sensiblement à la longue cette première opinion. Cependant, en parlant d'*Anna Karénine* dans la lettre à sa femme, datée du 7 février 1875, il trouvait ce roman « assez ennuyeux et pas extraordinaire ». Du même avis était Tourguénief qui, pourtant ne manquait, en général, aucune occasion pour faire l'éloge de son grand rival.

Voici un exemple des sentiments que professait Tourguénief envers les écrits de Tolstoï. Un jour, c'était en 1880, il lut devant quelques amis, avec cet art qui lui était propre, la page de *La guerre et la paix* dans laquelle Tolstoï décrit le défilé devant le général Bagration de deux bataillons du 6e chasseur allant à l'attaque de l'ennemi :

« ... Ils n'étaient pas encore arrivés à la hauteur de Bagration et cependant on entendait déjà le pas lourd et scandé d'une grande masse de gens s'avançant comme un seul homme. »

Tourguénief lut jusqu'au bout ce chapitre de prose cinématographique et dit, en posant le livre sur la table :

Je ne connais rien de plus parfait, au point de vue descriptif, dans aucune autre littérature que ce chapitre. Ça, c'est une description. Voilà comment il faut écrire. (Serguéenko : *Tourguénief et Tolstoï*, article en russe, supplément littéraire du journal *Niva*, année 1906.)

Oui, mais une vingtaine d'années auparavant, le même Tourguénief écrivait de Baden-Baden au critique Annenkof :

Je viens de terminer le quatrième volume de *La Guerre et la Paix*. Il y a des choses remarquables, mais aussi des choses insupportables. C'est une vraie calamité quand un autodidacte, particulièrement du genre de Tolstoï, commence à philosopher.

Je ne parle pas des critiques professionnels qui, comme un Skabitchevsky, trouvaient que tout le roman d'*Anna Ka-*

rénine était « saturé de l'odeur idyllique de langues enfantines » et que la scène où Anna s'abandonne à Vronsky rappelle les « niaiseries mélodramatiques dans le goût des vieux romans français ».

Donc, ce n'est pas comme des modéles qu'on devrait imiter que les romans de Tolstoï furent accueillis en Russie à leur apparition, et ce n'est pas comme chef d'école ou, plus simplement, comme un bon guide littéraire que Tolstoï eut une influence dans son pays et ailleurs, mais bien en vertu de sa prétention à jouer le rôle de justicier et de réformateur de la société.

Cependant, j'ai montré précédemment, après bien d'autres, à cette place même (2), que ni par sa nature, ni par son instruction d'autodidacte, Tolstoï n'était fait pour être un conducteur d'hommes, un réformateur et un reconstructeur. Aussi, son influence dans le domaine moral et intellectuel ne s'exerça réellement que sur la masse anonyme et dans les milieux qui n'avaient que des attaches fort lâches avec la littérature. Ses disciples se recrutaient surtout parmi les illettrés ou demi-illettrés, parmi quelques artistes peu cultivés, comme par exemple le peintre Nicolas Gay, ou des sociologues en herbe, quelques autodidactes comme lui, et des cerveaux de formation orientale. Du reste, c'est surtout en Orient qu'il eut le plus de succès et c'est là-bas qu'il conserve encore aujourd'hui tout son prestige. Un C. R. Das, un Rabindranath Tagore, un Gandhi furent et restent les meilleurs porte-parole de sa doctrine religieuse, politique et sociale.

La grande popularité dont Tolstoï avait joui durant sa vie était due, en grande partie, à une réclame savamment organisée autour de sa personne et de son nom. On a prétendu que c'était là l'œuvre de sa femme, la comtesse Sophie Andréevna, mais en réalité Tolstoï y contribua lui-même pour une large part. Il recevait tout le monde dans sa propriété de Iasnaïa Poliana (et combien de nullités, dans tous les domaines, croyaient se réchauffer à sa gloire en lui rendant visite, et s'imaginaient acquérir ainsi un soupçon de notoriété ou de succès matériel), faisant la roue devant tous ses visiteurs, scandalisant les uns par des propos saugrenus,

(2) *Mercure de France*, 15 octobre 1934, pp. 433-434.

bafouillant les vérités les mieux ancrées devant les autres, ou étonnant certains par des attitudes et des gestes de vieille coquette (3).

Il y avait beaucoup de réelle sociabilité en lui et beaucoup de véritable désir d'être hospitalier, mais aussi un grand besoin de se faire valoir, de faire parler le plus possible de lui. Enfin, son opposition systématique au « grand monde », à la classe privilégiée à laquelle il appartenait de par sa naissance, était bien le résultat des atteintes à son amour-propre (et il était de sa taille) qu'il avait ressenties dans sa jeunesse.

Somme toute, Tolstoï n'était nullement un fou qui se croyait être Tolstoï (4). Il était bien réellement Tolstoï, c'est-à-dire un très grand bonhomme, mais bien moins par ses écrits et ses discours, que par sa personnalité débordante, chaotique et torrentielle, si je puis m'exprimer ainsi. Cependant, que sont devenus en Europe et même en Russie les foyers tolstoïens? Quelques esprits essayent encore d'appliquer ses doctrines dans des sortes de phalanstères. On tâche de les propager par écrit, mais leur succès est nul et ne touche pas les masses, qui sont plutôt remuées par ce qui a trait à leur vie matérielle. Et, d'autre part, qu'est-ce qui reste des écrits de Tolstoï, même de ses productions purement littéraires? On a retiré, en U. R. S. S., des bibliothèques publiques ses ouvrages philosophiques et religieux, et on a extirpé de ses œuvres complètes tout ce qui a trait à sa doctrine de non-résistance. Le communisme n'a que faire de l'anarchisme à base évangélique de Tolstoï. Il a bien pu profiter de l'ébranlement que sa théorie de la non-obéissance aux lois et aux autorités du pays suscita en son temps dans la masse russe, mais il ne veut pas que cet enseignement continue à faire des ravages. Et qui, des partisans de l'ordre et de la santé morale du peuple, le lui reprochera? Ainsi Tolstoï put mourir devant une armée de photographes et de reporters rassemblée à son chevet; néanmoins, il avait parfaitement raison de penser qu'il mourait en solitaire.

(3) Voyez à ce sujet les souvenirs de Kouprine sur son entrevue avec Tolstoï, en Crimée, en 1908.

(4) Le célèbre Lombroso, après une visite à Tolstoï, disait : « Il me semble que c'est un malade psychique, mais beaucoup plus sensé que bien des gens normaux. »

MÉMENTO. — Toutes les œuvres de Tolstoï ont été traduites en français; un grand nombre d'entre elles plusieurs fois et par des traducteurs différents. C'est ainsi que *La Guerre et la Paix* a été publié dans cinq différentes traductions; *Anna Karénine* a eu sept éditions; *Résurrection* a eu sept traducteurs différents; enfin, *La Sonate à Kreutzer* a été publiée, séparément, quatre fois dans l'espace de dix ans (1922-1933). Il s'est trouvé même des gens qui, en tripatouillant des textes de Tolstoï et en utilisant ses fonds de tiroirs, ont publié des « inédits » qui durent certainement faire retourner dans sa tombe le grand vieillard. Mais, *sic transit*... et, pour de plus amples détails sur ces traductions, je renvoie mes lecteurs à l'ouvrage de M. Vladimir Boutchik, *Bibliographie des œuvres littéraires russes traduites en français*, qui est un vrai travail de Bénédictins ou de doctes bollandistes.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES YOUGOSLAVES

Raguse. — Le Piémont yougoslave. — Comte Louis de Voïnovitch: *Histoire de Dalmatie;* Hachette, Paris. — Les Ecrivains de l'heure présente. — Milan Voukassovitch: *Srj ili igra kosturova;* Jeremija Djelebdjitch, Belgrade. — Jakovlijévitch : *Devetsto Tchétrnaesta*, roman; Getse Kon, Belgrade. — Svétislav Stéfanovitch: *Hennil and other poems;* Cviyanovitch, Belgrade. — Mémento.

Les provinces qui composent aujourd'hui le royaume de Yougoslavie étaient, il y a un quart de siècle, réparties entre l'Autriche, la Hongrie, la Serbie, la Turquie, le Monténégro, et elles n'avaient jamais été, dans le passé, réunies en un seul corps de nation. Le sentiment de la fraternité slave vivait cependant en elles, encore que deux mondes antagonistes se les disputassent, confessionnellement parlant : Byzance et l'Orthodoxie à l'est, le Catholicisme romain à l'occident, sans parler des empiètements de l'Islam en Bosnie-Herzégovine consécutivement à l'hérésie patarine. C'est au souffle des idées françaises de la Révolution que s'alluma le brasier de l'irrédentisme. Presque contemporainement à la révolte de Karageorge en Serbie, Napoléon fondait les Provinces illyriennes, et ouvrait les premières écoles de langue slave. Un grand rêve tôt jeté bas, hélas! naissait sur les bords de l'Adriatique, où durant des siècles la presqu'île, de **Raguse** avait abrité le plus riche des foyers intellectuels slaves. A partir du xᵉ siècle, le nombre des poètes dalmates tint du prodige. Dans le drame, la pastorale, les chants d'amour,

l'épopée, ils égalèrent et dépassèrent même quelquefois leurs modèles italiens. C'est qu'ils œuvraient dans un sentiment moins conventionnel et plus populaire, au point de rejoindre souvent l'inspiration des poèmes traditionnels de folk-lore. Dès le XVe siècle, c'est-à-dire à partir de la chute de Constantinople, une brillante floraison poétique s'inaugure. Mencetic (1457-1501) excelle dans la chanson troubadouresque; Nicolas Vetranic (1482-1576) s'avère, dans *Le Sacrifice d'Abraham*, un maître dans l'art du « mistère » dramatique; Hektorevic (1483-1572), dans son poème rustique *La Pêche*, s'inspire directement de la poésie populaire; Annibal Lucic (1485-1553), dans sa pièce *Une esclave*, devance le drame moderne; Marin Drzic (1520-1580), avec sa comédie de *L'Avare* et sa pastorale fantastique de *Plakir*, ouvre la voie à Molière et à Shakespeare; Gundulic (1588-1638), dépasse l'*Aminte* du Tasse dans la *Dubravka* et rejoint *La Jérusalem délivrée* dans son épopée d'*Osman*. Au XVIIIe siècle, le Franciscain André Kacic-Miosic met en chansons sur le mode populaire les souvenirs de son peuple, et prépare ainsi la renaissance néo-serbe (1690-1760). Kacic-Miosic professa à Sebenico, et c'est dans cette même ville que devait naître Tommaseo, le fécond polygraphe auteur des *Iskrice* (*Etincelles*), poèmes en prose à la gloire de la terre maternelle, qui réveillèrent aux environs de 1848, à travers les pays illyriens, le sentiment national.

En même temps, grâce aux travaux de folk-lore entrepris par Vouk Stéfanovitch Karadjitch et à la divulgation des Chants populaires, le romantisme prenait en terres yougoslaves une tournure originale. L'idéal mazzinien, embrassé passionnément par Tommaseo, tournait vers l'Italie les yeux des patriotes, et la Serbie, par la voix des poètes, entrait peu à peu dans sa mission de **Piémont yougoslave.** Ainsi, durant et après la guerre, le roi Alexandre ne fut que l'exécuteur de l'idée d'union nationale, ardemment célébrée par les poètes, comme il est facile de s'en convaincre en feuilletant la collection du *Savrémenik* (*Le Contemporain*). Cette union devait-elle, comme le voulurent le roi et son entourage, prendre la forme centraliste ou la forme fédérative? Sur ce point délicat, les esprits restent plus que jamais divisés, et il faudrait toutefois s'étonner que la réalisation

d'un vœu séculaire ait déchainé tant de rivalités, si l'on oubliait que le lien moral de la langue et des traditions communes ne peut, du jour au lendemain, avoir raison des intérêts matériels divergents et des méfiances qui en résultent. Par ailleurs, si l'influence française se superposait assez bien à l'influence italienne en Dalmatie, le germanisme en Croatie gardait ses positions, en sorte que, dès la dictature de 1928, chaque province eut tendance à se replier sur elle-même.

On pouvait espérer, dès la constitution du nouveau royaume, que tous les pays yougoslaves adopteraient un alphabet unique, les deux alphabets cyrrilique et latin reposant, depuis Ludevit Gaj, sur les mêmes principes. Il n'en fut rien, et Zagreb vis-à-vis de Belgrade a tenu à maintenir toutes ses distances. La fusion sans doute ne peut se faire que peu à peu, grâce au prestige d'écrivains de premier plan. Et d'abord il convient que chaque province yougoslave fasse un examen impartial de son passé historique et même légendaire, aux clartés de la science contemporaine. C'est dans une pensée de profonde piété pour la terre natale et d'union spirituelle entre tous les membres de la nation que le comte Louis de Voïnovitch vient d'écrire, par exemple, sa monumentale **Histoire de Dalmatie.** Par sa position géographique et la nature de son sol, par sa culture ancienne et particulièrement originale, la Dalmatie est la clef du problème yougoslave. C'est ce qu'a voulu montrer M. de Voïnovitch.

La question des origines est traitée par lui de façon fort originale. S'inspirant des plus récents travaux, il considère les Illyriens primitifs, frères des Thraces, comme une première vague de peuples protoaryens, apparentés aux Etrusques et aux Basques et, comme eux, ayant apporté d'Asie la gynécocratie et le culte du serpent, dont *ilur* serait le nom primitif. Après eux seraient descendus des plaines du nord-est les Ioniens, les Danaens, puis les Doriens, frères des Celtes et des Germains. Il s'ensuivit de nombreuses luttes, dont les légendes grecques de la mythologie portent témoignage. M. de Voïnovitch interprète de façon très ingénieuse l'histoire de Cadmus et celle de Jason. Nous sommes d'accord avec lui quant aux parentés probables des Illyriens avec les autres peuples balkanique et méditerranéens, depuis les Pyrénées

jusqu'au Caucase; mais les Méditerranéens nous font songer aux Atlantes, et ce sont les Hyperboréens qui les ont peu à peu subjugués.

Ceci n'entame en rien, d'ailleurs, la thèse slave de M. de Voïnovitch, qui fait judicieusement dépendre les hautes aptitudes civilisatrices du peuple dalmate de l'intégration progressive d'éléments, que nous persistons à nommer hyperboréens, au sein du fonds illyrique primitif. Un moment la race celto-illyrique tendit la corde de son arc sur l'Europe entière. Mais Illyriens et Celtes avaient chacun leur destin propre. Illyriens et Macédoniens se disputèrent l'hégémonie des Balkans, puis ce fut le duel tragique du Dragon et de la Louve, qui devait aboutir au triomphe de Rome... Pas à pas le patient historien descend le cours de l'histoire, précise minutieusement les faits, dénonce les fautes mortelles de Rome et de Byzance, l'illusion de la Pourpre, définit l'héritage byzantin en même temps que la conception slave du christianisme; il montre la Dalmatie au carrefour de l'histoire et comment, de 614 à 997, elle fut l'enjeu de luttes ardentes entre l'Orient et l'Occident; puis nous voyons grandir l'effort slave, naître Venise, et la rivalité entre roi et doge se terminer par le marché infâme qui, pour cent mille ducats, devait, au début du xve siècle, livrer toute la côte dalmate à la république de Saint-Marc. Telles sont les matières du premier volume. Le second porte en sous-titre *Des griffes du Lion ailé à la Libération*. Venise gouverna la Dalmatie de 1482 à 1797; mais, à partir de 1718, Venise décline et, n'ayant jamais rien voulu faire pour le progrès de la Dalmatie, le divorce devait s'ensuivre. Apparaît alors, de 1806 à 1814, le libérateur gaulois, et nous savons le reste: le retour au foyer en 1918. L'éloquent historien consacre un long et substantiel chapitre à l'histoire de Raguse, un autre aux Hommes et Monuments de sa chère patrie. L'ouvrage entier, rédigé en français, compte près de 900 pages et s'enrichit d'une copieuse bibliographie. Pour la paix de l'Europe, il faut que le problème dalmate soit considéré comme définitivement résolu. La Dalmatie est slave.

Au sein du nouvel Etat, elle peut beaucoup pour son unification intellectuelle et morale, et l'œuvre d'Ivo de Voïnovitch, le propre frère de l'historien, est là pour le prouver.

S'il triompha d'abord à Zagreb, c'est à Belgrade qu'il a voulu mourir.

Belgrade doit devenir peu à peu le véritable cerveau de la nation, ce qui n'exclut point la survie de certains particularismes. Ainsi l'avaient compris, dès le retour de la paix, nombre d'inconnus pressés de s'imposer à l'attention du public et qui ne furent que rarement conscients de leurs forces véritables. Les tentatives d'extrême-pointe à base d'expressionnisme ou de dadaïsme aimantèrent leurs ambitions. Ainsi du *zénitisme* de Ljoubomir Mitsitch. Ce fut un bouillonnement passager. Un certain assouplissement des formes verbales en résulta, qui fit délaisser un instant le souci de perfection parnassienne d'un Yovan Doutchitch par exemple, pour le vers libre, instrument propre à traduire les mouvements spontanés de l'âme, les frissons de la sensibilité, comme il arrive dans les poèmes de Radé Draïnats. Plus près de nous le Surréalisme fait des adeptes chez les révolutionnaires, tels Mattitch, Ristitch, Vesko, etc.

Tout en s'opposant les unes aux autres, les générations qui se succèdent ne sauraient créer un fossé entre elles, ni perdre le contact. **Les écrivains de l'heure présente** l'ont compris. Poète, dramaturge, romancier, essayiste, le plus actif d'entre eux est Miroslav Krleja. Son œuvre, que pare la luxuriance du style, est surtout démolisseuse. Krleja marche en tête de la littérature à tendances sociales, qui, avec Dragicha Vassitch et Auguste Césarets, et un grand nombre de jeunes, cherche ses sources d'inspiration dans la misère du peuple. Affinités évidentes avec le tempérament russe. Un autre groupe, le plus nombreux, pratique la peinture objective des faits et des sentiments, avec un souci presque exclusif d'exactitude photographique. Le membre le plus éminent en est certainement M. Veljko Petrovitch.

Il faut mettre à part et peut-être plus haut un certain nombre d'écrivains et de poètes, qui considèrent la littérature comme une création de pensée appuyée sur toutes les expériences de l'esprit et du cœur. Pour eux, la découverte des images doit résulter de l'approfondissement des problèmes posés à chaque instant par la vie, et de la recherche de ces rapports mystérieux qui enchaînent les choses les unes aux autres. Ce n'est rien de comprendre facilement, pensent-

ils; si l'on n'a expérimenté directement, si l'on n'a *senti* profondément au cours de l'épreuve personnelle, tout est fatigue inutile, tout nous reste extérieur. Habile aux prospections d'âme les plus audacieuses, fabuliste éminemment original, poète en prose, conteur et philosophe, Milan Voukassovitch, dont la renommée se répandra un jour à travers l'Europe, a ainsi nourri sa forte intelligence à l'aide des plus cruelles expériences de sensibilité. L'auteur de *Cent Fables*, de *Musique du Temps*, de *Mon Corbeau, de Bep, Kako et Cie* entreprend aujourd'hui la publication de ses œuvres complètes, et donne pour premier volume, sous le titre **Srj ili igra kosturova,** une suite de récits d'une humanité déchirante et désabusée, où, nouveau Dante, il entreprend sans guide d'explorer les zones infernales. On sent chez lui les atteintes du nihilisme slave, et il rejoint les grands sages de l'Orient. Amour, voyages, religion, entreprises de gloire ou de puissance, tout est vanité. Seule la Mort est certaine. Le penseur désabusé n'ose même plus songer que la Mort pourrait être pour quelques-uns la porte du Ciel. Peu soucieux de peindre un caractère, un type, une individualité, il ne se passionne qu'aux coups de sonde en profondeur à la façon de Nietzsche ou de Dostoïevsky. Et comme il excelle à maudire la mécanisation contemporaine de l'être humain! Dans ce même groupe, il convient de ranger MM. Séleskovitch, philosophe, Momtchilo Nastasijévitch, dramaturge, et Sinicha Korditch, poète et critique particulièrement pénétrant.

Les conteurs sont représentés d'éminente façon par Ivo Andritch (*Ex ponto*), et Sibe Militchitch, tous deux doués d'un sentiment lyrique exquis et d'un grand charme de style. Comme Militchitch, Tsrnianski débuta par la poésie (*Lirika Itake*). Il a obtenu récemment les plus légitimes succès avec une série de romans historiques. Un roman de Bochko Tokine sur la vie contemporaine à Belgrade fut moins heureux, malgré de réelles qualités. Au contraire, le livre récent de Jacovlijévitch, **1914,** lancé par le grand éditeur Getse Kon, s'annonce comme le meilleur ouvrage de guerre paru dans les Balkans, le *De Profundis* de M. Myrivilis mis à part.

Dans le groupe des lyriques purs, les grands aînés gardent leur prestige. Chez Yovan Doutchitch, le souci purement verbal et décoratif cède le pas à un sentiment plus philo-

sophique dans ses dernières œuvres, où il chante *l'Amour et la Mort* (*Pesme Bogu, Pesme Smrti i Pesme Jeni*). Vladimir Nazor, grande voix croate, illustre un art méditatif et puissamment évocateur (*Le Collier de Corail, Chants aux Quatre Archanges*); Svetislav Stefanovitch dans **Hénil,** *Poèmes de Maia, Chants de Flamme, Chants de révolte, Ombre et Soleil,* entonne un hymne de vie ardente et libre, qui rappelle les accents de Walt Whitman mêlés à ceux du grand Constantin Balmont. Ses études récentes sur les Poètes anglais, sur le Folk-lore (*Portreti i Eseji; Studije o Norodnoj Poesiji*) ont révélé en lui un critique remarquable. Nous y reviendrons. Tin Ouyévitch, un Verlaine slave, continue d'affirmer dans ses vers minutieusement ouvrés un mysticisme catholique très personnel. Bojidar Kovatchevitch, à la façon du grand romantique Branko Raditchevitch, retrouve avec bonheur le ton de la poésie populaire. Dans *Srebrna Cesta, Nove Pesme* (1922), *Ljubav Ptica* (1927), Gustav Krklets s'avère délicat poète de la vie et de la joie. Il fait parfois songer à Rainer Maria Rilke. Nikola Chop, le Francis Jammes yougoslave, interprète avec émotion le mystère des choses et de l'âme.

A leur côté, je devrais dire à leur niveau, Mme Dessanka Maksimovitch manifeste un sens de la nature particulièrement subtil.

Au théâtre, Branislav Nouchitch, dont on vient de célébrer le 70e anniversaire, est l'auteur toujours applaudi sur toutes les scènes slaves des Balkans et de Bohême de comédies pleines d'humour, de drames vibrants, et il écrit toujours.

Personne, dans le champ de la critique, n'a remplacé Skerlitch, et ses émules eux-mêmes se sont tus. Mais il faut rendre juste hommage à l'esprit constructif et consciencieux qu'est M. Vladimir Voyitch, qui suit tout ce qui se publie, et ne s'attache qu'à ce qui est bon. Dans ses comptes rendus d'ouvrages, Mme Isidora Sekulitch sait se montrer à la fois spirituelle et persuasive, et Ksenia Atanisiévitch s'est occupée avec pénétration de toutes les personnalités marquantes.

Hélas! la crise est dure, et la librairie souffre. Pourtant Getse Kon continue de lancer deux volumes par mois, appartenant à deux collections différentes. Le *Livre doré,* avec des traductions choisies, est destiné aux enfants. *Notre Livre*

présente maintenant au public un recueil de fort captivantes nouvelles de P. Pétrovitch : *Terre abandonnée.*

MÉMENTO. — La Croatie vient de perdre son grand romancier réaliste: Ljuba Babic-Gjalski, qui a su peindre avec un sens psychologique pénétrant la vie et les mœurs de la bourgeoisie et de la petite noblesse paysanne d'avant guerre. *Osvit* (*L'Aube*) évoque les luttes du *Risorgimento* national. On l'a comparé à Tourguénief. Ont paru chez Getse Kon le 3e volume des *Impressions sur la Littérature* de l'éminent critique Branko Lazarévitch, qui, s'évadant cette fois du terrain national, nous offre deux fortes études sur Maupassant et Dostoïevsky. Nous y reviendrons. Nous aurons à citer bien d'autres noms. Chez Cvijanovitch, l'excellente traduction par M. Kornitser du *Coffret émaillé,* poèmes byzantins de langue espagnole de M. Candioti. Signalons aux étudiants le nouveau *Dictionnaire Français-Slovène* du docteur Janko Pretnar, particulièrement soigné dans son contenu et dans sa présentation; aux curieux de beaux vers consacrés à la terre natale, le bon recueil de pièces à dire *Domovini,* de Luca Kramolc; aux amis de récits émouvants et sincères, le copieux roman slovène de M. Jus Kozak: *Sentpeter,* et *Tezaki,* de Misko Kranjec. En Slovénie, on continue de lire avec assiduité, et l'activité critique très francophile du professeur A. Debeljak ne se dément pas.

LIOUBO SOKOLOVITCH.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Gabriel Faure: *Heures d'Italie,* édit. nouv. entièrement refondue et remaniée par l'auteur. Avec 48 planches h. t.; Fasquelle. 20 »

Egon Erwin Kisch: *La Chine secrète* (*China geheim*); traduit de l'allemand par Jeanne Stern; Nouv. Revue franç. 15 »

A. Mabille de Poncheville : *Histoire d'Artois.* Avec des illust. h. t.; Boivin. 20 »

Cinématographie

Arcy-Hennery : *Destin du cinéma français;* Malfère. 15 »

Criminologie

Pierre Bouchardon : *L'assassin X. Affaire Prado;* Albin Michel. 15 »

E. Locard : *La malle sanglante de Millery;* Nouv. Revue franç. 12 »

Géographie

Jules Sion : *Italie*. Y. Chataigneau et J. Sion : *Pays balkaniques*. Avec 95 figures dans le texte, 141 photographies h. t. et 1 carte en couleur h. t. (*Géographie universelle*, sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois. Tome VII : *Méditerranée, Péninsules méditerranéennes*. 2e partie) ; Colin. 130 »

Histoire

Charles Benoist : *La monarchie française. L'œuvre royale*. (Coll. *Les Constructeurs*) : Dunod. » »

Charles Benoist : *La monarchie française. Quelques mots*. (Coll. *Les Constructeurs*) ; Dunod. » »

Edmond Géraud : *Journal d'un étudiant pendant la Révolution 1789-1793*, publiée par G. Maugras. Nouv. édit. Avec 8 gravures h. t.; Plon. 15 »

Littérature

Octave Aubry : *L'Aiglon prisonnier*. Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Georges Brunet : *Victor Hugo*. Avec 48 planches h. t. en phototypie. (Coll. *Maîtres des littératures*) ; Rieder. 16,50

Jérôme Carcopino : *L'ostracisme athénien;* Alcan. 30 »

Vaclav Ceruy : *Essai sur le Titanisme dans la poésie romantique occidentale entre 1815 et 1850;* Edit. Orbic, Prague. 30 »

John Charpentier : *Napoléon et les Hommes de Lettres de son temps;* Mercure de France. 15 »

Jean Davray : *George Sand et ses amants;* Albin Michel. 15 »

Lieutenant-colonel Dumoulin : *Moi, le cheval;* Figuière. 10 »

H. Jelineck : *Histoire de la littérature tchèque de 1890 à nos jours;* Edit. du Sagittaire. 25 »

Commandant Lanoë : *Corsaires*. (Coll. *Les vies parallèles*) ; Nouv. Revue franç. 15 »

Valery Larbaud : *Théophile Dondey de Santeny, 1811-1875;* Edit. des Mirages, Tunis. » »

Alfred Perles : *Sentiments limitrophes;* La Technique du Livre, 20 *bis*, rue du Moulin-Vert, Paris. 12 »

Marie Renée : *En famille avec nos bêtes*. Avec des reproductions photographiques; Edité par la revue « Nos Animaux », 8, rue des Saints-Pères, Paris (7e). 12 »

Saint Basile : *Aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des lettres helléniques*, texte établi et traduit par l'abbé Fernand Boulenger; Belles-Lettres. 12 »

Sainte-Beuve : *Correspondance générale*, recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot. Tome I : *1829-1835;* Stock. 48 »

Edmond Sée : *Le mouvement dramatique 1933 - 1934 ;* Edit. de France. 15 »

Stace : *Silves*, traduction nouvelle de Henri Clouard; Garnier. 15 »

Marcel Thiébaut : *Evasions littéraires;* Nouv. Revue Franç. 15 »

Gustave Vanwelkenhuyzen : *J.-K. Huysmans et la Belgique*. Avec un portrait de Huysmans; Mercure de France. 12 »

Philosophie

Emile Lubac : *Le cycle de l'inconscient;* Alcan. 20 »

Poésie

Wilfrid Chopard : *Filles et jeunes filles;* Edit. du Cygne. » »

Joseph Fonsny : *Cendres chaudes;* Edit. Leens, Verviers, Belgique. » »

E. Magnien : *A l'ombre des vieux clochers gris;* Nouvelle Province littéraire. Moulins. 7 »

René Marca : *Capitales;* Figuière. 8 »

Rémy Rouger : *Les pittoresques;* Revue Mondiale. 10 »

Sanones : *Les roses non cueillies;* Figuière. 6 »

Jean Van Brock : *L'ombre et la cendre;* Corréa. » »

Politique

Laurent Bonnevay : *Les journées sanglantes de février 1934;* Flammarion. 12 »

Julien Granda : *La place du Japon dans le monde,* traduit de l'anglais par Ed. Combe; Parisis-Editions. 15 »

Questions coloniales

Alfred Martineau et L.-Ph. May : *Tableau de l'expansion européenne à travers le monde de la fin du XIIe au début du XIXe siècle;* Leroux. » »

Questions juridiques

Geo London : *Les grands procès de l'année. 1934;* Edit. de France. 15 »

Questions religieuses

Calvin : *Œuvres.* Tome II : *Trois Traités : L'épître à Sadolet, Le traité de la Sainte Cène, Le traité des scandales;* Edit. Je Sers. » »

Joseph Turmel : *Histoire des dogmes.* Tome IV : *Le créationisme. Les anges. La vie d'outre-tombe. Canon et inspiration des Ecritures. La grâce sanctifiante;* Rieder. 60 »

Raoul Gout : *Le miroir des dames chrétiennes,* pages féminines du moyen âge. Avec 8 planches h. t.; Edit. Je Sers. 15 »

Frédéric Gundolf : *Paracelse,* traduit de l'allemand par S. Stelling-Michaud; Je Sers. » »

Marcel Lenglart : *La théorie de la contemplation mystique dans dans l'œuvre de Richard de Saint-Victor;* Alcan. 12 »

Roman

Maurice Bedel : *L'alouette aux nuages;* Nouv. Revue franç. 12 »

Robert Bourget-Pailleron : *Cœur de Russie;* Nouv. Revue franç. 12 »

Jean Boutelier : *L'amant défendu;* Figuière. 6 »

André Calvus : *Addad-Nesma;* Figuière. 6 »

Francis Canelli : *Dzimbrio.* Illustré par L.-H. Robert; Figuière. 10 »

John Charpentier : *Les grands Templiers,* chronique de la Cathédrale de Chartres au XIIIe siècle. Avec des planches h. t.; Fasquelle. 15 »

Charles Diego : *Sahara.* Préface de M. Gaudefroy Demonbynes; Edit. du Moghreb, Casablanca. 15 »

Claude Farrère : *Le quadrille des mers de Chine,* accompagné de quelques histoires tant d'eau douce que d'eau salée; Flammarion. 12 »

Pierre Hamp : *La peine des hommes : le rail;* Nouv. Revue franç. 15 »

André Maurois : *Les silences du Colonel Bramble;* Nelson. 7,50

Michel Georges-Michel : *Mon image devant toi;* Baudinière. » »

Pierre Pouget : *Dans un village jadis tranquille;* Courrier littéraire. 12 »

Seldon Truss : *Les démons de la nuit,* roman policier, traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire; Edit. de France. 6 »

Herbert Wild : *Le capitaine du Faï-Tsi-Long;* Albin Michel. 15 »

Sciences

Georges Bohn : *Vertébrés supérieurs (oiseaux et mammifères);* Hermann. 18 »

L. O. Howard : *La menace des insectes,* traduit par L. Berland. Préface de E.-L. Bouvier; Flammarion. 12 »

M. Prenant : *Leçons de zoologie : Annélides;* Hermann. 16 »

Etienne Patte : *Remarques sur l'évolution des dents molaires chez les mammifères;* Hermann. 12 »

Pius Servien : *Principes d'esthétique. Problèmes d'art et langage des sciences;* Boivin. 18 »

Hiroshi Tamiya : *Le bilan matériel et l'énergétique des synthè-*

ses biologiques; Hermann. 10 »

Louis Verlaine : *Histoire naturelle de la connaissance chez le singe inférieur. Le concret;* Hermann. 12 »

W. Vernadsky : *Les problèmes de radiogéologie;* Hermann. 15 »

Sociologie

Robert Garnier : *L'organisation constitutionnelle de l'Etat corporatif italien;* Impr. des Orphelins-apprentis d'Auteuil. » »

M.-S. Gillet : *Culture latine et ordre social;* Flammarion. 12 »

Karl Marx : *Le Capital,* édition populaire par Julien Borchardt. Texte français établi par J.-P. Samson; Rieder. 18 »

Ludovic Zoretti : *Elite, sélection, culture;* Edit. Liberté, 6 *bis,* rue de l'Abbaye, Paris. 12 »

Théâtre

Denys Amiel : *Théâtre : Trois et une. L'Homme;* Albin Michel. 12 »

C. Miclissant : *Le fou amoureux,* monologue en prose; Revue mondiale. 6 »

Varia

Ylla : *Chats* (seize photographies de chats) présentés par Paul Léautaud; Editions O. E. T., 12, boulevard de la Madeleine, Paris. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Un médaillon à Louis Dumur. — La Société des Amis de Verlaine. — A propos de la Défense contre Avions. — Une réponse de M. Hughes au sujet de Baudelaire et d'une question de plagiats. — Une lettre de M. Henri Martineau sur une édition de Stendhal. — La gastronomie et les Auvergnats. — La lettre B à l'Académie. — A propos d'une image littéraire. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Un médaillon à Louis Dumur. — Pour ne s'être point constitués en « Société des amis de », avec statuts, président, secrétaire, trésorier et membres participants, les amis de Louis Dumur ne forment pas moins un ensemble qu'amoindrirait la qualification de groupe, et ils garderont fidèlement la mémoire de l'homme qu'il fut. Ils ont choisi le 28 mars 1935, date du deuxième anniversaire de sa mort, pour inaugurer la pose sur la pierre de son tombeau, au cimetière Montparnasse, du médaillon qu'avait fait de lui le sculpteur Niederhausern Rodo. Il est onze heures. Pas un nuage ne voilera le soleil printanier. La sépulture de granit disparaît sous les fleurs amoncelées, parmi lesquelles trois grandes gerbes: une de la famille « suisse » (le discours de M. Maurice Dumur expliquera tout à l'heure cette particularité), une des amis intimes, une du *Mercure de France.* L'assistance est nombreuse. On y voit avec satisfaction quelques-uns de ceux avec qui Louis Dumur n'eut pas de relations toujours très étroites, mais qui se souviennent que ce « bourru » fut pour eux serviable et bon, souvent secourable.

M. Louis Marin, ministre d'Etat, que nous remercions d'avoir bien voulu reconstituer pour nous le discours qu'il n'avait pas écrit, prononça les paroles suivantes :

Mesdames, Messieurs,

Cet anniversaire, qui demeure toujours aussi douloureux pour chacun de nous, nous apporte cette émotion réconfortante de nous retrouver fraternellement au pied de cette tombe pour remplir un double devoir.

Un devoir de reconnaissance et d'amitié envers celui que nous avons perdu. De cette amitié qu'il a pratiquée comme une des plus belles vertus des hommes. Son affection, qui donnait tout, ne demandait rien aux autres pour lui-même; elle était, cependant, très exigeante envers ses amis : il veillait jalousement à ce qu'elle soit, en eux comme en lui, digne de son estime et de son idéal. Solide, elle ne s'inquiétait d'aucune contingence, comme le temps ou l'espace : pour nous, le souvenir d'une amitié si noble domine aujourd'hui la mort même.

Un devoir commun nous invite à nous serrer les coudes pour une action très vive en faveur de sa mémoire, pour sauver et mettre en valeur tous ses écrits, pour aider à la connaissance de sa pensée, à l'éducation, par ses œuvres, des hommes de l'avenir.

L'un de nous, s'il examinait le mécanisme par lequel se fait, se maintient, se développe la réputation d'un auteur et de ses productions littéraires, verrait que ce mécanisme est profondément troublé, depuis 50 ans que le flot monte des papiers imprimés sans valeur, des livres médiocres et insipides, des noms d'auteurs qui déferlent à tous les étalages, sans mérites autres que la publicité arrachée par leur argent, le snobisme, leur médiocrité même correspondant à celle de tant d'esprits. Ce flot d'inanités, périlleuses par leur vide, tend à absorber les heures de loisir de la masse insuffisamment cultivée et guidée; elle entame, parfois, les heures de travail précieuses de ceux qui pensent; elle aboutit à faire disparaître les véritables œuvres longuement méditées et vraiment écrites. Ce risque est particulièrement menaçant au moment où la mort, arrachant sa plume à un écrivain, ne le laisse plus seul maître de son destin; celui-ci est, dès lors, remis aux soins de la foule anonyme ou des fidèles qui veulent veiller sur la mémoire et les œuvres de leur ami. A ce moment, il faut agir pour que rien de la pensée du mort ne soit perdu, user de tout ce qui peut être efficace pour qu'elle enseigne toujours les hommes. Nous remplirons cette tâche, sûrs de servir la mémoire, l'œuvre et l'action d'un grand écrivain.

Grand écrivain parce qu'il était une conscience. Toute sa vie l'a montré. Il l'était dans tous les domaines, dans le domaine religieux et moral, dans le domaine patriotique et professionnel. En ces temps de crise profonde de la conscience morale où risque de sombrer la civilisation occidentale, Dumur reste un exemple dont il faut entretenir le rayonnement.

Exemple aussi par la haute conception qu'il avait et qu'il pratiquait inflexiblement de sa mission d'écrivain. En est-il une plus belle? La gloire accordée aux lettres par les peuples civilisés n'en fournit-elle pas la preuve? C'est une des raisons pour lesquelles nous voulons que son nom, comme il en est digne, connaisse la renommée des grands esprits. Il sentait à la fois la puissance et la responsabilité de celui qui tient une plume. Il les sentait dans quelque genre qu'il ait écrit : vers, théâtre ou roman. Partout, il s'y consacra comme à un apostolat. Son prosélytisme contenu ne sentit jamais diminuer son ardeur. Dans ces temps où nous voyons avec tristesse tant d'êtres inconscients de ce qu'ils font, de la dignité des professions qu'ils exercent, le souvenir de la vie de Dumur et l'exemple de ses œuvres ont la force de salutaires leçons.

Sa pensée avait le souci de ce qu'il y avait de plus noble chez les hommes : questions morales, religieuses, nationales, sociales, esthétiques. Il comptera parmi les grands serviteurs de la vérité, du beau, du bien.

Après la lecture de ses livres, chacun se demande comment un écrivain peut perdre de vue cette haute idée de sa tâche.

Devrait-on, si les éclatantes évidences du présent n'y contraignaient, ajouter qu'il a été un modèle désintéressé de tout profit personnel et, surtout, pécuniaire? Pour lui, l'idée ne se marchandait jamais. Il est resté pauvre sans aucun regret. Quel exemple salutaire à toutes les époques et à la nôtre, si mercantile!

Rien de durable ne se crée sans un immense labeur. Dumur a été le travailleur acharné. Le travail l'a tenu, j'en ai été témoin, jusqu'à son dernier souffle.

Travail dont le fruit était digne d'être offert au lecteur. Travail issu d'une longue pensée, de méditations profondes. Les livres de notre ami, ses livres en série, prouvaient combien l'idée qui l'avait séduit le hantait et comment il l'explorait sous toutes ses faces bienfaisantes. Dans notre génération d'œuvres improvisées, superficielles, de travaux où l'on sent une hâte fébrile, où l'on perçoit le peu d'intérêt qu'apporte l'auteur à la pensée qu'il évoque, les œuvres de notre ami restent comme l'antidote souverain.

De ses qualités de caractère, nul n'oubliera, certes, sa générosité de cœur : sa bonté, sous une rudesse apparente, sa bienveillance, inépuisable mais réservée à ceux qui lui paraissaient vraiment dignes d'être aidés, son émotivité compatissante devant le malheur, même devant sa notion abstraite, n'avaient d'égal que son souci d'être, par ses œuvres, utile à l'humanité souffrante ou désireuse de s'élever.

Son courage ne peut être oublié. Ce courage de l'écrivain, par lequel il s'est fait, heureusement! tant d'ennemis. Ce courage de voir la vérité et de la dire, quelles qu'en soient les conséquences, sera toujours peu commun. Il est presque inconnu dans notre époque d'illusions, de facilités, de faiblesses.

Il avait l'intransigeance de ses convictions. Ne l'oublions pas dans ce présent où la débilité, la lâcheté et la veulerie ont montré leurs méfaits.

Un cerveau de grand écrivain comme le sien est si complexe que je n'entreprendrai pas d'énumérer ses qualités méritant d'être rappelées. Pourtant, puisque j'étais son ami, son ami de longue date et, surtout, des dernières années, et que je suis aujourd'hui membre du Gouvernement, je dois rappeler la façon magnifique et frémissante dont, surtout au moment où la France était méconnue, calomniée, attaquée, il a su la comprendre profondément, l'aimer avec ardeur, la servir passionnément comme une seconde patrie. Il a su l'admirer en tant que peuple qui a beaucoup souffert et qui lutte pour maintenir le rayonnement de sa vieille civilisation, si nécessaire au monde.

Ses amis penseront toujours à lui et veulent porter son nom et ses œuvres à leur réputation méritée. La France maternelle et reconnaissante ne l'oubliera pas.

Me José Théry, l'un des plus anciens amis de Louis Dumur, et qui plaida pour lui et pour notre revue au retentissant procès de Nancy, s'exprima ainsi :

Mon intention n'est pas de louer l'écrivain que fut Louis Dumur. D'abord, je n'aurais pas l'autorité nécessaire; ensuite, toute démonstration à ce sujet est inutile : personne n'oserait contester à notre ami la grande place qu'il a conquise dans les lettres françaises.

Simplement, et très sincèrement, je veux rendre hommage à la mémoire de celui qui m'honora de son amitié.

L'amitié de Louis Dumur! On avait le droit d'être fier lorsqu'il vous l'avait accordée, car il n'était pas de ceux qui, par intérêt, par complaisance ou par veulerie, distribuent à tout venant l'apparence de la sympathie.

Il y eut trois choses que Louis Dumur conserva jalousement : sa conscience, son cœur, son talent.

Et s'il aima la retraite, c'est parce qu'il voulut les maintenir au-dessus de toute compromission.

Quel magnifique exemple à une époque où le désir de parvenir détermine tant de faiblesse et pis encore !

Pour demeurer fidèle à sa conscience, il fit de douloureux sacrifices. Il les fit silencieusement, comme il convient à une âme noble. Aucune récrimination, aucune invective contre l'injustice qu'il subissait : la dignité tranquille d'une conviction inébranlable.

Son immense culture, son grand talent, il eût pu les monnayer aisément; mais il estimait avec raison que ce sont de ces choses dont on ne peut trafiquer sans se déshonorer.

Louis Dumur écartait les entreprises de la camaraderie facile et indiscrète qui prend le masque de l'amitié, un peu comme la prostitution prend celui de l'amour.

Pour lui, l'amitié comportait certaines conditions essentielles : l'estime, la confiance, sans lesquelles il n'est point de réciprocité possible.

A cause de cela, certains l'accusèrent de sauvagerie. Accusation absurde! La plus grande joie pour Louis Dumur était de se retrouver avec ses amis, de s'entretenir avec eux librement, joyeusement. Je m'en réfère au témoignage de ceux qui, pendant de nombreuses années, vinrent aux dîners du lundi.

Ces dîners du lundi, je ne puis penser à notre ami sans en évoquer le souvenir. Quelles délicieuses réunions! Aucun protocole, aucune arrière-pensée d'un intérêt pratique quelconque; c'était vraiment la fête de l'amitié. On s'y sentait en confiance, délivré du souci de surveiller ses paroles, libre d'exprimer toute opinion. Louis Dumur écoutait en souriant, puis, quel que fût le sujet de la conversation, apportait un renseignement, une indication, puisés dans ses vastes connaissances; la discussion s'en trouvait du coup illuminée.

Il n'accordait pas son amitié à la légère. Elle était un mouvement du cœur, éloigné de toute préoccupation d'intérêt.

Mais cette amitié était fidèle et dévouée entre toutes. Dédaignant de se dépenser en protestations faciles, elle s'associait aux joies, et le malheur ne l'éloignait pas, au contraire.

Après avoir longtemps joui d'une parfaite santé, notre ami fut soudainement frappé d'un mal implacable. Jamais il ne crut, ou ne parut croire, qu'il était mortellement atteint. Je me souviens de la promenade que nous fîmes ensemble dans le Soissonnais, où il voulait recueillir des documents pour son dernier roman. Son visage, sa parole révélaient les progrès rapides de la maladie; je contenais difficilement ma peine, mais lui demeurait confiant, plein de projets.

Deux jours avant sa mort, alors qu'il ne pouvait plus parler, qu'il était contraint d'écrire ce qu'il voulait dire, il me demandait des renseignements sur une maison de santé, en vue de sa convalescence prochaine.

Quoi de plus tragique que cette confiance en la vie chez un être que la mort a déjà saisi!

Louis Dumur eut-il, dans son malheur, le bienfait de l'illusion qui permet l'espérance, ou bien était-ce une suprême manifestation de sa volonté soutenant sa fierté de ne jamais se plaindre, de ne jamais se courber, même devant la douleur et la mort?

Le secret est enseveli ici, avec lui. Respectons-le!

La mort, qui détruit ceux que nous aimons, ne détruit pas en même temps les sentiments qui nous unissent à eux; ses coups ne les peuvent atteindre. Si, dans la suite, ces sentiments s'affaiblissent, meurent à leur tour, c'est que notre oubli les a tués et nous sommes coupables de cette seconde mort.

Il n'y a pas que de l'ingratitude dans cet oubli, mais aussi une faute qui se paye un jour, celle d'avoir anéanti le trésor d'enseigne-

ments, de réconforts et d'espérances que nos morts nous laissent en partant.

Louis Dumur doit demeurer pour nous un haut exemple, un témoin dans les heures graves.

En ce jour anniversaire, rappelons-nous qu'il fut de ceux qui n'ont jamais oublié ni trahi; rappelons-nous qu'il fut l'ami le plus fidèle, le plus dévoué, conservons pieusement au fond de notre cœur la place où doit vivre son souvenir!

M. Maurice Dumur apporta les remerciements de la famille :

Mesdames, Messieurs,

Votre présence autour de cette tombe témoigne de l'intérêt que vous portez à la mémoire de notre frère disparu. Au nom de sa famille, dont quelques membres sont venus de Genève prendre part à cette cérémonie, je vous dit simplement, mais du fond du cœur : Merci!

Devant cette pierre funéraire, dans le granit de laquelle ses amis de Paris ont fait sertir ce bronze, effigie modelée par un camarade de sa première enfance, le sculpteur Rodo, je sens toute mon insuffisance pour exprimer comme il faudrait, particulièrement à vous, Monsieur le Ministre, l'infinie gratitude de la famille de Louis Dumur.

Notre reconnaissance va surtout à ceux qui ont pris l'initiative touchante de perpétuer ainsi les traits de leur ami, de notre frère, que nous ne verrons plus!

Je parle ici au nom de *sa famille suisse*; elle n'oublie pas que vous tous qui l'avez entouré, qui avez partagé ses sentiments, vécu de sa vie intellectuelle, vous étiez *sa famille de Paris*, celle au sein de laquelle son esprit s'est formé, celle qui, sans doute, lui a le plus donné.

Comme il eut deux familles, il eut aussi deux patries : le pays qui l'a vu naître et qu'il n'a jamais désavoué, même lorsque, au cours de la grande guerre, il dévoila ce qu'il considérait comme une trahison de ses dirigeants, — et celui qui l'a élevé intellectuellement, sa patrie d'adoption, dont les enfants honorent aujourd'hui sa mémoire.

Avant 1914, l'esprit façonné par la vision de ce qui s'élaborait de bien et de grand pour l'ascension de l'humanité dans les pays d'Europe qu'il eut l'occasion de parcourir étant jeune, il s'efforça de mettre en lumière les principes sociaux qu'il jugeait les plus aptes à favoriser un rapprochement entre les nations de l'ancien continent. Mais la réalité atroce du déchaînement de la guerre anéantit ses illusions et renversa ses convictions. Dès lors, il se fit le champion ardent de ce qui se révélait être la justice et le droit opprimés; il consacra désormais tout son talent et toutes ses forces à représenter sous les couleurs les plus crues souvent, parce que les plus vraies, le débordement des passions et des calamités qu'engendra la guerre.

Cette voix s'est tue, voici deux ans déjà, sans avoir pu comme elle l'annonçait établir le bilan de « la victoire »!

Hélas! cette carence ne fut-elle pas symptomatique et mystérieusement annonciatrice du temps présent, où l'Europe monte la garde, l'arme au pied, dans l'attente anxieuse d'un avenir menaçant? Les leçons de la guerre sont-elles restées lettre morte, et tout l'effort pacifiste poursuivi dès lors par de nobles esprits aura-t-il été déployé en vain?

Parlant de ceux qui sont morts, l'Ecriture dit : « Ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent! » Faut-il au contraire admettre la formule désabusée de l'ami le plus proche de Louis Dumur, le distingué directeur du *Mercure de France* : « C'est maintenant l'éternelle inertie sous un peu de terre... » et faut-il inscrire au fronton des portes de nos cimetières la sombre apostrophe du Dante aux damnés : « Abandonnez toute espérance »? En face de la tombe de mon frère, qui fut incroyant, je le sais, mais épris de vérité jusqu'à son dernier souffle, permettez-moi d'affirmer, comme lui, ce que je crois vrai. Il y a pour

lui comme pour tout homme dont l'esprit a tracé en ce monde un sillon fécond et rendu hommage à *la vérité*, une nouvelle patrie. Celui que nous avons connu et aimé, et que nous pleurons toujours, a trouvé définitivement sa troisième et sa vraie patrie!

§

La Société des Amis de Verlaine, dont les membres, depuis la mort du poète, se réunissent tous les ans pour fêter sa mémoire, et grâce à qui a été érigé le monument du Luxembourg, est différente du groupe Les Verlainiens, dont la presse vient d'annoncer une manifestation. La Société des Amis de Verlaine donnera, un dimanche de juin, sa réunion annuelle et son banquet, sous la présidence de A.-Ferdinand Herold, suppléant Gustave Kahn.

§

A propos de la Défense contre avions.

19 mars 1935.

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu me communiquer la lettre d'un lecteur du *Mercure de France* au sujet de mon article « A propos de la Défense contre avions. » En voici le texte :

« Monsieur Flack,

« Lu votre très intéressant article sur la D.C.A. paru dans le *Mercure*. Il est bien évident que ce service a fait des progrès depuis la guerre et qu'il y a lieu d'en tenir compte. Mais l'aviation aussi en a fait, et de plus grands.

« Vous n'êtes pas sans connaître certainement le raisonnement ci-joint [concernant l'efficacité de la D.C.A.] que nul n'ignore. Les lecteurs du *Mercure* seraient heureux certainement que vous puissiez leur dire ce que vous en pensez.

« Quoi qu'il en soit, il apparaît comme incontestable qu'il est impossible d'arrêter des escadrilles de bombardement opérant par surprise (voir manœuvres du Bourget).

« Et, comme la plupart des nœuds importants de chemins de fer et des grandes usines du territoire recevront simultanément la visite des escadrilles allemandes — entre lesquelles ils sont répartis — notre imprévoyance aura quelques surprises fâcheuses et catastrophiques auxquelles notre D.C.A. totalement insuffisante ne pourra évidemment parer.

« Et si notre aviation est aussi inexistante pour les représailles qu'elle l'a été pendant la guerre (voir les usines de la vallée du Rhin, restées intactes, Briey, etc...), le peuple français en verra de sévères, bien méritées, d'ailleurs, par sa bêtise historique.

« Je vous prie d'agréer, monsieur Flack, mes salutations très distinguées. »

(*Signature.*)

A la lettre qu'on vient de lire étaient joints un raisonnement et un calcul évaluant le volume de la sphère à battre et le nombre de projectiles à tirer pour abattre certainement un avion *se livrant à des évolutions continuelles dans toutes les directions de l'espace.*

Le raisonnement est bien connu; il conditionne en effet l'hypothèse fondamentale du tir aérien. Le général Eugène Pagezy l'a exposé d'une façon très claire dans son *Traité de tir contre avions*, 1919, et son *Tir contre avions et D.C.A.*, Berger-Levrault, 1925. Certains passages de ces ouvrages, relatifs à la question posée par le correspondant du *Mercure*, y répondent pleinement.

Notre correspondant fait allusion aux manœuvres du Bourget. Il faut à ce sujet tenir compte des conditions très défectueuses dans lesquelles s'est trouvée la défense, non point en raison des conditions atmosphériques, qui étaient les mêmes pour l'attaque, mais par suite du manque de liaison entre ses différents organes, de la carence du service des transmissions, en un mot du manque de discipline qui a présidé à ces opérations.

Un détail, entre autres : les journaux illustrés nous ont montré des mitrailleuses de la défense du Bourget effectuant des tirs sur les bombardiers; la plupart de ces mitrailleuses, les photographies le montrent nettement, n'étaient pas munies de leur équipement de tir contre avion.

Le pays commence d'ailleurs à être éclairé sur la valeur des manœuvres aériennes à grand orchestre, faussées dès le début par des conventions destinées à entraver le jeu normal des différents éléments et qui sont, plutôt que des manœuvres sérieuses, des démonstrations spectaculaires ayant pour but principal la mise en vedette de certains chefs soucieux d'une popularité facile.

FLACK.

§

Une réponse de M. Hughes au sujet de Baudelaire et d'une question de plagiats (1). — Le docteur Schottlander, cherchant à éclairer ma ténébreuse ignorance, s'empresse de m'informer que *L'Art est long et le Temps est court* se trouve non seulement chez Gœthe, mais encore chez le vénérable père de la science dont le docteur Schottlander lui-même est sans doute un représentant des plus qualifiés. Doué, évidemment, d'une surabondance de

(1) Voyez *Mercure de France*, n° du 1er mars, pp. 441-443.

force, il étend sa magistrale compétence à d'autres domaines, et notamment à celui des belles-lettres. Je suis touché de ses très charitables intentions, et je lui en rends mes meilleures actions de grâces. Mais je regrette d'avoir à lui dire que je connais depuis bien longtemps les faits sur lesquels il a si longuement insisté. De plus, je lui aurais pu signaler des passages de Sénèque, de Chaucer et d'autres écrivains encore où cette pensée reparaît. En effet, tout homme passablement instruit sait que ce dicton est extrêmement rebattu, et même ceux qui ne sont pour ainsi dire pas instruits du tout sont condamnés à le voir imprimé sur les feuillets des calendriers édifiants. Donc, le problème qui donne tant de mal à l'aimable « toubib du bled tunisien », à savoir lequel des auteurs nommés est le plus grand plagiaire, ne commence même pas à se poser.

Ici, nous sommes en présence d'une banalité qui est devenue la propriété de tout le monde, et n'importe qui peut s'en servir autant qu'il veut sans s'exposer à l'accusation d'être un voleur littéraire. Ainsi Baudelaire ne se trouve pas, comme l'affirme le docteur Schottlander, « dans la bonne compagnie de Longfellow plagiaire », ni « dans la compagnie encore meilleure de Gœthe plagiaire »; car, en ce qui concerne la pensée en question, ni Gœthe ni Longfellow ne sont à proprement parler des plagiaires. Ajoutons que seul un homme ayant le cerveau malade pourrait croire qu'un emprunt de cet ordre, ou même un emprunt réellement important, pût faire tort à une œuvre d'une « immense valeur » non seulement « morale » mais aussi « ésotérique » (*sic*).

La vraie question n'est pas là; il ne s'agit pas seulement, tant s'en faut, de la paternité d'un simple cliché, contenu dans l'espace d'un seul vers. Le docteur Schottlander me présente sous un faux jour, et fait de moi un jocrisse de l'espèce de M. Brasillach, quand il affirme que je base mon « jugement sévère » à l'égard de Baudelaire sur un seul vers de ce dernier où se trouve reproduite une banalité dont Longfellow avait déjà usé. Mon jugement est basé non sur un vers isolé de ce genre, mais sur toute une série de vers; dans huit de ces vers, Baudelaire traduit fidèlement, pour ne pas dire servilement, — dans le même ordre et presque mot à mot, — huit vers d'un poème de Longfellow; et dans les six vers suivants il s'approprie avec la même désinvolture toute une partie d'un poème de Gray; de sorte que tout le sonnet intitulé *Le Guignon* n'est composé que de deux morceaux de traduction, soudés (ou plutôt juxtaposés) tant bien que mal, où il n'entre absolument rien d'original provenu de l'auteur des *Fleurs du Mal*. Le docteur Schottlander, même s'il peut dénicher dans Hippocrate et ailleurs une

source de tous ces vers pris isolément (ce dont je doute fort), niera-t-il que j'aie bien le droit de parler de plagiat flagrant en de pareils cas, qui sont loin d'être exceptionnels?

Nodier, dans un ouvrage qui porte le titre : *Questions de littérature légale. Du plagiat, etc.* (1812), a émis des considérations très judicieuses sur la question qui nous occupe, et on peut accepter ses conclusions comme étant à peu près définitives. Il dresse une nomenclature imposante des plagiaires les plus remarquables de la littérature française. Dans cette liste, qui ferait la joie du docteur Schottlander, figurent entre autres les glorieux noms de Montaigne, Corneille, La Rochefoucauld, Buffon et Voltaire... Comme l'observe sagement Nodier, l'originalité en fait d'idées est excessivement rare :

Il ne faudrait pas trois cents lignes spécieuses et entièrement neuves pour détrôner tous les génies de tous les siècles.

Tout de même, il reconnaît qu'il y a des emprunts qu'on peut à juste titre condamner; les plus sérieux, selon lui, sont ceux faits aux contemporains ou aux prédécesseurs immédiats, — et c'est précisément à cette catégorie qu'appartiennent les larcins que j'ai entrepris de relever dans l'œuvre de Baudelaire. De plus, Nodier fait le départ entre l'imitation servile et le travail du génie. « Les talents distingués, dit-il plus loin, sont accompagnés de je ne sais quoi de naïf et d'original. » Or, c'est justement ce quelque chose de naïf et d'original qui fait souvent défaut chez Baudelaire, comme il le reconnaît lui-même sur un ton dolent, en se servant de presque les mêmes termes que Nodier. C'est là qu'est véritablement l'essentiel: à quel point le talent de Baudelaire est-il franchement et hors de tout conteste original, dans quelle mesure est-il unique et créateur?

Les remarques du docteur Schottlander à mon endroit sont représentatives de celles d'un grand nombre de mes critiques, qui ne se sont pas donné la peine de lire attentivement ce que j'ai dit, et de tenir compte des précautions dont j'ai accompagné beaucoup de mes observations. J'ai reconnu que, en soi, un emprunt ne constitue pas nécessairement un grief sérieux. J'ai déclaré qu'il y a beaucoup de clichés de culture générale qu'emploient naturellement et inévitablement tous les écrivains. J'ai même affirmé qu'il n'est pas impossible de concevoir une œuvre géniale faite presque entièrement de clichés ou d'emprunts; la vraie originalité est toute-puissante, et prend son bien où elle le trouve, mais le transforme en sa propre substance. En particulier, j'ai pris soin de noter que plusieurs des effets dont il s'agit se trouvent dans d'autres écrivains que Balzac, qu'ils forment partie d'un répertoire qui est la pro-

priété commune de tous les Romantiques. Ce qui est important, ce qui est décisif, c'est que, dans Baudelaire comme dans Balzac, ils se rencontrent dans un contexte analogue, et que pour la plupart ils se succèdent dans le même ordre.

Certains de mes critiques sont plus que négligents: ils sont délibérément malveillants et injustes. M. Brasillach est le modèle le plus achevé de cette classe. Désirant être complet, et anticipant un critique pointilleux qui dirait : « Mais le vers

Des Trônes, des Vertus, des Dominations

ne se trouve pas dans les pages de Balzac que vous citez comme la source d'une grande partie de *Bénédiction* », j'ai écrit la phrase suivante :

> Quant au vers :
>
> *Des Trônes, des Vertus, des Dominations,*
>
> il est vrai qu'ici Baudelaire n'est pas redevable à Balzac. Mais ces termes auraient bien pu se trouver dans le chapitre de Balzac dont il s'agit.

M. Brasillach, isolant cette phrase tout à fait de son contexte, et ainsi la dénaturant, s'exclame: « Tout commentaire semble inutile. » (Dans tous les cas, tout commentaire de M. Brasillach serait parfaitement inutile, même s'il se montrait plus scrupuleux à l'égard de la vérité.) Et c'est là ce qu'il entend par la critique, et il n'est pas seul de son avis, car d'autres écrivailleurs lui ont fait écho sur ce point. A coup sûr, la déloyauté littéraire ne pourrait aller plus loin.

M. Vandérem m'a fait l'honneur de revenir à la charge. Pour lui, Baudelaire sera toujours une arche sainte à laquelle il est défendu de toucher. Ou, pour adopter la métaphore de M. Vandérem, il est une masse de granit sur laquelle ses détracteurs mordront toujours en vain. En face d'une foi si entière, je ne puis que m'incliner et me taire. Je me risquerai seulement à remarquer que dans le temps on a dit de pareilles choses de Quinault et de Delille (je me hâte d'ajouter que je mets Baudelaire bien au-dessus de ces deux poètes-là). M. Vandérem a la bonté d'admettre que « les choses exactes ne manquent pas » dans ma dernière réponse. Venant de lui, qui cultive le laconisme, un tel jugement a sans doute la valeur d'un compliment, et je lui en suis reconnaissant.

M. Raynaud, après avoir fait de grandes démonstrations, se tient tout à fait coi. Très poliment, je l'ai prié de me fournir certains renseignements, particulièrement en ce qui concerne un témoignage de Levavasseur, sur lequel il basait une de ses conclusions les plus importantes. N'ayant pas eu de réponse, je commence à croire que

ce témoignage, — comme tant d'autres choses, — n'a jamais existé que dans l'imagination un peu surchauffée de M. Raynaud. En tout cas, il est très prudent de sa part de garder le silence.

Je tiens à exprimer ma vive gratitude à ceux de mes critiques qui ont accueilli favorablement et même avec une trop grande générosité la tentative d'un étranger assez hardi pour soulever un débat dans lequel les Français doivent porter un jugement définitivement concluant. — RANDOLPH HUGHES.

§

Une lettre de M. Henri Martineau sur une édition de Stendhal.

Paris, le 22 mars 1935.

Monsieur le Directeur,

M. Emile Magne a bien voulu, dans sa chronique du 15 mars, consacrer plusieurs pages à mon édition de la *Correspondance de Stendhal*. Il m'y adresse, ce qui est bien son droit, d'assez nombreuses critiques. Il y en a deux, toutefois, pour lesquelles je vous demanderai la permission de répondre :

1° Résumant dans ma préface les idées de Stendhal sur l'éducation des femmes, j'avais dit qu'il importait peu, en la circonstance, que ces idées fussent ou non originales. Il ne s'agissait que de savoir si elles sont sages ou si elles ne le sont pas. M. Emile Magne me reproche aussitôt de passer bien légèrement sur les plagiats de Stendhal. Mai j'ai traité ailleurs cette importante question, sur laquelle je n'ai jamais cessé de penser comme M. Paul Valéry : « Rien de plus original, rien de plus *soi* que de se nourrir des autres. Mais il faut les digérer. Le lion est fait de mouton assimilé. »

2° M. Magne juge enfin que j'ai changé de destination *sans motif valable* plusieurs lettres qui figuraient dans les éditions antérieures et que j'ai transférées soit dans les *Mélanges de littérature*, soit dans le *Courrier anglais*. Mais faut-il, pour enlever d'une correspondance des pages qui n'ont jamais été des lettres, d'autre motif valable que le désir de remettre de l'ordre dans un domaine jusqu'alors abusivement confus? Je ne puis le croire.

Agréez, monsieur le Directeur, etc...

HENRI MARTINEAU.

§

La gastronomie et les Auvergnats. — Au sujet de *Les Femmes, la Table, l'Amour*, par Mme Berjanette, M. Saint-Alban a écrit, dans sa *Chronique des mœurs* (*Mercure*, 15-3-35) :

...Puis le fromage, et ici un axiome qui aurait réveillé, s'il s'était endormi, Brillat-Savarin [et il cite Mme Berjanette] :

« Les hommes qui ne l'aiment point ont peu ou prou le tempérament féminin et les femmes qui le recherchent montrent par ailleurs quelque virilité. Mais il y a aussi les Auvergnats du fromage comme il y a ceux de l'amour. »

Halte-là, palsambleu! Quelques-uns de nos meilleurs fromages ne sont-ils pas du Plateau Central : Roquefort, Cantal, Chabichou? « A moi, Auvergne, ce sont les vrais amis! »...

Il y a une chose que je ne comprends pas et d'autres qui paraissent échapper à M. Saint-Alban :

1° Je ne sais s'il y a « des Auvergnats du fromage comme il y a ceux de l'amour ». Pourtant, je prétends connaître les Auvergnats, et je me flatte d'en être un, de vieille souche. Est-ce donc là une plaisanterie un peu grosse de Mme Berjanette? Alors, je m'étonne qu'elle n'ait pas choqué M. Austin de Croze, puisque, d'après M. Saint-Alban, l'auteur de *Les Femmes, la Table, l'Amour* « tient de près à ce seigneur de la gourmandise ». Car les plaisanteries sur les Auvergnats ont maintenant quelque soixante ans de date: c'est dire qu'elles sont bien éculées, et M. Austin de Croze devrait savoir cela, qui eut recours, en 1931 ou 32 (si ma mémoire est fidèle) aux Auvergnats pour ses goûters régionalistes, au reste excellents.

2° Je ne connais pas, dans tout le Massif Central (terme plus juste que « Plateau Central »), de fromage appelé « chabichou ». M. Saint-Alban a dû confondre : dans *Sidonie Panache*, il y a un brave homme de porteur d'eau auvergnat que les auteurs ont baptisé *Chabichou* et qui montait l'eau aux étages moyennant « un chou le cheau ». Mais ce sont là des turlutaines qu'on qualifie à tort de « bien parisiennes »... On fait donc dans le Massif Central de délicieux petits fromages au lait de chèvre, des *cabecous*. « Chabichou » est un terme inconnu en Auvergne, où l'on pense avec juste raison que ce sont les Parisiens qui l'ont inventé, comme ils ont inventé le chuintement du dialecte auvergnat. Pourtant, *chèvre*, par exemple, se dit *cabra* et, dans certaines régions de la Haute-Auvergne, se prononce *tsabra*. On appelle de même une *châtaigne* : *castanha* ou *tsastonha*. Et, puisqu'il est question de châtaignes, qu'il me soit permis de dire qu'à la fin du siècle dernier, alors qu'on admettait généralement que les marchands de marrons de Paris étaient tous auvergnats, une enquête fut faite: on ne trouva parmi ces petits commerçants que deux ou trois originaires du Massif Central. Tous les autres étaient des Savoyards! — FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

§

La lettre B à l'Académie.

Monsieur le Directeur,

Il y a quelques années, je vous ai envoyé un petit *Echo* sur la prédominance de la lettre B à l'Académie : treize membres sur quarante avaient un nom commençant par la lettre B.

La situation s'était modifiée à la suite de la mort de MM. René Bazin, Brieux et Bremond.

La voici rétablie à la suite de la triple élection du 28 mars. (Pour combien de temps? A la place de ces messieurs, je me méfierais!)

Récapitulons :

1. Henry Bordeaux; 2. Abel Bonnard; 3. Pierre Benoit; 4. Mgr Baudrillart; 5. Louis Bertrand; 6. Duc de Broglie; 7. Joseph Bédier; 8. Henri Bergson; 9. Paul Bourget; 10. Léon Bérard; 11. Jacques Bainville; 12. André Bellessort; et 13, Claude Farrère, qui s'appelle Bargone en réalité.

Veuillez, Monsieur le Directeur, etc.

ANDRÉ MOUFFLET.

§

A propos d'une image littéraire. — Deux de nos lecteurs nous ont signalé pour notre Sottisier ce passage du roman *L'Isolé*, qui a paru dans le *Mercure de France* (nos du 1er et du 15 mars dernier) :

> J'ai vu... le cadavre d'un homme. Sa face était ferme, et tous les muscles en étaient tendus par un vouloir que la mort avait pétrifié en eux. *Les yeux dilatés criaient encore.* (No du 1er mars, p. 315.)

Les yeux qui crient, c'est là une image impressionniste, un peu parente de celle où Victor Hugo parle du chien qui sue avec sa langue et rit avec sa queue. Dans l'*Isolé*, il s'agit d'un noyé, et l'auteur a évidemment voulu dire que ses yeux, agrandis par l'épouvante de la mort et par les efforts désespérés pour lui échapper, donnaient encore au spectateur la sensation d'entendre les cris que la bouche avait en vain essayé de proférer. Comme toute image littéraire, celle-ci a pour juge le goût, qui peut l'approuver ou la repousser. Mais nous devons supposer que son auteur l'a voulue telle, en connaissance de cause, et elle échappe à notre Sottisier, dont la mission se borne à recueillir les erreurs commises par étourderie, inadvertance, ignorance.

Nous devons ajouter que l'auteur de l'*Isolé*, Théodore Chèze, était décédé quand son ouvrage a paru dans le *Mercure*, et qu'il n'a donc pu apporter aucune correction au texte de son manuscrit.

§

Le Sottisier universel.

Ne pourrait-on pas diminuer alors le prix prohibitif de l'eau? Songez qu'à Leira (Portugal), dans l'étude que je fis contre la vie chère, je constatai que cette année on paie sur place, en apportant sa barrique, le vin 0 fr. 70 le litre, soit 100 francs le mètre cube. — *Bulletin municipal officiel du mercredi*, 27 mars 1935 (discours de M. Raoul Brandon).

Tous les vingt-huit jours, la lune revient dans son plein éclairer les nuits; tous les vingt-huit jours aussi, la femme confirme le vers du poète : « Eternelle blessée et douze fois impure ». — *Marianne*, 20 mars.

Lorsqu'on lui demande ce qu'il faisait pendant la Terreur, il pourrait se contenter de répondre comme Talleyrand : « J'ai vécu ! » — *Je Suis Partout*, 16 mars, p. 4, col. 6.

LE DÉCOUPAGE DES CIRCONSCRIPTIONS PARISIENNES. — Effectivement, l'écart des électeurs sera moins prononcé entre le quartier Gaillon et le quartier Montmartre. — *L'Œuvre*, 25 mars.

Londres, 19 mars. — ...Un tronc humain, enveloppé de toile, et auquel adhéraient encore un bras et sa main, a été, en effet, trouvé dans un canal, à Britford, faubourg du sud-ouest de Londres. Le dragage du canal n'a pas permis de retrouver la tête et les bras manquants. — *Le Journal*, 20 mars.

Jamais la mort ne leur avait fait peur sur le champ de bataille, dans l'exaltation du combat, mais leurs nerfs n'ont pu résister à cette agonie lente qui évoque une des plus diaboliques inventions littéraires de Barbey d'Aurevilly : la torture par l'espérance. — *Petit Parisien*, 30 mars.

La compagnie des chemins de fer P.-L.-M. nous communique la note suivante : « Une tempête extrêmement violente s'est développée cette nuit entre Bordeaux, Poitiers et Limoges. » — *L'Œuvre*, 24 février.

...un monsieur qui, après avoir traîné en Amérique, essaie de fabriquer du yaourt, des crèmes de beauté, d'emprunter à tous ses amis et parents et meurt en garni entre deux parties de belotte. — *Le Temps*, 21 février.

§

Publications du « Mercure de France » :

J.-K. HUYSMANS ET LA BELGIQUE, par Gustave Vanwelkenhuyzen, avec un portrait de Huysmans. Vol. in-16 double-couronne, 12 fr.

NAPOLÉON ET LES HOMMES DE LETTRES DE SON TEMPS, par John Charpentier. Vol. in-16 double-couronne, 15 fr.



Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.